This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

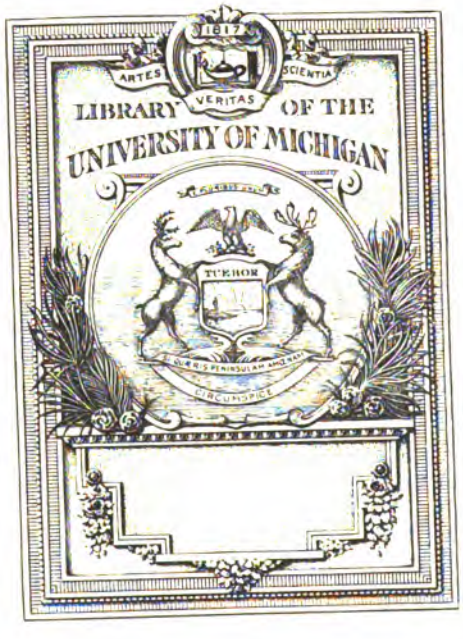
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

BUHR B
[redacted]
a39015 00016856



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUIS XI

ET

LE PLESSIS-LÈS-TOURS.

Digitized by Google

Propriété de l'Éditeur,

Chevrier

Digitized by Google

Digitized by Google

LIEU. CLAREY-MARTINEAU Tours

LOUIS XI.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUIS XI

ET

LE PLESSIS-LÈS-TOURS.

PAR

MM. le chr W. H. Louyrette et le cte R. de Croy,
Membre des Sociétés Archéologiques de la Somme et d'Indre-et-Loire,
des Antiquaires de l'Ouest, etc., etc.

Scribitur ad narrandum non ad probandum.
QUINTILIEN.

TOURS,
FIDEL CHEVRIER, ÉDITEUR,
Rue Royale, n° 43.

PARIS,
TOUS LES LIBRAIRES, ET LES DÉPARTEMENTS.

1841

Digitized by Google

Digitized by Google

704653-129

Cette publication n'a pas été entreprise dans la pensée d'élever à Louis XI un monument historique, mais seulement avec le désir de faire connaître l'homme et la résidence, et l'espérance de former un lien nouveau entre l'histoire et la contrée, seul moyen de populariser aujourd'hui les temps anciens.

Louis XI appartient à la Touraine. Au Plessis-lès-Tours ont été conçues toutes les vastes entreprises, qui des débris de la féodalité devaient fonder le royaume. Le berceau de la France est donc aux rives de la Loire, comme celui du premier législateur fut aux rives du Nil.

Notre travail est divisé en deux parties, 1° une notice sur l'ancien château du Plessis-lès-Tours, 2° l'existence et le caractère de Louis XI développés par les événements. Pour l'accomplir, nous avons puisé aux sources les plus authentiques, et nous devons exprimer ici notre gratitude pour les documents qui nous sont venus en aide, d'autant plus précieux que quelques-uns sont inédits et appartiennent à des familles historiques.

Digitized by Google

Les gravures ont été recueillies à la bibliothèque Royale de Paris, sur des ouvrages publiés avec tous les caractères de l'authenticité, il y a deux siècles.

Voilà ce que nous avons voulu. On peut juger de ce que nous avons fait. Il suffira pour nous payer de nos peines, que le public n'oublie pas que nous avons été guidés et soutenus dans notre travail par des sentiments en dehors de toutes prétentions personnelles : l'amour du pays et de sa gloire.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LE CHATEAU DU PLESSIS-LÈS-TOURS.

Il y a château et château, vérité triviale dont la génération actuelle pourrait être tentée de douter. Les siècles, les révolutions, la spéculation, plus destructive encore, n'ont laissé subsister autour de nous, que des ruines difformes, badigeonnées, récrépies et enlaidies, pour les réduire jusqu'à notre pauvre et misérable nature. Le château du moyen âge, la tour seigneuriale, le

Digitized by Google

nid d'aigle crénelé, au sommet d'un rocher, n'existent plus. Les constructions plus modernes de nos courtisans exilés des fastes de Paris ou de Versailles, sont tombées sous la hache des démolisseurs; les marbres, les sculptures, les boiseries, ont été livrés à l'encan, au dernier enchérisseur. Il semblait, tant avaient hâte ceux qui s'abandonnaient à ce pillage, que ce fût une œuvre nationale à accomplir. Après avoir dépouillé, chassé, immolé ou proscrit les anciens possesseurs de ces demeures somptueuses, ne fallait-il pas achever de rayer leur souvenir du sol qui leur avait appartenu? Paul-Louis Courier applaudissait à cette croisade. Que de personnes, selon lui, allaient s'enrichir des dépouilles des vaincus! ici, le marbre servirait de cheminée ou de tribune au juge de paix de village; la sculpture enrichirait la municipalité ou la modeste habitation d'un *patriote* électeur; tous, en un mot, profiteraient de cette guerre faite aux monuments de notre histoire, dont l'aristocratique insolence perpétuait le souvenir des fondateurs. C'étaient des richesses nouvelles livrées à la circulation, des matériaux précieux offerts à toutes les fortunes.... Hélas! ce n'était, suivant nous, qu'un calcul égoïste, qu'une entreprise barbare, une hideuse spéculation! L'art et le génie, ces deux frères qui ont fondé tant de merveilles, s'étaient vainement réunis pour enrichir notre pays de quelques monuments curieux, pour léguer au dix-neuvième siècle si stérile, à la France si monotone dans

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PLESSIS-LÈS TOURS

St. H. CLARDY MARTINEAU Tours.

FAÇADE DU CÔTÉ DU PONT-LEVIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

quelques parties de son territoire, des objets dignes d'intérêt et d'étude; l'amour de l'argent, la haine du passé s'unissaient pour combattre et pour anéantir. Depuis des siècles, la foi éteinte ne construisait plus d'églises; la monarchie, avec sa pensée progressive de centralisation, n'élevait de monuments que dans la capitale. Il aurait fallu respecter ceux dont nos provinces étaient dotées par des fortunes particulières. Il n'en fut rien; les passions populaires se traduisirent comme d'ordinaire par des actes de violence; le marteau qui décapitait nos saints aux portiques sacrés de nos églises, se releva pour briser nos manoirs féodaux et nos élégants châteaux modernes. Ce qui était monument fut renversé, les œuvres d'art furent dépecées, et là où le voyageur, s'arrêtant pour relire un chapitre de notre histoire, aurait semé l'argent, popularisé de grands noms, emporté des souvenirs, il n'existe plus rien, rien qu'un douloureux lambeau de ruine, une triste et sale place de village, un maçon ou un entrepreneur éligible, et souvent une route de poste, qui emporte loin de nos contrées, les hommes qui cherchent des études graves ou des émotions inspirées par les arts.

Tel malheureusement est aujourd'hui le Plessis-lès-Tours. Création de l'un des rois les plus remarquables de notre histoire, séjour de presque tout un règne, dont les murailles s'en sont allées pierre par pierre, non en guise de reliques dans la malle des voyageurs, mais en

Digitized by Google

constructions chétives, qui salissent une vallée pittoresque et féconde, où la pensée cherche avec effort à réveiller l'ancien seigneur châtelain dans la personne du vieux et chagrin roi de France[1]. Avec sa baguette d'historien romancier, Walter Scott a relevé ces ruines, il a effacé les rides de l'histoire, et revêtu leurs vieux murs de fantastiques couleurs. Notre marche ne saurait être la même, nous devons en présence de la localité, nous tenir dans d'étroites limites. C'est une étude, plutôt qu'un tableau complet, que nous avons à présenter à nos lecteurs; mais il semble ici que l'imagination serait impuissante à créer des détails plus pittoresques, un effet plus complet, et que la verité et la nature doivent recevoir la préférence autant par goût que par devoir.

Au commencement de 1463, le Plessis-lès-Tours n'appartenait pas encore à Louis XI. Son nom même du Plessis ne lui avait pas été octroyé par le roi. Le domaine du *Montilz-lès-Tours* était une seigneurie dépendant du duché de Luynes, dont Audouin Touchard de Maillé était propriétaire. Abandonnée comme un objet de peu d'importance, sa vieille tour tombait en ruines, lorsqu'au mois de novembre, Louis XI, dont l'exil et l'humeur inquiète avaient fait un géographe habile, conçut la pensée de se rendre acquéreur de ce domaine. La

[1] Voyez les Études que nous avons publiées sur le département d'Indre-et-Loire, p. 175. Tours, Moisy, 1838.

Digitized by Google

Loire, alors comme à présent, étendait son cours sinueux au milieu de notre France; elle semblait avoir été posée par la nature pour servir de limites aux luttes entre le midi et le nord. Sur ses rives s'arrêtaient la langue d'oil et la langue d'oc; l'islamisme si heureusement anéanti par Charles Martel, les excursions des Normands qui n'avaient jamais traversé son lit, indiquaient assez ce que cette position avait d'importance comme siége d'une monarchie et comme centre d'un commerce qu'elle pouvait alimenter et soutenir par son embouchure dans l'Océan. Louis saisit rapidement et en politique expérimenté tous ces avantages; l'expérience était venue pour lui dans l'exil avant les années. L'acte de vente du Plessis fut donc passé en forme de lettres patentes, au mois de novembre 1463 [1] avec Audouin son chambellan, qui déclare qu'il avait été content, pour complaire au roi, de lui vendre ledit châtel, terre, fief, justice, etc., etc., pour qu'il en jouisse, lui roi de France, duc de Touraine, ses hoirs et successeurs, etc. Bientôt des constructions nouvelles s'élevèrent au centre de la Touraine, Louis XI, comme Charles VII, paraissant affectionner cette fidèle et douce contrée de la France.

Ce n'était pas précisément une forteresse que le Plessis; Tours et la Loire étaient là pour servir de rempart au

[1] Voir la note 1, à la fin de cette notice.

Digitized by Google

manoir royal ; d'ailleurs l'époque des constructions féodales était passée : Foulques Néra, le grand fondateur de châteaux dans nos contrées, était mort ; l'Italie commençait à se réveiller de son long sommeil, et le style des édifices se modifiait au contact des chefs-d'œuvre anciens. Il y eut cependant des tours, des ponts-levis, des remparts crénelés, des douves profondes, dans l'édification du nouveau château ; mais tout cela fut mêlé de pignons à dents historiées, de cheminées découpées, de rosaces et d'enroulements, qui annonçaient une résidence de choix plutôt qu'une retraite choisie pour assurer la sécurité de son possesseur. Le Plessis, en un mot, avait besoin d'un roi comme Louis XI, pour inspirer le respect et la crainte : et les historiens qui entourèrent cette résidence de chausse-trapes, de piéges et de dangers cachés, ne sont pas faits pour comprendre le caractère de ce roi politique, dont la pensée était d'inspirer la confiance à la bourgeoisie de Tours, égide meilleure que toutes les précautions perfides dont on l'a prétendu l'auteur.

Lorsque les voyageurs, qui, de toutes les parties du monde, affluaient au Plessis-les-Tours, s'approchaient de ce manoir royal, une première enceinte fortifiée de quelques grosses tours, frappait leurs regards [1]. Le pont-levis entouré des archers de la garde écossaise, donnait

[1] Voyez Commines, éd. in-f° de 1580, p. 229.

Digitized by Google

entrée à une vaste cour, fermée de galeries et de logement pour les troupes qui faisaient le service durant le séjour du roi. Là, tout présentait l'image du mouvement et des habitudes militaires. La discipline était d'autant plus sévère qu'elle était à sa naissance, et qu'elle s'appliquait à des troupes étrangères enrôlées nouvellement au service de France. Au cliquetis des armes, au hennissement des chevaux, au retentissement des armures, se mêlaient des commandements et des ordres donnés dans des langues barbares, et les énergiques jurons qu'échangeaient entre eux des hommes à figures étranges et farouches, descendus des montagnes de la Suisse ou de l'Écosse, comme autant d'animaux féroces. Dans cette cour, outre les hommes d'armes, chargés du service ordinaire, on apercevait un corps complétement armé, constamment à cheval, officier en tête, qui n'attendait qu'un ordre émané du roi pour accomplir une mission. Autour d'eux couraient des hommes de service, des pages, des chiens de toutes races et leurs varlets. Le roi n'admettait pas de femmes dans son intérieur. [1] La justice de Louis XI, justice sommaire autant qu'absolue, était représentée dans cette première enceinte du manoir royal, par quelques misérables, groupés à part autour des instruments du supplice, les nœuds coulants, l'échelle et les menottes.

[1] Note 2, à la fin de cette notice.

Digitized by Google

Ceux-là semblaient être détestés et redoutés de tous, et mépriser tout le monde. Le bourgeois timide qui traversait d'un pas mal assuré l'espace qui devait le rapprocher du roi, jetait un regard effrayé sur cette partie étrange de la scène qu'il entrevoyait. Il ne pouvait se persuader que ce fût là un des services journaliers de Louis XI, et c'était pour lui un objet d'autant plus terrible qu'on racontait des traits étranges de vengeance et de colère du vieux roi, dont l'humeur irritable pouvait au moindre mot se tourner en action de violence et en arrêt de mort [1].

La seconde cour du château du Plessis, mieux défendue que la première, était entourée de douves profondes, qu'on franchissait sur un second pont-levis fortifié d'une lourde herse en fer. Autour de cette nouvelle enceinte, s'élevaient des bâtiments de constructions plus soignées, dont une partie, occupée par les grands appartements du roi, se dessinait à la gauche du spectateur au-dessus de la galerie qui lui servait souvent de promenade et de point d'observation. Lorsqu'on pénétrait dans cette seconde cour, aux tentures de soie et de velours qui s'entrevoyaient derrière les étroites ouvertures du premier corps du logis, il était facile de deviner que le roi avait destiné cette portion du Plessis au logement des courtisans et des hauts seigneurs qui entouraient sa per-

[1] Note 3, à la fin de cette notice.

Digitized by Google

sonne. Ici tout révélait l'approche du roi puissant, quoique volontairement isolé de ses grands vassaux; ce n'était plus seulement le costume et les habitudes militaires qui frappaient les regards : les objets disparates qu'on avait vus dans la première cour, les pages, aux vêtements de brocards, aux blondes chevelures, les officiers de la maison royale, les nombreux varlets attachés au service particulier, donnaient au tableau une physionomie originale. Le mouvement, la rapidité des relations annonçaient qu'une volonté suprême dominait toutes les pensées ; mais cette foule qui se croisait sans cesse, soit qu'elle se dirigeât vers les logements de la famille royale, au corps de logis du Petit-Bourbon, situé à l'angle droit de la cour, soit enfin, ce qui était plus rare, que quelques-uns de ses membres s'avançassent vers le palais des Oubliettes, ou le corps de logis à l'ouest qui servit de prison à Labalue [1] ; cette foule, disons-nous, était silencieuse et grave, polie, quoiqu'empressée : on voyait qu'il s'agissait parmi ces hommes de choses sérieuses, de devoirs importants. Quelques personnages groupés dans la cour, ou au pied de la galerie royale, située à l'est, paraissaient-ils engagés dans une conversation importante, jamais leurs voix ne s'élevaient de manière à attirer l'attention sur leurs discours. Leur physionomie, presque toujours froide et impassible, ne laissait percer aucune des vives

[1] Voyez le plan, à la fin de cette notice.

Digitized by Google

émotions qu'ils pouvaient éprouver, et leurs regards inquiets étudiaient souvent autour d'eux la contenance ou l'arrivée d'un nouvel auditeur. Tout trahissait, en un mot, dans cette enceinte, la présence de Louis XI; on devinait à voir cette foule active, mais retenue, que le roi tout-puissant, l'homme despotique, le maître sombre et terrible, n'était pas loin. Louis, renfermé seul dans son oratoire, était peut-être plongé dans une de ses profondes rêveries que devait faire naître l'écheveau politique dont il démêlait les fils : n'importe, domestiques et courtisans, grands seigneurs et soldats, tous pliaient sous sa pensée; cet homme pouvait apparaître tout à coup au milieu d'eux; d'ailleurs, il n'ignorait rien, ni les discours les plus simples, ni les révélations les plus cachées : Louis XI, c'était la divinité du Plessis, divinité formidable qu'on n'adorait que par ambition et avec terreur [1].

Notre intention, dans cette notice, n'est pas d'introduire nos lecteurs auprès du haut suzerain du Plessis-lès-Tours. L'histoire de Louis XI, qui va suivre, mettra en relief le caractère de ce roi, développé par les événements. Laissons donc à notre honorable collaborateur cette tâche difficile, mais glorieuse, à bien accomplir, et occupons-nous des détails de la vie intérieure du Plessis, détails rejetés par l'histoire, mais à tort, suivant nous, parce

[1] Commines.

Digitized by Google

qu'ils peignent l'homme, les mœurs, et, mieux encore que le récit d'une bataille, toute une époque.

Nous avons dit tout à l'heure que les grands appartements de réception de Louis XI étaient situés à gauche en entrant dans la seconde cour du Plessis ; ces appartements, ouverts seulement le jour où le roi admettait auprès de lui des étrangers illustres, restaient ordinairement plongés dans une demi-obscurité qui leur donnait un aspect grave et austère. Placés entre le logement occupé par le roi et la chapelle qui faisait l'angle à l'est du Plessis, aucun officier de la maison du roi ne les traversait, si ce n'est quelquefois le confesseur de Louis XI, ou ce prince, lorsqu'il se rendait à sa chapelle d'un pas furtif et comme s'il eût craint de mettre quelqu'un dans le secret des prières qu'il adressait au ciel. L'ameublement de velours et de haute lisse de ces grandes pièces, d'une couleur sombre, les vitraux aux teintes variées, enchâssés dans leurs rainures de plomb, laissaient à peine arriver quelques rayons de lumière jusqu'aux dorures saillantes dont les plafonds et les panneaux de boiseries étaient ornés. Les jours de réception, cette portion du château changeait entièrement d'aspect. De hautes bougies de cire colorée, des torches jetant des gerbes de flammes dans leurs candélabres d'argent massif, lui prêtaient un caractère de splendeur d'autant plus remarquable qu'il était inaccoutumé [1].

[1] Voy. Lettres de J. Pastourel, prime-queux du roi T.-C. de France, Louis onzième, écrites du Plessis-lès-Tours.

Digitized by Google

Les courtisans, les familiers du roi, s'étonnaient de se trouver dans cette mystérieuse partie du Plessis-les-Tours; ils y paraissaient étrangers et embarrassés comme ceux pour qui elle venait de s'ouvrir. On savait que le roi se promenait souvent seul dans un profond silence, et durant des heures entières, au milieu de ses appartements, lorsqu'ils étaient fermés et obscurs, et on se demandait lorsqu'on retrouvait ce même homme faisant avec autant de tact que d'affabilité et de grandeur, les honneurs de son château à des princes ou à des envoyés, si c'était bien celui dont l'esprit constamment en travail rendait habituellement l'humeur farouche et inabordable, et transformait sa royale demeure en prison d'État [1].

Dans ces grands jours apparaissait toute la maison, et chacun des officiers de service devait se trouver à son poste et en remplir exactement les devoirs. Cette maison, montée durant son exil au Dauphiné à peu près comme celle de Humbert II, n'avait subi que peu de modifications, depuis son avénement au trône. Elle était composée, 1° d'un chancelier, recevant deux cents florins d'or, ayant sous ses ordres un secrétaire à vingt florins, un valet de chambre à trois florins et deux valets ordinaires; les premiers mangeant aux tables royales et les autres recevant un demi-gros par jour pour vivre hors de l'hôtel. Ces derniers étaient ce qu'on appelle gens de livrée

[1] Commines, éd. in-f° de 1580, p. 230.

Digitized by Google

(*liberata seu à librando*). Le chancelier qu'on considérait alors comme l'un des ministres les plus relevés de la maison du roi se trouvait porté sur l'état de cette maison pour quatre chevaux. Ses principales fonctions consistaient à rendre des ordonnances sur les requêtes des parties. Lorsqu'il s'agissait de dons, legs ou pensions, il ordonnait au greffier de les enregistrer, et il scellait du grand sceau à queue pendante ou du sceau privé, suivant que l'affaire était plus ou moins importante; 2° venait ensuite le juge de l'hôtel, ne remplissant pas des fonctions moins considérables. Ses appointements étaient les mêmes, et sa juridiction s'étendait sur tous les officiers de la maison de Louis XI; 3° la charge du secrétaire Delphinal, exercée autrefois avec grande réputation par Amblard de Beaumont, sous le nom de protonotaire, c'est-à-dire du premier notaire, se conserva dans la maison du roi, durant sa résidence au Plessis-lès-Tours. Ce secrétaire était chargé d'écrire les lettres de Louis, et de tenir copie des réponses. Quatre greffiers de chancellerie, recevant chacun six florins [1], et ayant à leur disposition un cheval et un valet, se trouvaient sous ses ordres; 4° enfin trois trésoriers que le roi, par méfiance ou par économie, réduisit à un seul, devaient avoir le maniement des fonds attribués à la cassette royale, et fournir aux dépenses de la

[1] Florins ou francs. Il faut entendre ici le florin d'or, monnaie existant déjà sous le règne de Philippe Ier, comme le prouve un titre de 1068.

Digitized by Google

maison en s'entendant avec les intendants et receveurs, qui étaient tenus de leur verser le produit des biens royaux.

Tel était le petit nombre d'officiers civils chargés de la direction de la maison de Louis XI, lorsque, renfermé dans son manoir du *Plessis-du-Parc*, comme il l'appelait souvent [1], il vivait bourgeoisement en Touraine plutôt en homme d'Etat absorbé par des affaires importantes, qu'en roi de France plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs. A ces chefs de l'administration de son hôtel, il faut ajouter deux chapelains qui faisaient le service de la chapelle et recevaient soixante florins par an, y compris l'habit, la chaussure et le cheval tenu à leur disposition pour suivre le roi dans ses voyages. Un aumônier en titre était chargé de distribuer les charités et les aumônes [2]. Chaque jour, outre le blé qu'on donnait annuellement, on partageait dix gros entre quarante personnes, ce qui faisait trois cents florins d'or par an. De plus, tout ce qu'on desservait des tables du roi et des grands officiers était distribué aux plus nécessiteux. Il entrait dans les obligations imposées à l'aumônier de conférer de ces charités avec le confesseur du roi, le sénéchal et les trésoriers. Une autre aumône, générale à tous les hommes

[1] Voy. le premier autographe, à la fin du volume.

[2] Geoffroi de Pompadour fut le premier qui reçut en 1486, sous le règne de Charles VIII, la qualification de *grand aumônier*.

Digitized by Google

qui se présentaient aux portes du manoir, s'effectuait trois fois par semaine. Louis XI était peu charitable; mais l'époque imposait ces contraintes: il est permis de croire qu'au dix-neuvième siècle il eût été philanthrope, c'est-à-dire partisan de la prison et du châtiment comme remède à cette plaie sociale qu'on est convenu d'appeler *mendicité*.

Il y avait encore dans le manoir royal *les sept offices*, qui se composaient de la panneterie, l'échansonnerie, la cuisine, la bouche, la fruiterie, l'écurie et la fourrière. Chacun de ces offices avait des officiers particuliers sous les ordres du sénéchal ou grand-maître de la maison royale. Assisté des trésoriers, ce sénéchal devait arrêter chaque jour la dépense faite dans l'hôtel. Lui seul avait à s'entendre avec l'écuyer ou chef de cuisine pour le service de la table, et chaque soir sa charge l'obligeait à être présent à la délivrance des viandes qu'on pesait et qu'on distribuait devant lui [1].

Le maître-queux de Louis XI, Jacques Pastourel, nous a laissé de curieux détails sur la manière dont s'effectuait le service des tables. Il résulte de son récit qu'au château du Plessis-lès-Tours, toutes les branches du service participaient à l'esprit d'ordre du monarque et à ses généreuses habitudes d'hospitalité. Louis XI, préoccupé sans cesse de graves pensées, couvant des combinaisons

[1] Voy. Valbonnais, in-f°, t. 1, p. 210. Paris, Imbert, de Batz, 1711.

Digitized by Google

difficiles et incertaines, devait mépriser le luxe et les jouissances personnelles qu'il donne, mais il ne dédaignait pas le faste et les traditions laissées par les cours de Charles VI et de Charles VII, lorsque ces séductions pouvaient venir en aide à ses projets. Sa cour était peu nombreuse, ses courtisans en petit nombre, sa vie trop agitée, pour qu'il songeât à se livrer à l'adoration des peuples comme le firent ses successeurs. D'ailleurs à chaque époque ses calculs et sa physionomie; il fallait sous son règne combattre la féodalité autrement qu'avec des armes courtoises: Louis XIV acheva de l'anéantir en la ruinant par les prodigalités et par le luxe; Louis XI au contraire dut fonder la monarchie sur une base qui permît de semblables loisirs à la royauté.

Jacques Pastourel, malgré sa recette pour préparer *l'eau dorée* qu'il tenait du *savant alchimiste Évrarius*, était donc bien loin des Vatel et des illustrations en ce genre. « Vous devez avoir sous vos ordres, écrivait-il à maître Jehan Couverts, prime-queux du duc d'Albe, huit pannetiers, sept valets tranchants, trois sommelliers, trois porte-chapes, huit écuyers de cuisine, trois clercs de cuisine, sept valets d'écuelles, quatre valets de chaudière, sept fruitiers, quatre clercs de fruiterie, deux chauffe-cire, un poissonnier, un fureteur, etc. » Cette liste assez longue doit cependant rassurer un peu les culinophiles sur la manière dont on vivait alors, d'autant plus que tous ces employés se trouvaient intéressés

Digitized by Google

à bien faire, puisqu'ils avaient, suivant l'expression d'un historien, *bouche à cour* [1]. Une seule circonstance devait neutraliser tant soit peu les profits hygiéniques que Louis XI obtenait de cette cuisine, c'est qu'à chacun de ces repas, debout à ses côtés, son médecin, comme un mauvais ange, était là qui observait son appétit, lui indiquant certains plats et le menaçant de l'avenir s'il n'obtempérait pas à ses conseils. En vérité, il fallait toutes les préoccupations et la frugalité de ce roi, pour supporter une semblable tyrannie, que, grâce aux lumières du dix-neuvième siècle, nous ne souffririons certainement pas.

Chaque jour on servait quatre tables. A la première étaient le roi, les barons, les courtisans qu'il voulait admettre à cet honneur. Il paraît que cette table, quoique toujours la mieux servie, n'était pas celle où on mangeait le mieux. Commines, lorsqu'il rend compte du dîner que Louis XI donna au Plessis, quand il eut appris la mort du duc Charles de Bourgogne, son ennemi le plus acharné, observe en parlant des courtisans et des bourgeois de Tours : « Que lui et autres prirent garde comme « ils dîneraient et de quel appétit ceux qui étaient en « cette table; mais à la vérité, soit de joie ou de tris- « tesse, un seul par semblant ne mangea la moitié de « son seoul et si n'étaient-ils point honteux de man-

[1] Voir la note 4, à la fin de cette notice.

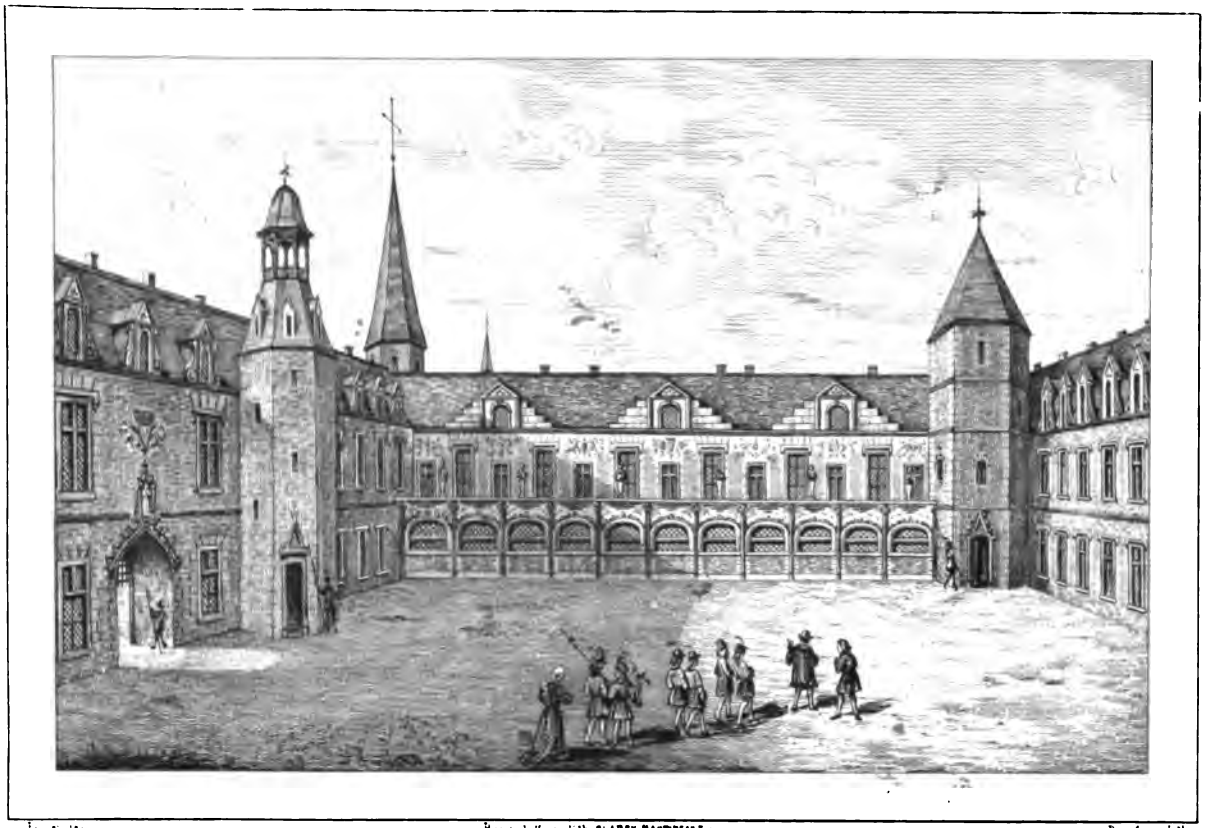
Digitized by Google

« ger avec le roi, car il n'y avait celui d'entr'eux qui « bien souvent ne l'eût fait. »

A côté de cette table grave et sérieuse, servie dans le *Tinel* ou salle à manger, se trouvait la seconde table occupée par les chevaliers et par les principaux officiers de la maison. La troisième réunissait les aumôniers et les écuyers de l'hôtel; enfin la quatrième, qui était dressée dans un local à part, servait aux bas-officiers de la maison et à ceux qui n'avaient aucun rang à faire valoir.

Si nous suivions dans ces intéressants détails Pastourel et quelques autres, nous serions entraînés à nous occuper des mets qui couvraient la table royale et celles qui étaient servies dans l'hôtel. Mais nous croyons qu'il suffira de mentionner quelques noms, sans entrer dans de plus amples détails. Ainsi, en son chapitre 2, intitulé: *Des sou es*, maître Pastourel parle de la *panade royale*, de la soupe *aux vitelots* et de la soupe *aux grenades*. Ailleurs, il recommande les boudins blancs faits de chair de chapon, les gelinottes, les perdrix, les bartavelles, les hérissons et les cigognes, et, ce qui nous a paru encore plus excentrique, des branches du bois de jeune cerf, coupées menues et frites dans du sain-doux. Ceci peut servir de pendant au befsteack d'ours d'Alexandre Dumas; mais il faut ajouter que le prime-queux n'a pas toujours à mentionner des ragoûts si étranges. Lorsqu'il arrive aux sauces, aux crêmes et aux desserts, il se rapproche davantage du bon goût et du goût gé-

Digitized by Google



Rue de la Harpe. Lith. CLAREY BARTHEAU Jeune. Bourgerie Lith

COUR INTERIEURE DU PLESSIS-LÈS-TOURS, EN 1463

Digitized by Google

Digitized by Google

néral. Ce sont alors les sauces au *citron*, au *vin vieux*, à la *dodine*, à *madame Rapée*, ou même à la *poudre d'or*. Les crèmes, qui doivent être *un objet d'inspiration* selon lui, reçoivent aussi leur portion d'or, d'amandes ou de roses. Pastourel recommande les *passerilles* et les *supplications*, espèces d'oublies, qui *amusent les convives lorsqu'ils n'ont plus faim et qu'ils ne restent à table que pour deviser et pour boire*, et il indique les vins d'Orléans, de Beaune, de Bordeaux et d'Aï, ce qui ferait infiniment d'honneur à ses connaissances géographiques, s'il ne mêlait à cette nomenclature d'autres vins herbés, *hasés*, épicés, tristes produits d'une époque d'ignorance, qui attendaient le grand siècle pour être relégués chez les confiseurs.

Nous n'avons plus qu'un mot à dire sur cette portion principale du service de Louis XI, pendant qu'il était au Plessis-lès-Tours; non-seulement alors les usages n'étaient pas les mêmes qu'ils sont maintenant, mais, dans leurs plus petits détails, chaque rang social recevait son hommage, obtenait sa concession. A la table du roi, les premières places indiquaient, comme de nos jours, les convives qu'il honorait plus; et, ce qui s'est effacé dans nos habitudes de service, chaque plat était une sorte de témoignage de l'estime qu'on avait pour vous. Pour les barons et les grands seigneurs, on empilait des viandes, on multipliait les pintes et les bouteilles. Aux tables plus subalternes, la pitance diminuait avec l'importance des

Digitized by Google

personnages, pour se réduire enfin au strict nécessaire. Les jours maigres et le carême, qui défendaient ce luxe et cette profusion, permettaient cependant encore au suzerain du Plessis de témoigner ses préférences. Le roi ne faisait, il est vrai, dans ces temps de mortifications, qu'un seul repas dans la journée; mais alors encore il avait vis-à-vis de lui un plat de choix, qui lui était réservé, et dont il faisait les honneurs. Sa faveur se trahissait par l'envoi de quelques légumes, comme depuis elle s'est révélée par les décorations, les places et le rapide avancement.

Malgré cette existence réglée, et le repos dont il aurait dû jouir au Plessis-lès-Tours, Louis XI fut atteint de bonne heure par de graves infirmités. Chez lui, l'activité de la vie morale était au-dessus des forces de la constitution physique; et, pour nous servir d'une expression populaire, la lame usait le fourreau. Quoi qu'on ait dit à ce sujet, il est certain que dans son enfance, il n'était pas saisi par les attaques d'épilepsie qui furent le fruit de ses excès de travail et qui en se répétant vinrent mettre fin à ses jours. Cette maladie eut une influence également funeste sur son caractère. En affaiblissant ses forces, elle irrita son esprit et lui inspira une terreur de la mort, que peu d'hommes, suivant Commines, craignirent autant que lui. Ce fut à cette époque de sa vie, alors que tous les événements semblaient lui promettre un repos dont il n'avait jamais joui, que son caractère devint plus superstitieux et plus sombre. Il fit entourer le Plessis de

Digitized by Google

grilles et de hérissons en fer, il se voua à saint Claude; prodigua des sommes énormes aux couvents et aux monastères [1], et arracha aux rochers de la Calabre un saint homme, François de Paule, dans la pensée que ses prières pourraient obtenir du ciel de prolonger ses jours. Louis XI s'était isolé de sa famille; son fils, ses filles n'avaient avec lui aucune de ces relations qui reposent le cœur et le remplissent de sentiments tendres et consolateurs. La reine n'avait jamais été pour ce prince qu'une femme ordinaire, Anne de Beaujeu qu'une princesse sans avenir, et le duc d'Orléans qu'un sujet de crainte et un rival futur pour le Dauphin. Ce n'était pas d'ailleurs chez lui des sentiments haineux qui lui faisaient fuir sa famille. Entouré depuis longtemps d'hommes insatiables qu'il avait tirés des dernières classes de la société pour les élever jusqu'à lui, il recevait de leurs insinuations et de leur contact les impressions fâcheuses qui l'entraînaient trop souvent à la sévérité et à l'injustice. Dominé par eux, s'il fit souffrir par leurs conseils bien des serviteurs dévoués à sa personne, leur présence et leurs maximes le condamnèrent à des tourments encore plus réels. Philippe de Commines parle à ce sujet des cages de fer dont il avait tâté, et des chaines et des colliers qu'on appelait alors les *filletes du roi*; ceux qui passèrent par ces tortures s'en tirèrent presque tous, ajoute-t-il, et

[1] Voir la note 5, à la fin de cette notice.

Digitized by Google

même beaucoup d'entre eux arrivèrent ensuite à la fortune et aux honneurs ; mais le roi trouva dans son esprit, dans ses terreurs et dans ses rapports avec des hommes indignes de l'approcher d'autres supplices plus cruels, qui lui firent faire purgatoire en ce monde et font concevoir à cet historien, *l'espérance qu'ils l'auront mené en paradis* [1].

Il ne nous appartient pas d'en juger, pas plus qu'il n'entre dans nos intentions de le suivre sur son lit de mort, où il montra un courage et une présence d'esprit calme et forte qui firent l'admiration de tous ses serviteurs. Louis XI trépassa au Plessis, le samedi, pénultième jour d'août 1483 à huit heures du soir. Il habitait ce château depuis l'époque de sa construction en 1463, ce fut donc vingt années de sa vie qui s'écoulèrent dans ce séjour. C'est, nous le croyons, la plus longue résidence qu'avant ou depuis, aucun roi de France ait faite en Touraine ou sur les rives de la Loire.

La position du Plessis-lès-Tours, admirablement choisie, comme nous le disions au commencement de cette notice, pour servir de résidence aux rois de France, et plus digne de leurs prédilections que les châteaux de Fontainebleau ou de Versailles, par sa proximité des rives de la Loire, fut cependant abandonnée lorsque son fondateur eut cessé de l'occuper. La tenue des états généraux,

[1] Commines, éd. déjà citée, p. 226.

Digitized by Google

qui s'ouvrirent à Tours au commencement de la régence de Charles VIII, engagèrent bien la cour à résider quelque temps au Plessis; mais Louis XI mort, cette politique habile qui recevait toute son impulsion d'un seul homme, rencontra trop d'obstacles insurmontables pour que son successeur pût la diriger sans se laisser aller à de continuels déplacements. Louis XII, dont l'enfance s'était écoulée triste et enchaînée dans l'enceinte du sombre manoir, conserva trop d'impressions pénibles de cette époque pour y faire sa résidence. Le Plessis fut converti par lui en rendez-vous de chasse. François de Paule, qui faisait construire dans le parc le couvent des Minimes fondé par Louis XI, fut le seul qui resta fidèle à cette illustration déchue. Entouré de ses disciples, le saint homme faisait entendre de pieux cantiques dans cette solitude redoutée comme celui qui y avait vécu. C'était l'empire de la religion survivant à la puissance de ce monde, l'image de la vie avec des prières à sa tombe et à son berceau.

François Ier, avec les entraînements de son siècle de renaissance, les illusions et les mollesses de son existence de chevalerie, devait répudier un pareil héritage; le Plessis-lès-Tours fut en effet oublié par lui. Un simple capitaine devint gouverneur du manoir royal, et pour tout état de maison, il eut un intendant, un concierge et un garde-chasse ayant fait serment entre ses mains de défendre et garder loyalement ce monument si plein de souvenirs.

Digitized by Google

Sous Louis XIV, madame de Souvray, veuve de messire Arthur de Lusignan, seigneur de Sansac, gouvernante des enfants de France, obtint par récompense spéciale le gouvernement héréditaire du Plessis-lès-Tours. Le roi s'en réserva la propriété. A l'époque de la révolution, ce gouvernement était entre les mains de la famille de Vassé, qui jouissait de toutes ses dépendances territoriales et usait au nom du roi de tous les droits seigneuriaux qui y étaient attachés. C'était à cette époque l'asile de quelques vieux militaires sans fortune appartenant à de pauvres mais nobles familles, auxquels on accordait le droit de chasse, de pêche et de parcours. Nous nous rappelons en avoir entendu parler à madame la vidame de Vassé, et nous devons ajouter que ce qu'elle regrettait le plus, en se souvenant de l'époque qui l'avait dépouillée, c'était le sort de quelques pauvres vieillards qui avaient perdu alors tout ce qu'ils tenaient du roi et de ses bontés.

La révolution, ou pour mieux dire ceux qui l'exploitèrent, fut en effet bien impitoyable envers ces malheureux qui n'appartenaient à la classe aristocratique que par leur éducation ou les services qu'ils avaient rendus à leur pays. On sait que les propriétés de la couronne, confisquées par le droit du plus fort, passèrent au domaine public. Le château du Plessis, compris dans cette mesure désastreuse, fut réclamé par la ville de Tours. On voulait y établir une maison de correction sous le

Digitized by Google

nom de Bicêtre, en attendant que le pic des démolisseurs eût pénétré dans ces vieux murs. Pour être libre de leur appliquer cette destination, il fallut chasser d'abord tous ceux qui avaient obtenu l'autorisation d'y résider. Cet acte d'injustice ne tarda pas à s'accomplir. Des officiers invalides, des moines infirmes, furent inhumainement renvoyés de cet asile et réduits à invoquer la charité publique. On se ferait difficilement une idée des douloureuses impressions que ce déplacement devait causer à des malheureux à qui il ne restait que cette ressource, et qui s'étaient attachés, ainsi qu'on le fait à la fin de la vie, à des murs qui parlaient du passé comme leurs souvenirs. Parmi eux se trouvait une demoiselle Déneux, favorite un instant de Louis XV, que par pitié pour son vieil âge, on avait logée dans le corps de logis appelé le Petit-Bourbon, habité autrefois par Louis XI. Accablée d'infirmités, repoussée pour des faiblesses qu'elle avait eu tout le temps d'expier, elle alla expirer de chagrin et de misère dans l'un des faubourgs de Tours. Ce fut quelque chose de plus triste encore que la destinée d'un vieux moine minime, dernier reclus de ce couvent dont nous parlions tout à l'heure. Chassé du Plessis comme un malfaiteur, il ne voulut pas quitter son enceinte. A plus de quatre-vingts ans, il s'établit au bout du parc dans une petite masure ruinée, sur une couche de paille obtenue par aumône, comme sa vie de tous les jours. De là ses regards affaiblis par l'âge entrevoyaient

Digitized by Google

du moins les murs de son couvent et ceux du château royal. Chaque soir, à genoux, à la porte de sa retraite, il priait en disciple de François de Paule pour ceux qui lui avaient jeté l'insulte et les menaces. Nouveau Jérémie, ses pleurs coulaient aussi sur des ruines qui se multipliaient sans cesse. Enfin, lorsque ses yeux n'eurent plus de larmes, et que dans leur épuisement la lumière leur fut ravie, le pauvre moine s'éteignit comme le fondateur de son ordre[1], couché sur un peu de paille, en invoquant le nom du Seigneur. Il était parvenu, au milieu de ses misères, à dépasser un siècle de quelques jours.

Le Plessis-lès-Tours avait pu rester veuf des successeurs de Louis XI sans être anéanti; mais il ne résista pas à cet orage qui frappait tant de grandes existences, de choses saintes, de nobles monuments. Les guerres de l'Ouest, tristes conséquences d'une révolution faite au nom du peuple, mais, comme toujours, à ses dépens, forcèrent la ville de Tours à changer encore sa destination. On avait fait de ce château une maison de correction, on en forma un dépôt militaire qui exigea les plus grands bouleversements. Des ateliers d'armes et de charronnage, des forges et leurs dépendances, employés à la construction des affûts et des canons, envahirent de nouveau ce qui restait du Plessis, et achevèrent de le rendre méconnaissable. C'est sans doute à cette époque que Chalmel

[1] Voir la note 6, à la fin de cette notice.

Digitized by Google

eut occasion de le voir, car il en parle dans sa compilation avec une indifférence où perce cependant la haine qu'il avait vouée à la mémoire de Louis XI[1]. Le 19 nivose an 6 de la république, le citoyen Cormeri, juge de paix à Tours, s'en rendit adjudicataire. Il restait encore des bâtiments immenses dont on voulait sans doute faire disparaître le spectacle affligeant pour des populations libres. Le but fut atteint; le Plessis fut bientôt rasé. Un seul corps de logis, dépendant autrefois des appartements du roi, n'eut pas à subir la même destinée. Mais s'il échappa aux calculs des démolisseurs, ce fut dans une pensée de trafic et de lucre indignes de son origine. On y fonda une fabrique de plomb de chasse, et pour obtenir une hauteur convenable à ce genre d'industrie, le propriétaire éleva l'une des vieilles tours, la seule qu'on eût conservée, comme un phare qui se dresse au-dessus des orages. Le Plessis-lès-Tours appelle donc encore les regards, mais c'est, hélas! pour serrer le cœur et lui imprimer de tristes et d'amères impressions. C'est la pierre blanche sur le cercueil d'un grand homme, la tombe perdue et oubliée, lorsque le monde de la pensée est encore rempli de son souvenir.

[1] Voir la note 7.

Digitized by Google

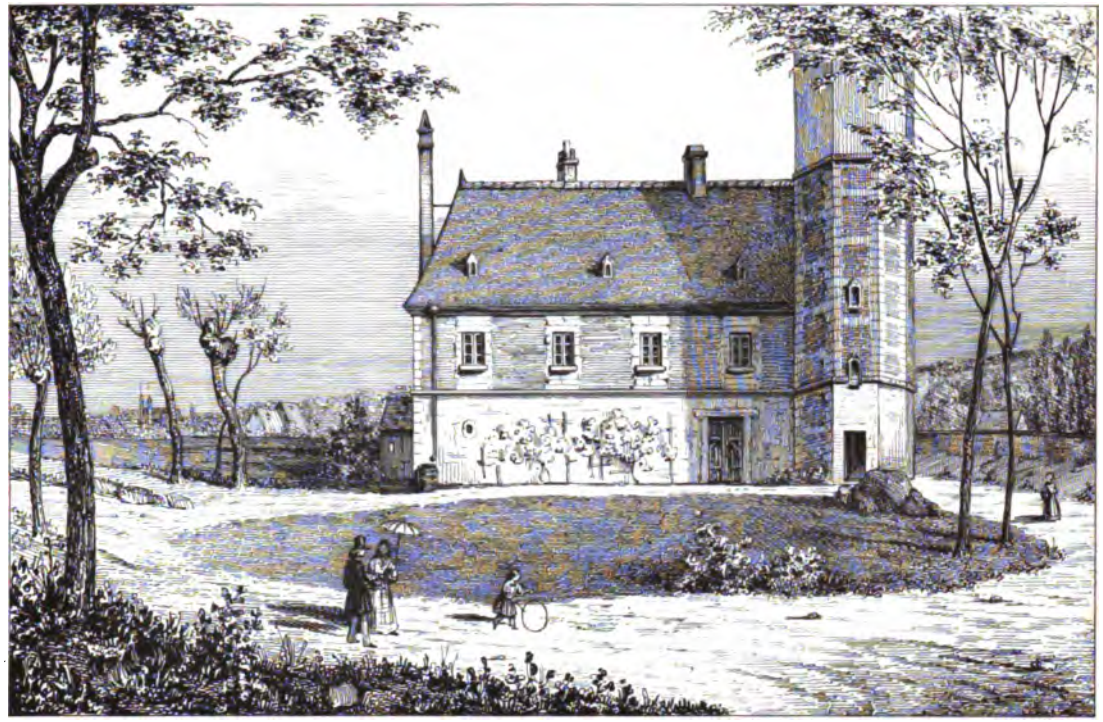
Nos lecteurs trouveront à la suite de cette notice l'acte de vente du 19 nivôse, an 6, dont nous venons de faire mention. Sa lecture peut offrir quelque intérêt parce qu'on y trouve constatés la quantité et l'état des bâtiments subsistant à l'époque révolutionnaire. Nous leur recommandons également le plan des anciennes constructions du Plessis-lès-Tours. Ce plan, extrait d'un ouvrage grave et authentique sur les monuments de l'ancienne France, a été confronté par nous avec les constructions qui subsistent encore. Ses indications se sont trouvées partout conformes à la réalité. C'est en les suivant que des fouilles entreprises, il y a quelques années, ont amené la découverte du cachot de La Balue, qui mérite d'être visité par les archéologues. On ne saurait demander à un plan des preuves plus positives de son authenticité.

Digitized by Google

LE PLESSIS-LÈS-TOURS EN 1841.

Digitized by Google

Digitized by Google



de Croy del. — Lith. CLAREY-MARTINEAU Tours — Bourgerie Lith.

LE PLESSIS-LÈS-TOURS EN 1841.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES.

(1) Chalmel, en indiquant, dans son Histoire de Touraine, la date du 15 février 1463, comme époque de la vente du Plessis-lès-Tours, par Hardouin de Maillé, paraît avoir commis deux erreurs. En effet, 1° le Plessis fut aliéné par un chambellan du roi, nommé Audouin et non Hardouin; et 2°, la vente n'eut lieu, par acte en forme de lettres patentes, données à Eu, qu'au mois de novembre 1463, lesquelles furent enregistrées le 24 mai 1464. Ces faits résultent d'une pièce manuscrite, authentique, que nous avons entre les mains, émanée d'un religieux du couvent du Plessis, qui réclamait, en 1781, auprès de Sa Majesté, les priviléges accordés au château et au fief du Plessis, comme résidence royale, priviléges qui avaient toujours été reconnus par les commissaires du roi dans la généralité de Tours et MM. les officiers de l'élection. Ce n'est pas d'ailleurs une chose remarquable de signaler chez Chalmel des erreurs de ce genre; la lourde compilation de cet auteur en est remplie.

(2) Louis XI avait été assez galant dans sa jeunesse. Il conserva des femmes une assez mauvaise opinion. Voici un trait qu'on peut au moins citer, parce qu'il fait autant l'éloge des femmes de son temps, qu'il fait la censure de ses mauvaises opinions sur elles. Lorsque Louis XI eut une entrevue avec Édouard IV, roi d'Angleterre, il l'engagea à venir se divertir à Paris. « Mais, dit « Brantôme, s'en repentant aussitôt, il trouva un *alibi* pour rompre le coup. « Ah! Pâques-Dieu, s'écria-t-il, je ne veux pas qu'il y vienne, il y trouverait « quelque petite affétée et saffrette de laquelle il s'amouracherait, et elle lui « ferait venir le goût d'y demeurer plus longtemps et d'y venir plus souvent que « je ne voudrais. » D. du Radier, T. I, p. 288; in-12. Paris, 1766.

(3) Un trait de la vie de Louis XI, que l'histoire a conservé, quoique d'abord il paraisse peu digne d'elle, fera juger de la manière dont ce roi rendait parfois la justice. Un nommé Wolfaud de Ponthieu, attaché à la duchesse d'Autriche,

Digitized by Google

avait été mis en prison pour une bagatelle. Louis déclara ne vouloir lui rendre la liberté qu'autant que le sieur de Bossu lui donnerait des chiens qui passaient pour excellents. Bossu ne voulait pas s'en défaire : le roi, qui avait aimé la chasse, et qui croyait l'aimer encore, parce qu'il cherchait tout ce qui pouvait le distraire de son état languissant, et le tirer pour ainsi dire de lui-même (c'était dans ses dernières années), s'opiniâtra, et dit qu'il ne relâcherait pas le prisonnier. Il semblait qu'il fût question de l'affaire la plus importante. Bossu consentit enfin à donner ses chiens, pour procurer la liberté de Wolfaud ; mais le roi, mécontent qu'on lui eût d'abord marqué si peu de complaisance, les refusa, et ne voulut pas relâcher ce malheureux, qui ne sortit de prison que l'année suivante. (Duclos, Hist. de Louis XI, tom. 5, p. 441, éd. de 1745, in-12.)

(4) Étant au Plessis, dit Jean Boucher, Louis XI descendit un soir dans les cuisines du château. Il y trouva un enfant de quatorze à quinze ans, qui tournait la broche. Ce jeune garçon, assez bien fait, l'air assez fin, fit supposer au roi qu'il pouvait être capable d'un autre emploi. Il s'approcha de lui, et demanda à ce jeune marmiton, ou clerc de cuisine, d'où il était, qui il était et ce qu'il gagnait. Cet enfant, qui ne le connaissait pas, et qui ne pouvait le reconnaître à ses habits rapés et au vieux feutre qui couvrait son chef, lui répondit hardiment qu'il était du Berri, qu'il s'appelait Étienne, et qu'il gagnait autant que le roi. — Que gagne le roi ? lui dit Louis. — Ses dépens, reprit Étienne, et moi les miens. Cette réponse libre et ingénue lui valut de devenir valet de chambre et, plus tard, d'être comblé des faveurs du prince qu'il approchait.

(5) En 1478, Louis XI vint en pèlerinage à Saint-Martin de Tours. Il fit faire un treillis d'argent au tombeau de ce saint évêque, du poids de 5,776 marcs, valeur prodigieuse alors. Pour faire ce présent, il se fit remettre par les bourgeois de Paris toute leur vaisselle d'argent. Jean Boucher a raconté cet événement par ces vers en style du temps :

Où ce est le corps de saint Martin gisant,
Le roi Louis, après maints grands hazards,
Un beau treillis d'argent donna, pesant
Cinq mille sept cent soixante-seize marcs.

(6) Les Minimes, fondés par saint François de Paule, furent confirmés par les papes Jules V et Sixte IV. On leur donna à Paris le nom de *Bons hommes*, parce que les rois Louis XI et Charles VIII nommaient ordinairement ainsi saint François et ses compagnons. Il existe encore à Paris une barrière qui a conservé ce nom, d'un couvent de l'ordre des Minimes, qui existait dans le voisinage.

(7) « Que l'on considère la vicissitude des choses humaines! s'écrie Chalmel, « *ces débris d'un despote farouche*, sont devenus la *modeste* propriété d'un « citoyen qui a combattu vingt ans pour la liberté de son pays, et qui s'est

Digitized by Google

« rendu aussi cher à ses amis par l'aménité de ses mœurs, que le monarque « s'était rendu *odieux à ses sujets* par ses vengeances et ses proscriptions. » Chal., Hist. de T.; t. 2, p. 253. Il faut avouer que ce parallèle est d'assez mauvais goût, et surtout fort peu convenable dans le grave historien des fastes d'une province.

La propriété du Plessis-lès-Tours est maintenant entre les mains de M. Coudreux, qui y a fait exécuter des fouilles qui ont amené la découverte du cachot de La Balue. Des réparations ont aussi été effectuées; elles annoncent l'intention de conserver et de soigner les restes de cette habitation. Les archéologues et les hommes qui aiment les gloires de la France, sauront gré au propriétaire de ces louables pensées.

Digitized by Google

Vente de biens nationaux en vertu de la loi du 16 brumaire an V.

L'an VI de la République française, une et indivisible, 19 nivôse, dix heures du matin.

Nous Bergey, président; Christophe, Forest, Goupil et Guizol, administrateurs du département d'Indre-et-Loire, accompagnés du citoyen Tessier Olivier, commissaire du directoire exécutif, et du citoyen Wiriot Corbière, directeur des domaines nationaux, ont déclaré qu'ils allaient procéder à la réception des premières enchères pour la vente de la principale maison du ci-devant château du Plessis, composée : au rez-de-chaussée de la première aile, de six chambres à feu, de deux cages d'escalier, dont un en pierre et l'autre en bois; d'un portail à deux vanteaux, garni de sa serrure; vue au nord sur l'entrée, au midi sur la cour intérieure ci-après; suivent deux cabinets froids et le passage pour arriver à la ci-devant église.

Au premier étage, vers le couchant, une chambre à feu sur l'entrée de la seconde division, pour quoi la porte qui communique aux appartements ci-après sera murée aux frais de l'adjudicataire de la seconde division qui retiendra la porte pour sa dépense. Suivent neuf chambres, dont huit à feu, un lieu d'aisance, une tribune sur l'église avec une grille de fer.

Au second étage, sont quatre mansardes à feu, deux cabinets et l'escalier pour le clocher, le tout couvert en ardoises.

Sous ladite partie de bâtisse sont trois caves voûtées de 14 pieds sur dix; au midi armée d'une grille de fer, comble sur l'église et la chambre couverte en ardoises. Sous l'entrée extérieure de l'église est une cave voûtée.

Au midi de la première bâtisse, dessous et en retour d'équerre, est la seconde aile du ci-devant château, de cent huit pieds sur vingt-cinq; composée au rez-de-chaussée de cinq chambres à feu, dont les vues, au nord sont armées de cent quatre barreaux de fer.

Digitized by Google

Le second étage a quatre grandes mansardes à feu. Comble dessus, couvert en ardoises. Cave voûtée sous ladite aile.

Le premier étage a cinq chambres, dont deux froides; un cabinet : ses dix vues sont armées de soixante barreaux de fer.

En retour d'équerre de cette seconde aile, à son couchant, est la troisième aile, de cent cinquante pieds sur quarante, composée : au rez-de-chaussée, sur le jardin ci-après au midi, de six chambres, dont une à feu, et du passage de la cour au jardin. Les chambres froides divisées seulement par des arcades, d'une cage d'escalier; au rez-de-chaussée, sur la cour au nord, sont deux chambres à feu, deux entrées de la cour au jardin, deux cages d'escalier, dont un en pierre, l'autre en bois : dans l'une des chambres est une pompe avec plusieurs robinets, dont un sort en dehors; près de ladite pompe est un réservoir, un canal en plomb, soudé aux robinets en cuivre.

Au premier étage, au midi, sont cinq chambres, dont deux à feu; un lieu d'aisance : les croisées au rez-de-chaussee et premier étage de cette bâtisse sont défendues par quatre-vingt-quinze barreaux de fer.

Au premier étage de ladite bâtisse, sur la cour ci-après, au nord, sont trois chambres à feu, greniers sur le tout. Des chambres au midi, comble dessus couvert d'ardoises.

En dedans des trois bâtisses ci-dessus, est une cour de cent huit pieds carrés; dans la cour est une chapelle et deux cabinets.

Au couchant de ladite cour, est une porte à claire-voie.

Au nord et au levant de toutes ces bâtisses, sont des douves de quinze pieds.

Ces trois lots, après plusieurs enchères, ont été adjugés au citoyen Cormery pour la somme de cent trente-un mille francs, dont la moitié de la première mise à prix, onze mille francs en numéraire métallique, sera payée en cinq ans, par dixième; le reste en assignats.

Fait à Tours, le 24 nivôse, an six de la République.

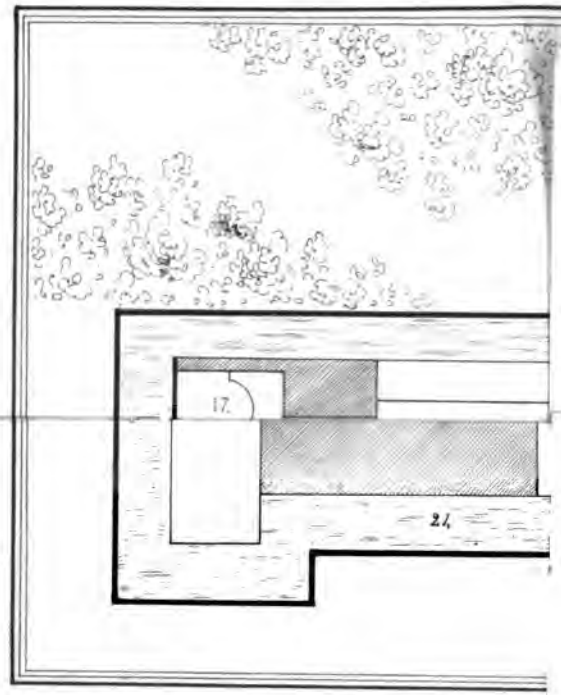
Et ont signé comme dessus.

Digitized by Google

Digitized by Google

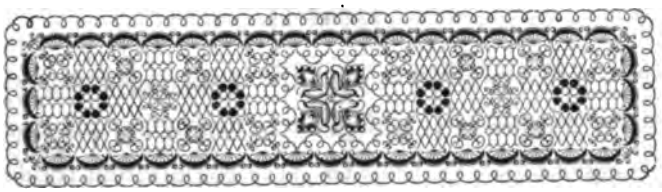
Digitized by Google

PLAN DU PLESSIS-LÈS-TOURS.



1. Premier fossé de 30 pieds en avant du mur d'enceinte sur l
2. Tours qui soutiennent la principale porte.
3. Corps de garde.
4. Ecuries du Roi.
5. Petite chapelle oratoire du Roi.
6. Grosse tour appelée la justice du Roi (traduleen).
7. Caserne et écuries des archers Ecossais.
8. Batiments donnés à St François à son arrivée au Plessi
9. Eglise paroissiale de St Mathias.

Digitized by Google



LOUIS XI

ET

LE PLESSIS-LÈS-TOURS.

Chapitre Premier.

LOUIS XI AVANT SON AVÉNEMENT AU TRÔNE.

LORSQUE Charles VII monta sur le trône en 1422, la France était dans la situation la plus déplorable. Charles, relégué en Auvergne, dans le petit château d'Expailly, y

Digitized by Google

apprit la mort de son père. Quelques seigneurs, qui l'accompagnaient, s'affublèrent des habits qui leur servaient dans les tournois, et le reconnurent roi de France. *Cette mesquine inauguration était bien suffisante*, dirent les contemporains, *pour un monarque auquel il restait à peine le quart de son royaume.*

Toutefois, la Providence semblait veiller sur la France, en conservant, dans tous les cœurs, l'amour de la patrie et la ferme volonté de la reconquérir. Les généraux, malgré la faiblesse insouciante du roi, osèrent espérer quelques bons conseils d'Agnès Sorel ; la vocation miraculeuse de Jeanne d'Arc exalta tous les courages : les Anglais furent chassés..... Charles, sacré à Reims, sembla se réveiller..... Une vie plus active remplaça la voluptueuse apathie des premiers temps, il seconda la valeur de ses généraux et reconquit son royaume après de longues et rudes épreuves.

Abreuvé de chagrins du vivant de son père par une mère dénaturée, l'ingratitude monstrueuse de son fils acheva de l'accabler, et il se laissa mourir de faim, dit-on, pour prévenir l'horrible forfait dont il le croyait capable, un parricide.... Les appréhensions de Charles VII étaient sans doute exagérées.

Digitized by Google

Les souffrances qu'il éprouvait d'un violent mal de gorge ; les intrigues de ses courtisans, surtout les menées des conseillers de son fils, produisirent ce mal moral qui devait amener pour lui une mort si horrible.

Le dauphin, entouré des préventions les plus fortes, conservait profondément les idées qu'il s'était faites. Aucune raison n'avait pu le ramener à la cour de son père, dont il s'était retiré depuis longtemps. Marié sans son consentement à la fille du duc de Savoie, il n'avait pas voulu quitter son apanage du Dauphiné, où il vécut quinze ans en véritable souverain, instituant un parlement à Grenoble, une université à Valence, contractant des traités avec ses voisins, et déployant partout les rares talents administratifs qui devaient plus tard caractériser son règne.

Le caractère bien connu de quelques-uns des hommes qui entouraient Charles VII pouvait, jusqu'à un certain point, motiver la défiance d'un prince soupçonneux et craintif. L'exemple du malheureux Jacques Cœur était là pour lui inspirer la crainte d'être victime de quelques noirs complots et jeté au fond d'une forteresse. Il savait qu'on

Digitized by Google

l'accusait auprès de son père de l'empoisonnement, vrai ou supposé, d'Agnès Sorel. Dominé par ces idées, il s'effraya des poursuites que le roi dirigea contre lui, chercha à fuir, et, aidé des moyens que lui fournit Hector de Croy [1], qui le conduisit lui-même à travers les montagnes, il put échapper aux troupes que Dammartin commandait, et se réfugier, en 1456, chez son oncle, le duc de Bourgogne, où il fut reçu comme un héritier de la couronne de France. On lui donna pour sa résidence la petite ville de Genep, avec six mille livres par mois et trois mille pour la dauphine lorsqu'elle l'eut rejoint.

Quelques familiers qui s'étaient attachés à sa fortune formaient sa petite cour. Dans cette solitude, son temps était partagé entre la chasse, la promenade et la lecture. Il accueillait et recevait familièrement les hommes de lettres. Quelques-uns, pour lui être agréables, composèrent les Cent Nouvelles-Nouvelles, dont il ne dédaigna pas de se faire collaborateur, et dont nous aurons occasion de nous occuper plus tard. Déjà prudent

[1] Voir la note A à la fin du volume.

Digitized by Google

et discret, il affectait de ne se mêler d'aucune affaire, dans la crainte de devenir suspect à Philippe-le-Bon. Cependant, il était visité par beaucoup de personnes considérables de l'époque, et entretenait des relations amicales avec les principaux personnages qui exerçaient de l'influence sur ce prince et faisaient partie de son conseil.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Deuxième.

PREMIÈRES ANNÉES DE SON RÈGNE ; SON CARACTÈRE ; LE SIRE DE CROY ; GUERRE DU BIEN PUBLIC ; BATAILLE DE MONTLHÉRY, EN 1465.

LOUIS vivait dans cette retraite depuis cinq ans, lorsque la mort de son père l'appela au trône, le 2 juillet 1461, âgé de trente-huit ans, plein de mécontentement, de rancune et de haine contre la plupart des ministres et des

Digitized by Google

amis de son père. Ces mauvais sentiments étaient tellement enracinés dans son cœur, que, pressé par les instantes prières du duc de Bourgogne, à qui il avait de grandes obligations, d'accorder, le jour de son sacre, une amnistie à tous les serviteurs du dernier règne, il ne céda qu'avec une extrême répugnance, faisant exception de sept personnes qu'il ne nomma pas, afin de choisir à son gré les victimes de ses vengeances.

Peu touché de l'avantage de trouver un royaume paisible, tous les grands affectionnés ou soumis, une armée nombreuse et bien disciplinée, les finances en bon état, comme s'il eût voulu faire au rebours de son père, il destitua le chancelier, le grand chambellan, le grand amiral, les maréchaux de France, et les principaux régisseurs des finances, ce qui fit dire au duc de Bourgogne : *Cet homme ne règnera pas longuement sans avoir un merveilleusement grand trouble.*

Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir, car sa conduite peu réfléchie, dont il avoua plus tard s'être repenti, lui fit beaucoup d'ennemis parmi les hautes notabilités du royaume. Ses propos peu mesurés à l'égard du duc de Bourgogne,

Digitized by Google

l'insolence de ses envoyés auprès du fils de ce prince, du comte de Charolais, lui attirèrent son animadversion, et il resta son ennemi irréconciliable.

Ce comte de Charolais, auquel l'histoire a confirmé le surnom de *Charles le Téméraire*, donné par ses contemporains, impatient de se venger, s'en prit d'abord aux seigneurs de Croy, favoris et conseillers de son père; il les haïssait depuis longtemps, et, dans l'espérance de les perdre, il les accusa d'avoir servi, contre les intérêts de leur maître, ceux de Louis XI, dans une circonstance où le duc de Bourgogne n'avait fait qu'exécuter, par leurs conseils, une convention sacrée, en rendant au roi de France les villes de Saint-Quentin, Abbeville et Beauvais, cédées par Charles VII, sous la condition expresse qu'elles seraient restituées aussitôt le remboursement de quatre cent mille écus, dont elles étaient le gage.

Louis, qui avait senti l'importance de ce retour, avait fait, dès son avénement au trône, tous ses efforts pour se procurer l'argent nécessaire au rachat; il avait emprunté de toute main, et était parvenu à satisfaire le duc de Bourgogne, qui,

Digitized by Google

ayant trouvé juste la remise de ces trois places, les avait rendues sans faire la moindre objection; mais, ensuite, à l'instigation de son fils, il en avait éprouvé du regret, et avait adopté tout ce que l'on cherchait à lui insinuer contre les seigneurs de Croy.... Ils furent donc sacrifiés à la jalousie des courtisans, et leur disgrâce amena la confiscation de leurs grands biens. Poursuivis, dépouillés de tout, ils se réfugièrent en France, où Louis XI accueillit et combla de bienfaits ces victimes de la haine du comte et de la faiblesse de Philippe, faible prince, qui ne savait pas protéger contre une intrigue de cour ses serviteurs les plus dévoués [1].

La haine que le comte de Charolais portait à Louis XI, ne se bornait pas à de petites tracasseries. Il intriguait tant auprès des grands vassaux de la couronne de France qu'à l'étranger; il ralliait les mécontents de tout état, suscitait au roi le plus d'ennemis qu'il lui était possible, et se préparait à lui faire une guerre acharnée.

Malgré ces menées, il ne faut pas croire que les

[1] *Vide* Hist. de la maison de Croy-Chanel, page 112, in-4°. Cuchet, Grenoble, 1780.

Digitized by Google

premières agitations de ce règne si orageux, doivent toutes être attribuées aux grands du royaume, qui ne firent souvent que profiter des prétextes que leur fournissait la conduite inconsidérée du roi. A son sacre, il avait promis d'alléger les impôts et de supprimer ceux qui avaient été prélevés sans l'autorisation des États. Mais, considérant l'argent comme le plus puissant mobile de la politique, bien loin d'abolir les taxes, il les augmenta, ce qui amena des insurrections réprimées avec cruauté. A Reims, plus de cent personnes périrent dans les supplices. La pragmatique, rempart des libertés de l'Église, si chère aux Français, fut presque sacrifiée aux sollicitations du pape, qui ne tint aucune de ses promesses.

Les princes et les grands devaient bien prévoir qu'avec un roi doué par la nature d'une si prodigieuse activité physique et morale, voulant tout voir, tout savoir, tout faire par lui-même, ils avaient peu de chance d'arriver au pouvoir. Un tel caractère qui, par ses qualités comme par ses vices, appartenait à une civilisation fort avancée, devait naturellement tendre à centraliser le pouvoir dans ses mains et à fonder une violente opposition

Digitized by Google

avec les idées, les prétentions et les intérêts rétrogrades de la grande féodalité.

Pendant que Louis s'applaudissait d'être débarrassé de toutes les personnes influentes sous le dernier règne, et se donnait la satisfaction de conduire seul l'administration de son royaume, il apprit que le duc de Bourgogne, poussé par son fils et les grands vassaux de la couronne, levait une armée et se disposait à marcher sur Paris, rendez-vous des mécontents qui faisaient partie de cette ligue à laquelle ils donnaient, pour couvrir le principal motif de leur révolte, le nom fastueux et trompeur de *guerre du bien public* contre le gouvernement du roi.

Louis XI, qui connaissait la tactique de ces sortes de conjurations, puisque, avant l'âge de dix-sept ans, il avait été chef de la rébellion appelée *la Praguerie*, voulant prévenir la réunion des principaux instigateurs, marcha contre le duc de Bourbon, le plus ardent de tous; il lui prit plusieurs villes, et aurait complétement ruiné son pays sans les sollicitations pressantes qui lui furent faites de le recevoir à merci.

Sur ces entrefaites, il rencontra le duc de Ne-

Digitized by Google

mours (Jacques d'Armagnac) qui amenait ses troupes au comte de Charolais. Ce prince, surpris dans sa marche, jura au roi qu'il venait se joindre à lui contre ses ennemis, et lui fit les serments les plus solennels de lui garder fidélité. Il continua ensuite sa route vers le comté, sans avoir égard aux promesses qu'il venait de faire. Plus tard, le roi tira vengeance de cette félonie, et, sans perdre un seul jour, il se dirigea vers Paris, craignant, avec raison, que les habitants de cette ville ne se rangeassent du côté des rebelles, s'il n'était là pour les surveiller.

Les deux armées se trouvèrent en présence, mais leurs chefs étaient peu disposés à combattre par des raisons différentes; le comte de Charolais voulait attendre le duc de Bretagne ainsi que le duc de Berri, frère du roi, et surtout, donner à tous ses partisans le temps d'arriver; le roi désirait traîner la guerre en longueur, lasser et diviser les confédérés pour les amener à un arrangement dont la perspective était préférable aux hasards d'une bataille.

Cependant, le 27 de juin 1465, le commandant de l'avant-garde de l'armée du roi, Pierre de Brézé, sénéchal de Normandie, par trahison ou autre-

Digitized by Google

ment, transgressa l'ordre qu'il avait reçu de ne pas combattre; il s'avança tellement sur les Bourguignons qu'il s'en suivit une escarmouche, puis une mêlée, enfin un engagement général de toutes les troupes qui se chargèrent en désordre. Dans cette confusion, le roi donna des preuves d'une valeur brillante, et courut les plus grands dangers. Excédé de fatigue, obligé de quitter le champ de bataille, il fut porté au château de Montlhéry qui donna son nom à cette journée. Ses troupes, ne le voyant plus à leur tête, le crurent prisonnier et prirent la fuite. Des bruits semblables circulèrent dans l'armée ennemie; le comte de Charolais passa un instant pour mort, et ses troupes se débandèrent; si bien qu'à la suite de cette grande échauffourée, la victoire resta indécise; la perte fut égale des deux côtés, comme la valeur des combattants, et le comte de Charolais, quoique maître du champ de bataille, ne tira aucun avantage d'une position qui lui laissait les dangers d'une lutte longue et meurtrière pour l'avenir.

Digitized by Google

Chapitre Troisième.

HABILETÉ DU ROI DANS LES NÉGOCIATIONS; TRAITÉ DE CONFLANS.

APRÈS quelques heures de repos, le roi se pressa de revenir à Paris pour déterminer les Parisiens à soutenir le siége dont ils étaient menacés par toutes les forces des confédérés. Il les trouva en pourparler avec les ennemis. Bien loin de s'en plaindre, il eut

Digitized by Google

le bon esprit de dissimuler, et employa tous les moyens de séduction pour se les attacher. Il en avait besoin, car sa situation était des plus périlleuses : exposé qu'il était à perdre la couronne, il songeait déjà, dit Comines, à se sauver chez les Suisses ou chez son ami le duc de Milan. La question fut en effet soulevée dans le conseil des confédérés, de s'emparer de sa personne, de le déposer, et de reconnaître roi de France son frère le duc de Berri. La fermeté du caractère de Louis, la souplesse active de son génie déjouèrent les mesures de ses ennemis en les faisant consentir au fameux traité de Conflans, chef-d'œuvre de politique profonde et astucieuse, dont nous parlerons plus tard, qui lui acquit une réputation telle, que personne n'osa plus traiter avec un prince, dont on sentit la difficulté d'éviter l'influence de langage, l'habileté qui enveloppait merveilleusement toutes les questions en litige ; questions toujours résolues à son profit, quoiqu'elles parussent réglées dans l'intérêt de ses adversaires.

Sa conduite à l'égard des princes et des seigneurs avec lesquels il avait ou pouvait avoir des intérêts à démêler, était admirable. Il trouvait

Digitized by Google

moyen de gouverner leurs maîtresses, leurs favoris et tous ceux qui les approchaient. Il caressait jusqu'aux moindres valets, achetait leur fidélité au poids de l'or et à quelque prix que ce fût. Il les instruisait si ponctuellement de ce qu'ils avaient à faire, de ce qu'ils devaient observer dans la maison de leurs maîtres, des choses qui devaient lui être rapportées, qu'il en faisait autant d'espions vendus à ses intérêts et à sa politique.

Avec cet esprit d'intrigue, des mesures si bien combinées, Louis XI semait, au près et au loin, des inquiétudes qui tenaient tout le monde en suspens et en alarmes.

Pour achever ce tableau, si bien tracé par Mézerai, et compléter le portrait de ce prince extraordinaire, citons Comines dans son langage curieux et naïf : « Entre tous ceux que j'ay jamais connus « dit-il, le plus sage pour soi tirer d'un mauvais « pas en temps d'adversité, c'était le roy Louis XI « nostre maistre, le plus humble en paroles et en « habits. Naturellement amy de gens de moyen « estat et ennemy de tous grands qui se pouvaient « passer de luy. Nul homme ne presta jamais tant « l'oreille aux gens, et ne s'enquist de tant de

Digitized by Google

« choses comme il faisait. Car, véritablement, il « connaissait toutes gens d'autorité et de valeur « qui existaient en Angleterre, en Espagne, en « Portugal, en Italie, et ès seigneuries du duc de « Bourgogne et en Bretagne; comme il faisait, ses « subjets et ses termes et façons luy ont sauvé « la couronne, vu les ennemis qu'il s'était lui-« même acquis à son advènement au royaume, et « surtout luy a servi sa grande largesse et généro-« sité. »

Quoique Louis eût une armée bien supérieure à celle des révoltés, si ce n'est par le nombre au moins par la discipline et la bonne tenue des troupes accoutumées à guerroyer, son extrême prudence l'empêchait de rien remettre au hasard des batailles. Ce fut sans doute un bien, car vainqueur il se serait perdu par l'abus de la victoire et l'imprudence de l'arbitraire auquel il était enclin; tandis que, roi diplomate, il apprenait à comprimer son caractère, à diriger ses vues et ses passions vers un but bien arrêté.

Ses revers furent pour lui un profond et triste enseignement. La lâche trahison de tant de gens comblés de ses bienfaits lui inspira pour les

Digitized by Google

hommes et pour l'humanité un mépris qui lui ôta tout scrupule sur le choix des moyens ; son intelligence s'élargit autant que son cœur se resserra, et à la mauvaise foi vulgaire et capricieuse de ses ennemis, il opposa une corruption froide et calculée, une volonté inébranlable, malgré ses déviations apparentes.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Quatrième.

SON ÉTABLISSEMENT EN TOURAINE ; LE CHATEAU DU PLESSIS.

Ce fut vers ce temps, et avec ces dispositions d'esprit, que Louis XI songea à fixer son séjour en Touraine, où il venait souvent et où demeurait Marie d'Anjou, sa mère, pour laquelle il conserva une tendresse qui ne se démentit jamais. Il avait

Digitized by Google

acheté, en 1463, de Audouin de Maillé, la terre des Montils qu'il nomma Plessis-lez-Tours. Cette habitation, plus que modeste pour recevoir un roi de France, fut préférée aux châteaux d'Amboise, de Loches, de Chinon, comme si Louis eût abdiqué le luxe des palais, ainsi qu'il avait renoncé à la richesse somptueuse des habillements.

S'il cherchait la solitude, l'isolement, la sûreté et surtout cette liberté d'esprit si nécessaire aux hommes qui ont de sérieuses préoccupations ou qui dirigent de grandes affaires, le château du Plessis lui offrait, avec ces avantages, une demeure agréable, qui cependant n'était pas une prison. Il est vrai que toutes les précautions avaient été prises pour que personne ne pût en approcher sans être reconnu; mais tout ce que l'on a dit sur les chausses-trapes, sur les piéges de toute espèce dressés dans la campagne, de même que ce qu'on a si bizarrement raconté des arbres portant des pendus à chaque branche, sont des contes populaires que l'histoire ne doit point accueillir.

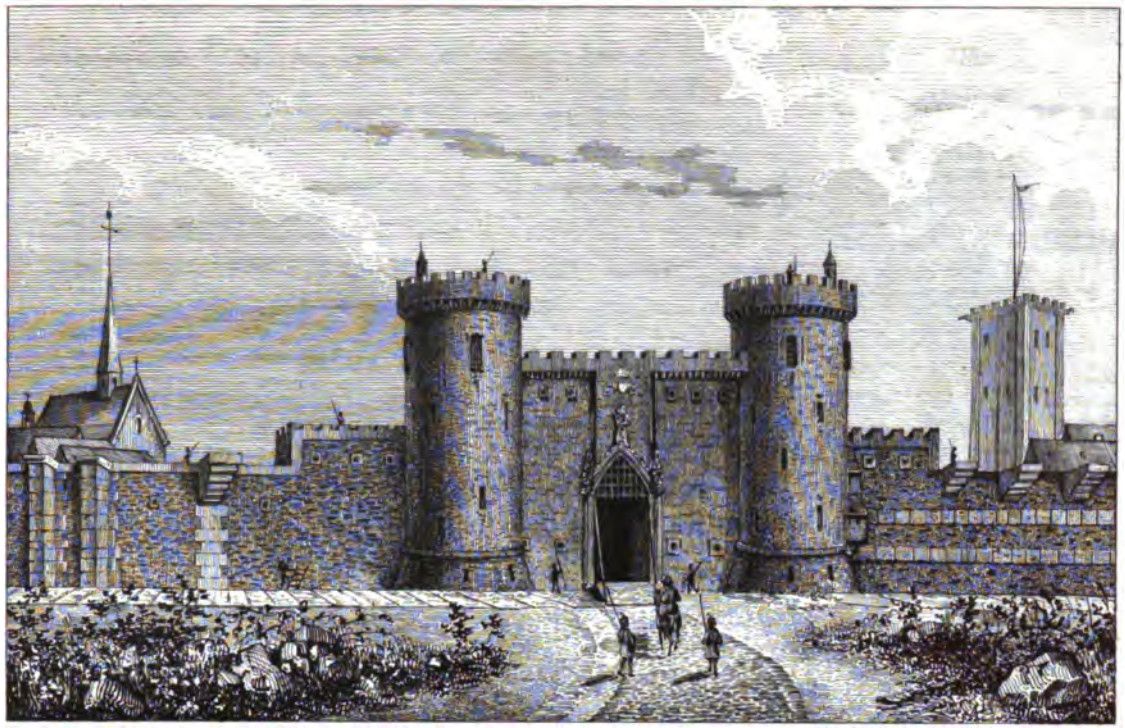
Le château du Plessis-lès-Tours est situé sur une petite élévation, au centre de la délicieuse vallée de Tours, entre le Cher et la Loire, domi-

Digitized by Google

ENTREÉ DU CHATEAU DU PLESSIS-LÈS-TOURS, EN 1463.

Digitized by Google

Digitized by Google



Poulet del. Lith. Clarey-Martineau, Tours. Bourgerie Lith.

ENTREÉ DU CHATEAU DU PLESSIS-LÈS-TOURS, EN 1463.

Digitized by Google

Digitized by Google

nant au couchant le superbe coteau de Saint-Cyr et le cours de la Loire; au midi, celui de Joué et de Ballan; au levant, la ville de Tours et la riche vallée qui sépare les deux côtes.

Outre ces avantages, Louis avait sans doute apprécié les fortifications naturelles que forment, autour de cette habitation, ces deux rivières réunies par le canal Sainte-Anne, servant, pour ainsi dire, de ceinture aux murs du parc, entouré lui-même d'un énorme fossé, surtout du côté du Bréhémont, large plaine de la plus grande fertilité.

Une belle avenue, bien pavée, appelée encore aujourd'hui le Pavé-du-Plessis, conduisait de Tours au château, en traversant le canal sur un pont. Cette avenue, plantée de beaux arbres, menait vers deux grosses tours appuyées sur des murailles crénelées, ayant l'aspect sombre et sinistre d'une forteresse, dont la porte, très-solidement construite, était confiée à la garde des archers écossais, soldats vigilants et dévoués.

Cette première enceinte franchie, on trouvait une cour d'une grande étendue, offrant l'aspect grave d'une place de guerre. Des soldats silencieux allaient et venaient vers de longues files de bâti-

Digitized by Google

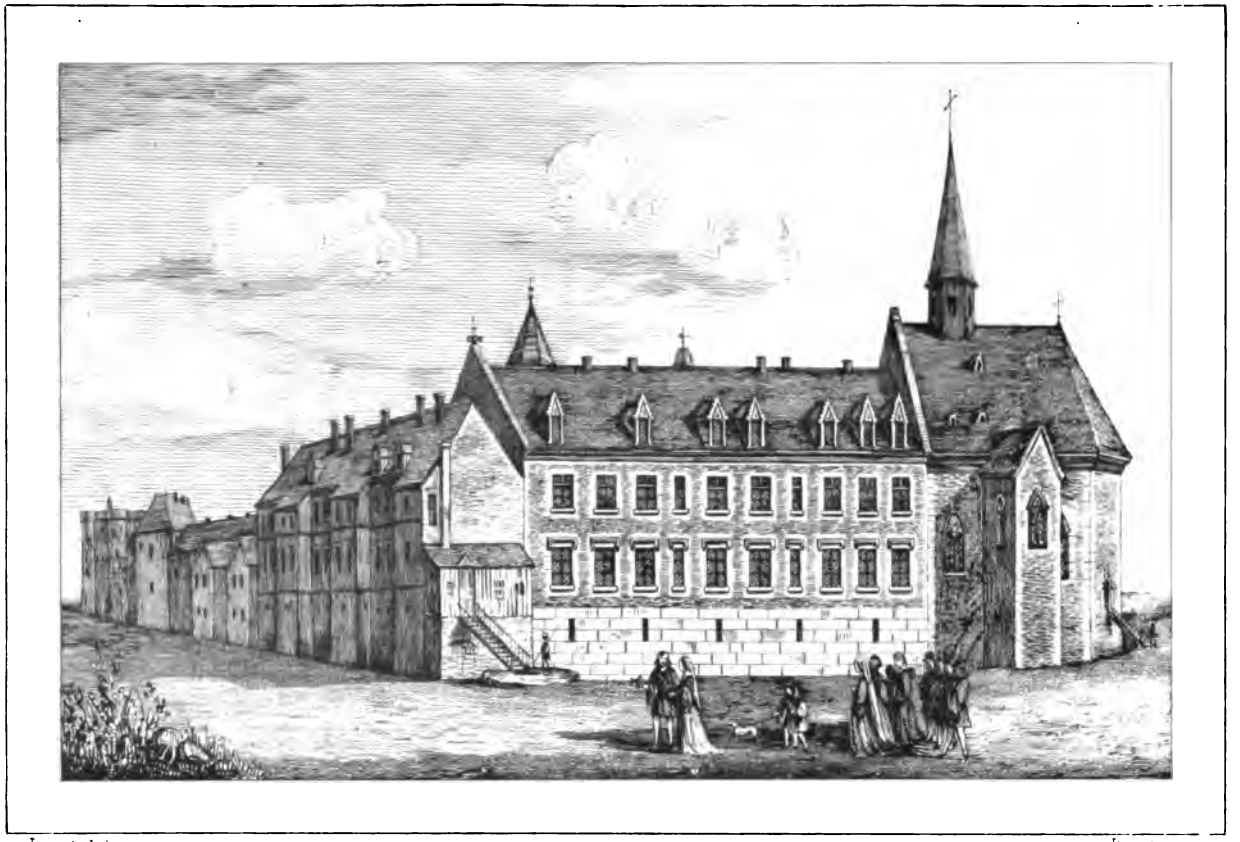
ments qui leur servaient de casernes. Plusieurs harnachaient des chevaux; d'autres, tout équipés, semblaient se tenir prêts à obéir aux ordres qu'ils attendaient du château. En suivant la direction des bâtiments, à droite, on remarquait une petite chapelle consacrée à Notre-Dame de Cléry, oratoire préféré du roi, où il venait régulièrement adresser une prière *à sa bonne dame*, *à sa petite amie*, dont il attendait la plus efficace protection dans le ciel. Ce simple asile de la dévotion n'a point tenté l'avarice des destructeurs révolutionnaires; il existe encore avec sa jolie voûte, modèle de la gracieuse architecture du quinzième siècle. Du même côté, au milieu de la cour, s'élevait une large tour isolée, qu'on appelait la Justice du Roi. La tradition a fait dire de ce noir donjon des choses aussi horriblement tragiques qu'on en a débité sur les Oublicttes, et sans plus de fondement. A l'autre extrémité, au levant, se rencontrait l'église paroissiale de Saint-Mathias et le petit couvent où fut provisoirement établi François de Paule, à son arrivée de la Calabre. Ce modeste bâtiment et la chapelle qui y est attenante font partie des choses conservées, mais avec de prodigieuses mu-

Digitized by Google

Côté du parc.

Digitized by Google

Digitized by Google



Pouret del. Lith. CLAREY MARTINEAU, Tours Bourgerie lith.

LE PLESSIS-LÈS-TOURS.

Côté du parc.

Digitized by Google

Digitized by Google

tilations. En face, au couchant, étaient entretenus avec luxe les équipages des chasses, la fauconnerie, la vénerie et les écuries du roi.

Après avoir traversé cette cour du service extérieur, on était arrêté par des douves larges et profondes qui environnaient la partie du château habitée par le roi et sa famille. Deux belles tours, un pont-levis, un bâtiment étendu, contigu à une chapelle spacieuse, formaient la façade au couchant. Entre les deux tours, la principale porte de ce manoir royal élevait sa structure gothique.

Lorsqu'on avait été reconnu, on était introduit dans la cour d'honneur, où l'âme, contristée jusque-là par l'emploi de si minutieuses précautions de sûreté, se trouvait réjouie de voir apparaître des bâtiments spacieux et d'une architecture agréable; il était facile de se laisser aller à l'admiration de galeries dont les arcades, richement sculptées, supportaient une terrasse ornée de statues à poses gracieuses, à sujets intéressants. Cet aspect contrastait avec la figure sombre et presque sinistre des êtres vivants que l'on rencontrait autour de soi. Les appartements du roi donnaient sur cette terrasse; c'est là qu'il venait souvent se promener

Digitized by Google

pour respirer l'air et voir le mouvement de sa maison. Au milieu de ses graves causeries, il dominait cette cour spacieuse et environnée de bâtiments richement meublés où logeaient la famille royale, les princes, les seigneurs et les officiers qui avaient sa confiance ou approchaient de sa personne. Elle servait de place d'armes; les archers d'Écosse s'y réunissaient avant d'aller occuper les postes que l'on destinait à leur vigilance. Leur capitaine, homme d'expérience et de dévouement, les passait en revue devant le roi, qui, d'un air sévère et caressant à la fois, donnait ses ordres et semblait applaudir au zèle des uns et menacer ceux qui s'écartaient de leur devoir. C'était là, enfin, qu'on se réunissait avant le départ pour la chasse. Les écuyers y menaient les chevaux richement caparaçonnés, tandis que, dans la première cour, les piqueurs assemblaient les meutes au son du cor. Le roi adressait volontiers alors quelques plaisanteries à ceux qui l'accompagnaient; il aimait passionnément la chasse: c'était seulement dans ces instants que son front semblait se dérider, que ses sourcils retombaient moins épais sur ses yeux expressifs. Chacun jouissait alors d'une espèce de

Digitized by Google

liberté qu'on oubliait très-vite en rentrant au château, surtout si le roi, après avoir reçu ses dépêches, reprenait l'air sombre et soucieux qui le quittait rarement.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Cinquième.

COUP D'ŒIL RAPIDE SUR LA SITUATION DE LA FRANCE ; SIÉGE DE LIÈGE ; SINGULIÈRE POSITION DU ROI.

AVANT de suivre Louis XI au Plessis et de parler plus en détail de la manière dont il y vivait, retournons à Paris, où son adresse avait réussi à éteindre le foyer de la guerre du bien public. En quittant les princes et les seigneurs qui, par la signature du traité de Conflans, venaient de lui enlever les plus belles

Digitized by Google

prérogatives de sa couronne, le roi les combla de démonstrations d'amitié; se croyant suffisamment rassuré contre les serments qu'on avait exigés de lui, par la protestation secrète qu'il avait eu soin de faire enregistrer au parlement, il travaillait déjà activement à la rupture de ce traité et à la dissolution du parti qui le lui avait imposé. Tous les articles en furent, pour ainsi dire, repris sous œuvre; Louis proposa et fit accepter aux principaux intéressés de nouveaux arrangements par lesquels, s'il ne les attacha pas à sa personne, il les lia de manière à avoir peu de chose à craindre de leur part, profitant habilement des circonstances qui le servirent à souhait.

De toutes les conditions de ce traité, la plus grave était celle qui accordait l'investiture de la Normandie à Charles de France, son frère; le roi ne voulut pas céder ce boulevard de la monarchie contre l'Angleterre, ni laisser les agents des princes prononcer sur l'apanage et sur les autres causes de discordes, comme le portait encore ce fatal traité. La position était embarrassante; Louis s'en tira par un coup de maître. Il imagina de convoquer les états généraux à Tours; les élections

Digitized by Google

furent conduites avec tant d'activité et pratiquées de telle manière, qu'il se crut assuré de pouvoir les diriger à son gré. Il en fit l'ouverture en personne, et, contre l'usage des rois ses devanciers, il harangua les états de sa propre bouche. Son éloquence persuasive fit décider que l'on ne pouvait « pour « rien sous le ciel, ni affection, ni crainte, « acquiescer à la séparation ni au transport du « duché de Normandie en autres mains que les « siennes. » On régla l'apanage du prince d'après d'anciens édits, et jusque-là il devait continuer de résider dans la Basse-Normandie. Après cette décision, les états furent dissous ; cependant, avant de se séparer, ils adressèrent quelques représentations au roi sur l'énormité des impôts, et le remercièrent d'un acte bien autrement important, l'édit par lui rendu, et de son propre mouvement, le 21 octobre 1467, concernant l'inamovibilité des corps judiciaires, dont le crédit et la force politique devaient toujours aller croissant, et dont les priviléges devenaient bien autrement étendus qu'ils ne le sont de nos jours, car alors ils comprenaient tous les membres du parquet, même les employés des gabelles et des finances.

Digitized by Google

Pendant que toutes ces choses se passaient, le calme sembla succéder à ce premier orage; il n'était qu'apparent. Des intrigues secrètes agitaient tous les esprits : Charles avait abandonné la Normandie et s'était réfugié chez le duc de Bretagne, animé plus que jamais contre le roi. Le comte de Charolais venait de succéder à son père, et n'avait plus de frein pour modérer la violence de son caractère; devenu veuf d'Isabelle de Bourbon, ce prince recherchait en mariage la sœur d'Édouard IV, roi d'Angleterre, plein, comme lui, de mauvais vouloir contre la France. Avec son coup d'œil d'aigle, Louis suivit le fil de toutes ces trames, et son activité ordinaire lui fournit les moyens de conjurer la tempête qu'on soulevait contre lui.

Digitized by Google

Chapitre Sixième.

TROUBLES DANS LE MIDI ; INTRIGUES DES ARMAGNACS ; LE CARDINAL LA BALLUE ; SON CACHOT AU CHATEAU DU PLESSIS.

APRÈS avoir pris les mesures nécessaires pour assurer le repos du midi de la France, Louis XI porta ses soins vers le nord où il avait déjà une belle armée qu'il renforça de toutes ses compagnies d'ordonnance, de la noblesse tenant fief et arrière-fief. En homme

Digitized by Google

supérieur, il avait compris la force immense qu'il pouvait trouver dans le peuple armé pour la défense de la patrie, ainsi que dans l'affection des communes qui devaient devenir dans ses mains le plus fort levier de sa puissance.

Ces pensées, bien nouvelles alors, le conduisirent à ne rien négliger pour s'attacher les bonnes villes, surtout Paris, où il ordonna la formation d'une milice bourgeoise composée de tous les citoyens, de seize à soixante ans, en état de porter les armes, gens de métiers, marchands, officiers du roi, nobles, et même gens d'église; chacun devait s'armer *à son pouvoir*. Le roi et la reine passèrent la revue de ce *populaire* formant au moins soixante mille *têtes armées*, dont trente mille couvertes d'armes de fer. Il y avait sept bannières, de la cour, du parlement, de la chambre des comptes, des généraux, des finances, des aides, des monnaies, du châtelet, de l'hôtel de ville. Tout ce monde était rangé en bataille et fort réjoui, car jamais aucun roi n'avait tant choyé la bourgeoisie. Louis parlait familièrement à chacun; il dînait et soupait chez les magistrats et les principaux citoyens, et envoyait la reine faire des

Digitized by Google

promenades, des parties de bain avec les riches bourgeoises (B).

Le dévouement de cette population était sincère, elle aurait vaillamment combattu pour son roi, si Louis eût voulu se mettre à la tête de ses troupes. Le moment était favorable, lorsque Charles le Téméraire avait sur les bras les Brabançons soulevés contre lui par les intrigues que le roi entretenait depuis longtemps dans le pays. Son extrême prudence et le peu de confiance qu'il avait dans la fidélité de ses généraux lui firent abandonner ces alliés à la discrétion du terrible duc de Bourgogne qui les écrasa. La voie des négociations, qu'il avait préférée contre l'avis de tous ses capitaines, faillit entraîner les suites les plus graves. C'était une faute d'autant plus grande, que, dans un moment d'hésitation pour la guerre, il avait envoyé chez les Liégeois des agents chargés de les pousser à la révolte, en leur promettant assistance, sans songer à ce qu'il en pourrait *advenir*. Préoccupé plus que jamais d'entrer en négociation, et voulant fortement la paix, il s'abandonna à une démarche plus périlleuse que la lutte armée devant laquelle il avait reculé. Comptant sur la supériorité

Digitized by Google

de son esprit et sur sa rare habileté à manier les hommes, il envoya le cardinal la Ballue et Tanneguy Duchastel demander au duc Charles un sauf-conduit pour une conférence à Péronne, afin d'y régler leurs affaires de vive voix. Malgré le désavantage de sa situation, l'orgueilleux vassal ne paraissait pas beaucoup se soucier d'une entrevue qui mettait cependant le roi en son pouvoir, et ce ne fut que sur les plus pressantes sollicitations, qu'il consentit à écrire au roi que « si son bon plaisir « était de se rendre à Péronne, il lui permettait, « engageant sa foi et son honneur, de venir de- « meurer et s'en aller sans aucun empêchement. »

Aussitôt qu'il eut reçu cette lettre, le roi partit avec *une mince compagnie*, et prit d'abord son logement dans la ville; puis, au bout de quelques heures, concevant de l'inquiétude sur la quantité de troupes qui y arrivaient presque en même temps que lui, il voulut aller demeurer au château où il se rendit du consentement du duc, quoique le logis ne valût rien et fût mal ordonné. Les deux princes, après avoir fait grande chère, se mirent en devoir de traiter de leurs affaires. Le duc se montrait difficultueux et revenait souvent sur la

Digitized by Google

non exécution des anciens traités; le roi promettait de souscrire à tout si Charles voulait abandonner ses autres alliances pour s'en tenir à la sienne, ce à quoi le prince se refusait; ils discutaient cependant assez amiablement depuis plusieurs jours, lorsque de grandes nouvelles, venues de Liége, causèrent la plus vive agitation dans la ville.

Les agents du roi avaient trouvé les Liégeois si bien disposés, qu'une explosion subite trompa tous les calculs; ils coururent aux armes spontanément, et se portèrent aux plus grands excès. Suivant les rapports faits au duc, l'évêque, les chanoines, le gouverneur, avaient été égorgés de la manière la plus atroce. Cette population exaspérée ne connaissait plus aucune autorité; les prisons avaient été forcées, les palais ruinés de fond en comble; toutes les personnes attachées au duc de Bourgogne impitoyablement maltraitées.

Ces nouvelles étaient exagérées, sans doute, mais elles produisirent un effet terrible sur l'irascible Charles : « Ce traître de roi, s'écriait-il, n'est « venu que pour me tromper sous un faux sem- « blant de paix; lui et ses mauvaises gens de Liége « me le paieront cher. » Il fit fermer et garder

Digitized by Google

toutes les portes de la ville, même celles du château dont personne ne pouvait approcher sans autorisation et seulement par le guichet. Violemment ému et grandement courroucé, s'il eût eu auprès de lui des gens capables de lui conseiller de faire au roi un mauvais parti, *il en eût été ainsi fait.* Heureusement le duc de Bourgogne n'avait gardé que son chambellan, Philippe de Commines, et deux valets de chambre, qui, loin de l'aigrir, l'adoucirent *en leur pouvoir.*

Plusieurs nuits se passèrent de sa part sans goûter le moindre repos. S'il se jetait un moment sur son lit, l'agitation le remettait debout, il se promenait à grands pas dans sa chambre, avec Commines, qui, parfois, hasardait quelques paroles pour adoucir la violence de ses emportements. Le seigneur d'Argenton réussit enfin à faire écouter ses sages remontrances et parvint à calmer un peu cette âme orgueilleuse et profondément ulcérée qui semblait prévoir son avenir.

Louis n'était pas dans une meilleure situation; les plus sinistres pensées lui roulaient dans l'esprit. De sa fenêtre, il voyait la tour où un autre roi de France (Charles le Simple), arrêté par la tra-

Digitized by Google

hison d'Hubert de Vermandois, était mort après sept ans de captivité; un pareil sort était à craindre : les plus tristes réflexions naissaient de la lourde faute qu'il avait commise en se mettant si imprudemment à la merci du violent duc de Bourgogne, dont les événements de Liége pouvaient porter l'exaspération au dernier point.

Quoiqu'il dût craindre les conséquences terribles de ce caractère irascible, son courage et sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent pas. Laissé plusieurs jours dans un isolement de triste augure, presque privé de toute communication, soit avec ses gens, soit avec ceux du duc, il profita de cette solitude pour employer tous les moyens qu'il avait en son pouvoir pour intéresser le petit nombre de ceux qui l'approchaient. L'or fut répandu avec profusion, les promesses ne furent pas ménagées, et, toutefois, il ne parvint pas à sortir immédiatement des cruelles incertitudes qui oppressaient son cœur.

Pendant qu'il était en proie à toutes ces angoisses, sa destinée et celle de la France se débattaient dans le conseil du duc. Plusieurs parlèrent hautement d'appeler le duc de Berri à la royauté, en gardant Louis prisonnier. Le duc approuvait

Digitized by Google

fort cette terrible proposition, et déjà le messager était prêt à partir, n'attendant plus que les lettres pour Charles de France. Mais au moment d'agir, le fougueux duc de Bourgogne recula devant une résolution si violente; une si grande trahison l'épouvanta, et, après un peu de réflexion, il se conforma entièrement à l'avis de ceux qui opinaient à ce que la promesse, par lui faite au roi, fût gardée. Il déclara qu'il se tiendrait satisfait, si Louis jurait d'observer le traité du bien public qu'il avait interprété à sa guise, et s'il marchait avec lui contre les Liégeois. Soudainement il se rendit auprès du roi pour lui communiquer ses intentions. Heureusement Louis eut un ami, ce fut Commines qui « l'assurait qu'il n'aurait nul mal s'il accordait « ces deux points, mais qu'en faisant le contraire, « il se mettait en si grand péril, que nul plus « grand ne lui pourrait advenir. »

Le duc avait dû se calmer en apprenant que l'évêque de Liége avait été ramené et réinstallé sur son siége épiscopal, et que le gouverneur et bien d'autres avaient été relâchés. Néanmoins il eut beaucoup de peine à modérer sa colère, lorsqu'il aborda le roi; celui-ci ne put céler sa peur en le

Digitized by Google

voyant entrer... « Mon frère, lui dit-il, ne serais-je « pas sûr en votre maison et votre pays ? — Oui, « Monsieur, répliqua le duc d'une voix trem- « blante, tant était grande son émotion ! Vous « êtes si sûr, que j'irais au-devant du trait qui « vous serait destiné. » Le roi le remercia de *son bon vouloir,* en s'inclinant. Alors Charles, dit Commines, « d'une humble contenance de corps, mais de gestes et de paroles âpres, » requit le roi de jurer le traité de paix, tel qu'il avait été rédigé, et d'aller avec lui à Liége pour l'aider à se venger de la trahison que les Liégeois lui avaient faite.

Louis XI n'était pas dans une position qui lui permit de discuter; il connaissait les résolutions hostiles des conseillers du prince, et le sort dont il était menacé. Ce fut donc avec facilité qu'il accéda à tout ce qu'on exigeait de lui. Le duc fit apporter la vraie croix de Saint-Laud que le roi avait ordinairement avec lui, et sur ce symbole de son salut, il lui fit jurer l'exécution du traité de Conflans, ainsi que la promesse de le suivre à Liége.

Le serment fait en présence d'une relique qui inspirait une terreur religieuse au roi, dans la croyance que le parjuré devait irrévocablement

Digitized by Google

mourir dans l'année, les cloches furent mises en branle en signe de réjouissance; les deux princes montèrent à cheval pour se faire voir et assurer que la paix était faite. Le lendemain, ils partirent pour Liége, où ils arrivèrent le 21 octobre 1468.

La présence du roi de France au milieu des Bourguignons, portant, comme eux, ainsi que tous ses gens, la croix de St-André qui était la devise du duc, surprit les Liégeois et les jeta dans la plus cruelle perplexité: ils ne pouvaient comprendre une pareille trahison de la part de leur allié, de la part d'un roi de France! Leur rage fut extrême lorsqu'ils ne purent plus douter qu'ils étaient attaqués par celui qui les avait excités à la révolte, qui leur avait mis les armes à la main. Quoique leurs murailles fussent très-délabrées par le dernier siége, ils n'en résolurent pas moins de se défendre à outrance, n'écoutant que leur désespoir... Une sortie vigoureuse fut faite, elle mit en péril l'armée du duc; ce fut à peine s'il arriva à temps pour rassurer ses troupes et pour charger l'ennemi. Charles combattait avec plus d'impétuosité que d'ordre, et le sort de la bataille était très-incertain et eût pu lui devenir contraire, si Louis

Digitized by Google

ne fût accouru pour rétablir le combat et forcer l'ennemi à la retraite.

La conduite du roi ne se démentit pas, il prit part à toutes les affaires, et quand, après l'assaut, on entra dans la ville, il cria gaiement comme tout le monde : *Ville gagnée! Vive Bourgogne!* Lorsque tout fut détruit, qu'il ne resta plus qu'un désert et des ruines fumantes, le duc de Bourgogne insinua au roi qu'il devait retourner en France pour présenter au parlement le traité de Péronne dans lequel il lui demanda d'insérer le pardon de quelques-uns de ceux qu'il avait bannis de France et qui étaient présentement à son service. « Volontiers, mon frère, répondit le roi, si vous pardonnez au duc de Nevers et à la maison de Croy. » Le duc n'en parla plus et continua de l'accompagner jusqu'à une demi-lieue de la ville ; ils allaient se séparer lorsque Louis, paraissant se raviser tout à coup, lui dit : « Si par aventure, mon frère, qui est en Bre-
« tagne, ne se contentait pas de la Normandie, que
« je lui ai donnée à cause de vous, que voudriez-
« vous que je fisse? — S'il ne la veut pas prendre,
« répondit le duc sans trop y penser, faites qu'il
« soit content, je m'en rapporte à vous deux. » Ces

Digitized by Google

paroles du duc satisfirent beaucoup le roi, qui sut bientôt les mettre à profit. Il prit la route de Senlis, et le duc revint à Liége, où il resta encore huit jours pour achever la destruction de cette ville.

En arrivant à Senlis, Louis XI manda les principaux membres du parlement, les officiers de la chambre des comptes et les généraux des finances ; il leur donna communication du traité de Péronne, avec ordre de l'enregistrer sans contradiction, et de l'accomplir dans toute sa teneur. Ce traité fut publié à Paris, le 19 novembre 1468; il ordonnait en même temps de punir sévèrement ceux qui se permettraient de blâmer le duc de Bourgogne et de lui manquer de respect.

Honteux d'avoir été pris au piége qu'il s'était tendu lui-même, Louis ne voulut point aller à Paris, et gagna directement son château du Plessis. Les gens de sa maison le reçurent avec empressement, sans oser lui parler de son absence qui avait occasionné de grands désordres dans plusieurs parties de l'administration. Il les répara avec le plus grand soin, mais il n'était pas aussi facile d'arranger les affaires du Midi singulièrement brouillées

Digitized by Google

par les démêlés survenus entre les rois de Castille, d'Arragon et de Portugal. Outre ces considérations, une autre plus puissante l'occupait, celle de ramener à l'obéissance les princes du sang, et d'affermir la royauté en abaissant les féodalités toujours disposées à contrarier ses vues et à se révolter contre son gouvernement.

Son courroux se montrait surtout lorsqu'il avait à s'occuper de la mauvaise foi de la maison d'Armagnac tant de fois convaincue de trahison, et tant de fois pardonnée. N'ayant plus rien à craindre du côté du Nord, il ordonna à Dammartin de se porter avec l'élite de ses troupes dans les provinces méridionales, dont il le nomma son lieutenant-général pour y surveiller tous ses intérêts. Les princes d'Armagnac, qui avaient tant de perfidies à se reprocher, y mirent le comble par une nouvelle trahison, en invitant le roi d'Angleterre, Edouard IV, de la manière la plus pressante, à faire une descente en Guyenne, promettant de lui livrer Toulouse et de le rejoindre, avec leurs amis, à la tête de quinze mille hommes.

Louis, qui les surveillait, donna ordre à Dammartin de les soumettre et de marcher d'abord

Digitized by Google

contre le comte, qui n'osa pas l'attendre et sortit du royaume. Ajourné à comparaître devant le parlement de Paris, il n'obéit pas, fut condamné, et ses biens furent confisqués. Le lieutenant-général du roi se porta ensuite contre son frère, le duc de Nemours, à qui le roi eut encore la générosité d'accorder composition, moyennant la remise de quelques places de sûreté que livra ce prince. Il prêta un nouveau serment de fidélité, et se soumit, s'il y manquait, à ce que ses biens fussent confisqués, et lui jugé comme simple particulier et non comme pair de France. Louis était bien sûr de le trouver plus tard réuni à ses ennemis.

Pendant que Dammartin travaillait à la pacification du Midi, le roi faisait tous ses efforts pour y établir son frère et lui faire un bel apanage dans la Guyenne. Ce prince, jusqu'alors héritier présomptif de la couronne, lui donnait beaucoup d'inquiétudes à raison de son caractère faible, insouciant, incapable de comprendre les affaires, ne s'occupant que de ses plaisirs et se laissant gouverner par tous les intrigants qui voulaient s'emparer de lui. Un nommé Aydic de Lescum, né et marié en Guyenne, tout-puissant sur son esprit,

Digitized by Google

gouvernait en même temps le duc de Bretagne aussi peu capable que Charles de France de se maintenir au pouvoir.

Ces deux princes n'agissaient que d'après les conseils de ce rusé Gascon, qui, à cette époque, fut envoyé au château du Plessis, pour faire à Louis quelques représentations au sujet d'un article de la paix d'Ancenis, dont le duc de Bretagne avait à se plaindre. Le roi, sérieusement préoccupé de son frère, sut mettre à profit cette entrevue, et parvint, à force de présents, de promesses et de belles paroles, à gagner si complétement à ses intérêts cet ambitieux courtisan, qu'il lui fit signer une promesse de le servir, désormais, comme « s'il était dans sa maison, et de ne se « mêler des affaires du seigneur Charles, que pour « faire service au roi, et non à lui. »

Louis espérait, par le moyen de ce serviteur devenu dévoué, décider son frère à accepter la Guyenne, contre laquelle ce prince n'avait aucune répugnance personnelle, empêché seulement qu'il était par les manœuvres des ennemis du roi. Quoique celui-ci ne soupçonnât positivement personne, depuis l'entrevue de Péronne, il avait ce-

Digitized by Google

pendant conçu quelque défiance contre la Ballue; il inclinait à penser que ce cardinal, qui la lui avait conseillée, pouvait avoir des intelligences avec le duc de Bourgogne. Le hasard changea bientôt ses soupçons en certitude, et Louis XI acquit la conviction que le duc avait séduit et mis dans ses intérêts plusieurs personnes considérables de sa maison.

Un prêtre, appartenant à l'évêque de Verdun, fut arrêté et conduit au roi à Amboise; on avait trouvé cousue dans ses habits une lettre que le cardinal la Ballue écrivait au duc de Bourgogne. Cette correspondance et les aveux du messager apprirent au roi que ces deux prélats le trahissaient et dévoilaient au duc tous les secrets de leur maître; qu'ils agissaient de concert pour exciter Charles de France à rejeter toutes les offres que lui faisait son frère. Cette trahison, de la part de personnages aussi haut placés auprès de lui, le mit dans une grande colère. Il les fit arrêter, et, s'ils n'eussent point appartenu à l'Église, l'expéditif Tristan n'eût pas tardé à en délivrer le roi; mais comme il fallait, pour les mettre en jugement, subir l'intervention de la cour de Rome, l'affaire traîna en longueur.

Digitized by Google

Le cardinal obtint une audience du roi, qui partait pour un pèlerinage; on les vit se promener ensemble plus de deux heures, sans qu'on pût savoir s'il fit des aveux et s'il chercha à fléchir celui qui l'appelait son ami. Ce qu'il y a de certain, c'est que les rigueurs de Louis XI eurent leur cours : le coupable, dûment convaincu, fut conduit dans un cachot du Plessis-lès-Tours, quelques-uns disent au château de Montbazon, d'autres à Onnain, près de Blois. Cependant on voit encore, au château du Plessis, la prison où il fut enfermé bien des années avant d'être transféré à Loches. Il y a peu d'années, existait dans ce cachot une cage de fer de huit pieds carrés, dans laquelle se plaçait une espèce de matelas destiné à servir de couche. C'est dans cette cage, de la propre invention du cardinal, que souvent il fut enfermé, ainsi que bien d'autres prisonniers, et Commines déclare avoir goûté de cette rude pénitence pendant près d'une année.

Ce la Ballue, que le roi avait élevé au dernier degré de la faveur, était un vrai phénomène de fortune; fils d'un tailleur d'habits ou d'un meunier du petit village d'Angles, près de Montmorillon, en Poitou, il suivit dans sa jeunesse un moine,

Digitized by Google

qui lui donna, par charité, quelques principes de latin, et l'aida à parvenir dans l'état ecclésiastique, où, à force d'audace et de vices, il s'éleva jusqu'à la pourpre romaine. Le continuateur de Villaret fait de lui ce portrait, qui ne paraît pas flatté : « Il « était avare, fourbe, sans mœurs, vindicatif, in- « grat, avec un front d'airain. C'était un titre pour « mériter sa haine que d'avoir été son bienfaiteur; « capable des plus noires perfidies, sous le masque « du zèle et du dévouement; ne connaissant ni pa- « trie, ni religion, ni souverain; immolant tout à « son intérêt et à ses plaisirs; au-dessus de la « honte, des scrupules et des remords. » Si ces assertions ne sont pas exagérées, la Ballue était le plus abominable des hommes, et l'on aurait eu tort d'accuser de barbarie la manière cruelle dont il fut détenu pendant douze années.

Le roi nomma pour le juger une commission de huit seigneurs ou magistrats, présidée par le grand prévôt de l'hôtel, Tristan. Ses biens furent séquestrés, son argenterie portée au trésor, et l'on ne parla plus de lui que pour obtenir du pape les ecclésiastiques qui devaient compléter ses juges.

Digitized by Google

Chapitre Septième.

VIE DE LOUIS XI AU PLESSIS ; SA SOLLICITUDE POUR L'ADMINISTRATION, SES ORDONNANCES, SA PROTECTION POUR L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE; JUSTIFICATION DES REPROCHES QUI LUI SONT ADRESSÉS.

La découverte des intrigues de la Ballue rompit le fil des intrigues du duc de Bourgogne. Charles de France, n'étant plus influencé, accepta la Guyenne pour apanage; mais, peu après, cédant à l'inconstance de son carac-

Digitized by Google

tère, il demanda un sauf-conduit à Édouard IV pour se retirer en Angleterre avec ses gens et ses trésors. Heureusement Odet-d'Aydie n'avait pas oublié les engagements pris avec le roi, il décida le prince à rester fidèle à son frère, et le conduisit de Redon à la Rochelle, où il jura solennellement, sur la terrible croix de Saint-Laud, une fidélité inviolable.

Louis XI, ne se trouvant pas suffisamment rassuré, voulut avoir avec son frère une entrevue, qui eut lieu en Poitou. Le jeune prince, qui sentait ses torts et qui craignait son frère, s'entoura de toutes les précautions que la défiance lui suggéra. Cependant ils passèrent plusieurs jours dans la plus franche cordialité, et se quittèrent les meilleurs amis; si bien que le duc de Bourgogne ayant envoyé des ambassadeurs au duc de Guyenne pour lui faire de nouvelles propositions, celui-ci ne voulut pas les recevoir, et vint trouver le roi au château du Plessis pour le prévenir des démarches du duc et lui jurer de nouveau un attachement inviolable. Ces bonnes dispositions satisfirent complétement Louis XI, qui combla son frère de caresses et de présents, défraya toute sa suite et lui conféra

Digitized by Google

l'ordre de Saint-Michel, qu'il venait de créer pour lier plus fortement à lui les grands du royaume, en exigeant d'eux le serment sévère des statuts de cet ordre.

Toutes ces précautions n'étaient cependant pas des garanties de bien grande valeur dans un temps où le parjure était, pour ainsi dire, à l'ordre du jour, où la mauvaise foi, la trahison paraissaient des moyens politiques et une excuse pour commettre impunément tous les forfaits. On peut dire avec vérité qu'aucun prince, à aucune époque, n'a éprouvé autant de trahisons que Louis XI, qu'on s'est plu à signaler comme le type de la perfidie. Cependant il a pardonné plusieurs fois aux hommes les plus perfides; jamais il n'a abandonné ceux qui lui furent attachés, et a récompensé en roi tous les services qu'on lui a rendus. Les hommes étaient devenus si peu de chose dans son estime, qu'il n'hésitait pas à chercher à séduire ceux dont il avait besoin. Pouvait-il penser autrement, lorsque tout était vénal autour de lui, et qu'un chancelier d'Angleterre, par exemple, recevait de larges rétributions pour livrer les secrets de son maître? Caractère digne du temps! Il suffisait que l'agent du

Digitized by Google

roi eût la précaution de glisser les rouleaux d'or dans les manches de la simarre de sa seigneurie, pour que cette digne conscience fût en sûreté, parce qu'elle n'avait pas palpé de sa propre main l'or de la France.

Forcé de donner de longues heures à la politique extérieure, Louis XI ne négligeait pas les intérêts privés de son royaume. Du Plessis, où il demeurait habituellement, il faisait de fréquents voyages dans les provinces où il croyait avoir des abus à corriger; il s'informait minutieusement de tout ce qui avait rapport au commerce, à l'industrie, persuadé qu'il était que la protection royale accordée à ces deux véhicules devait contribuer à la richesse et à la force d'un pays.

Au mois d'octobre 1469, un grand conseil avait été tenu au Plessis. Dans ce conseil furent appelés deux notables négociants de chacune des principales villes de France, pour aviser au moyen d'augmenter les exportations de notre industrie, en diminuant, autant que possible, les importations qui rendaient le pays tributaire de l'étranger. La même année, le roi offrit des lettres de naturalisation, avec des priviléges, à tous les étrangers

Digitized by Google

qui viendraient s'établir en France pour travailler aux mines qu'il avait fait ouvrir dans le Dauphiné et dans le Roussillon. Il fit également venir, à ses frais, de la Grèce, de l'Italie, des ouvriers en soie, dont il établit bon nombre à Tours, ville de ses affections. Il les logea, les exempta d'impôts et de toute redevance, afin d'encourager cette branche d'industrie, qui, grâce à sa bienveillante protection, devint florissante en Touraine.

Plus tard, malheureusement, des guerres civiles et de religion, des encouragements mal décernés, la centralisation des capitaux, vinrent détruire l'élan qu'avaient pris les fabriques. Aujourd'hui le bon esprit d'une société savante, les efforts réunis de quelques hommes instruits, donnent à l'établissement des magnaneries, à l'éducation des vers à soie, à la culture du mûrier, une direction raisonnée qui permet d'espérer de grands progrès et le retour, dans la belle Touraine, de son ancienne supériorité pour la fabrication de ces précieux tissus.

Louis, regardant comme éminemment utile au progrès de l'administration et du commerce la célérité et la sécurité des communications, ouvrit de

Digitized by Google

grandes routes et établit un système de postes. Protecteur éclairé des lettres, il encouragea les premiers travaux de l'imprimerie naissante, que persécutaient le fanatisme religieux et l'ignorance des cours judiciaires. Défense fut faite au parlement de Paris de continuer les poursuites qu'il dirigeait contre les premiers imprimeurs, que la Sorbonne lui avait dénoncés comme sorciers, à cause de l'introduction en France des premières Bibles imprimées en Allemagne. Il évoqua le procès à sa chancellerie, fit anéantir la procédure commencée, et indemnisa de ses deniers les imprimeurs, qu'il renvoya dans leur pays, charmés de sa courtoisie et des égards qu'on avait eus pour eux.

Louis avait fait de grands efforts sur lui-même en paraissant exécuter le traité de Péronne; il eût béni la circonstance qui serait venu le dispenser de certains articles qui lui déplaisaient souverainement. Il rêvait au moyen de la faire naître et de profiter de la sécurité du duc de Bourgogne, qui avait licencié son armée, et qui s'en rapportait à ce que Saint-Pol lui marquait de rassurant du côté du roi. Ce Saint-Pol, connétable de France, imposé à Louis à la suite de la guerre du bien public, avait

Digitized by Google

des propriétés considérables entre la Flandre et la Picardie; le roi avait désiré se l'attacher; il l'avait comblé de biens et d'honneurs, en lui faisant épouser sa belle-sœur, Marie de Savoie. Ingrat et intrigant, Saint-Pol, qui précédemment avait été attaché au duc de Bourgogne, continuait à l'instruire, après l'avoir quitté, de tout ce qu'il savait de la politique du roi. Désireux de se rendre nécessaire, il excitait la mésintelligence entre ces deux princes, de caractère et d'organisation si opposés; mais à ce rôle sans gloire, il était destiné à perdre un jour la puissance et le crédit qu'il tenait du roi, et Charles de Bourgogne, en succombant, devait laisser cet ambitieux dans une situation assez ordinaire aux traîtres qui fondent leur avenir sur la duplicité et la fourberie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Huitième.

TROUBLES EN ANGLETERRE ; LEURS SUITES POUR LOUIS XI.

Vers ce temps, le roi éprouva une grande joie en apprenant que la reine venait de lui donner un fils qui fut depuis Charles VIII. Il avait besoin de cette heureuse nouvelle pour faire compensation aux contrariétés et aux embarras que lui causait la guerre entre

Digitized by Google

les maisons de Lancastre et d'York. Tour à tour victorieux et vaincus, ces deux partis ensanglantaient l'Angleterre par de nombreuses batailles et des supplices multipliés, qui anéantissaient incessamment les chefs de ces deux maisons et leurs principaux adhérents. Malgré l'inconstance de la fortune, qui changea souvent de camp, Louis resta fidèle au comte de Warwik, et le soutint, dans ses désastres, contre les intérêts de Marguerite d'Anjou, sa cousine, avec laquelle il vint cependant à bout de réconcilier ce prince, en lui préparant une position qui devait le faire triompher de tous les efforts de la maison d'York. En effet, à la suite de divers combats, Édouard IV, leur irréconciliable ennemi, fut obligé de fuir et de se réfugier presque seul auprès du duc de Bourgogne, son beau-frère, qui lui fit mince traitement, et seulement par égard pour la parenté, car il descendait des Lancastres par sa mère, et était foncièrement attaché à cette maison. Louis n'aimait pas le caractère insouciant d'Édouard, homme sans aptitude pour les affaires, se laissant conduire par ceux qui l'entouraient, et cruel parfois jusqu'à la férocité quand il pouvait se saisir de quelques-uns de ses ennemis. Il était dé-

Digitized by Google

testé en Angleterre, où régnait Henri VI, son compétiteur, prince plus faible encore, presque imbécile, et surtout incapable de pouvoir réprimer les vengeances terribles de Marguerite, auprès de laquelle on réussissait rarement à trouver grâce.

Confiant dans la bonne fortune et les talents de Warwick, son ancien ami, Louis XI poursuivit, sans trop s'inquiéter de l'Angleterre, la reprise des places de la Picardie, dont il était venu prendre possession sur les promesses fallacieuses du connétable. Étonné de ne trouver que des intrigues sans succès au lieu des adhésions dont Saint-Pol l'avait flatté, il dissimula son courroux et travailla avec activité auprès des habitants de ces villes, déjà affectionnés à la France, et ne demandant qu'une garantie pour l'avenir, à les réunir entièrement à son parti. Le roi les entraîna donc par sa présence, ainsi que par la montre des bonnes troupes qu'il avait amenées avec lui. Saint-Quentin ouvrit bientôt ses portes au connétable, les autres cités suivirent son exemple, et dans très-peu de temps, Louis remit en sa puissance les villes qu'il avait cédées à Péronne, autant par calcul que par terreur.

Digitized by Google

Le duc de Bourgogne, instruit de ces circonstances, quitta brusquement la Flandre-Hollandaise, réunit le plus de monde qu'il lui fut possible et fit, en maudissant le traître Saint-Pol, de vains efforts pour reprendre les villes qui venaient de se rendre. La supériorité des troupes du roi, la crainte des trahisons qu'il soupçonnait autour de lui, le dégoûtèrent de cette guerre qui finit par une trêve de trois mois.

Sur ces entrefaites, les partisans d'Edouard, épouvantés de la férocité de la reine, préférant mourir les armes à la main que de tomber vivants sous le fer des bourreaux de Marguerite, lui écrivirent de se rendre en Angleterre, qu'il y trouverait des appuis et des vengeurs. Ce prince, ordinairement peu réfléchi, s'embarqua de suite sur quelques faibles navires que lui fournit le duc de Bourgogne, qui, n'augurant rien de bon de son caractère, et faisant secrètement des vœux pour les Lancastres qu'il voulait ménager, ne crut pas devoir faire de plus grandes démonstrations d'intérêt.

En arrivant en Angleterre, Édouard ne trouva qu'un très-petit nombre d'adhérents. Il se rendit

Digitized by Google

dans la ville d'York, après avoir déclaré publiquement qu'il venait dans son duché comme simple particulier; qu'il respectait et reconnaissait le roi Henri VI pour légitime souverain. Cette déclaration n'empêcha pas ses partisans de venir en assez grand nombre pour combattre Warwick, principal chef de l'armée de la reine. Ce général, pour ne pas donner aux révoltés le temps de s'entendre et d'agir, n'attendit point les renforts de troupes que Louis XI lui envoyait de France; il livra bataille à Barnett, où il succomba avec un grand nombre des siens, laissant une armée en pleine déroute. Édouard, vainqueur, marcha sur Londres avec ses amis; ils arrêtèrent Henri, l'égorgèrent avec son fils aîné et poursuivirent si vivement les principaux soutiens de cette maison, qu'elle ne se releva plus. La reine Marguerite ne put se réfugier en France avec son jeune fils, elle resta prisonnière; Louis la racheta moyennant une forte rançon qui lui procura la liberté dont elle jouit paisiblement, après avoir montré beaucoup de courage et un grand caractère. Cette princesse, fille du bon roi René, dominée par la barbarie de son siècle, expia dans le malheur tous les maux que ses cruautés et ses ven-

Digitized by Google

geances avaient attirés sur sa famille et sur son pays.

La catastrophe arrivée à cette maison devait nécessairement porter grand préjudice à la France, qui avait toute l'animadversion du vainqueur. C'était pour le roi un dangereux revers. Au lieu d'un puissant allié qu'il croyait avoir sur le trône d'Angleterre, il y trouvait un adversaire belliqueux, constamment ligué avec ses ennemis et désireux d'occuper au dehors l'activité de ses soldats accoutumés aux agitations des guerres civiles. Édouard attirait à lui tous les mécontents du royaume, jusqu'au duc de Guyenne que Charles le Téméraire berçait toujours de l'espérance d'épouser sa fille Marie, offerte à tous les princes, pour s'en faire des partisans et les armer contre le roi.

Louis XI dut faire des réflexions bien amères en se voyant de nouveau isolé en Europe, lui, dont la politique avait mis tout en œuvre pour se créer des appuis sur le continent tout en déjouant les trames intérieures. Ses alliés étrangers, malgré leur promesse et les traités qui devaient les attacher à lui, s'étaient rangés du côté de la ligue. Cette ligue n'avait pas cessé d'exister, on saisit ces

Digitized by Google

désastreuses circonstances pour la renouveler avec plus d'énergie que jamais. De toutes parts des malédictions et des murmures s'élevaient contre le roi ; et à force d'être répété, ce dicton était devenu populaire, *que l'on mettrait tant de lévriers aux trousses du loup qu'il serait nécessairement pris.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Neuvième.

NOUVELLES INTRIGUES ET TRAHISON DES PRINCES DU SANG; LOUIS ÉTABLIT DES MUNICIPALITÉS ET CONFIRME LA CRÉATION DES COMMUNES.

Quoique Louis soupçonnât la fidélité d'un grand nombre de personnes, il était loin de se croire trahi par tout le monde... Le hasard augmenta sa méfiance. Un de ses envoyés, en revenant de Castille, avait mission de s'arrêter chez le duc de Guyenne, où il fut bien

Digitized by Google

accueilli et logé dans une chambre que venait de quitter un agent du duc de Bretagne. Ce nouvel hôte aperçut, dans un coin de cet appartement, des petits morceaux de papier déchirés ; il les ramassa, et par désœuvrement s'amusait à les réunir, lorsque quelques noms qu'il lut, lui inspirèrent la curiosité d'assembler toutes les pièces de cet écrit qui contenait le plan entier de la ligue formée contre le roi. Il se hâta de communiquer cette découverte à son maître, qui dut voir avec dépit et chagrin que des hommes auxquels il avait souvent pardonné des trahisons, ceux mêmes qu'il avait comblés de ses bienfaits, l'abandonnaient pour se joindre à ses ennemis. Son frère lui-même s'était plus que jamais livré au duc de Bourgogne et au roi d'Angleterre ; ce prince rappelait d'Espagne Jean d'Armagnac, sans avoir égard au jugement qui l'avait condamné, par contumace, comme coupable du crime de lèse-majesté ; il lui rendait ses seigneuries et s'associait à la conjuration qu'on ne dissimulait plus, tant on était certain que les efforts réunis de l'Angleterre, de la Bourgogne, de la Bretagne et de tous les grands seigneurs devaient venir à bout de détrôner le roi de France. Le puis-

Digitized by Google

sant comte de Foix, héritier présomptif du royaume de Navarre, jusqu'alors ami du roi, s'était rapproché du duc de Guyenne et des Armagnacs; ils avaient accepté les forces qu'Édouard leur offrait, et lui avaient promis, en retour, la Guyenne, la Normandie et plusieurs places à sa volonté. C'était à peu près l'anéantissement de la France que les princes du sang voulaient consommer... On peut se dispenser de qualifier cette conduite de la haute aristocratie; elle suffit pour motiver la haine profonde que le roi et le peuple lui portaient.

Dans cet état de choses, Louis ne pouvait se dissimuler l'imminence du danger qui le menaçait, ni méconnaître la force de ses ennemis réunis à ses anciens alliés. Seul contre tous, il ne désespéra de rien, et songea à employer le peu de ressources qui lui restaient. La crainte de la trahison ne l'empêcha pas de renforcer son armée et de chercher un appui dans les populations qui avaient toujours été les victimes des prétentions féodales; il s'attacha les principales villes du royaume en leur faisant de larges concessions libérales. Il n'ignorait pas que, pour relever la considération de la classe bourgeoise, il suffisait de lui donner des armes,

Digitized by Google

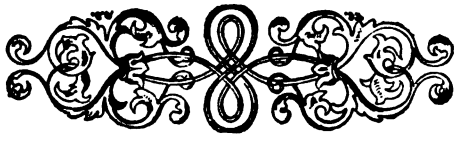
une organisation militaire et les moyens de se défendre.

Un grand nombre de villes reçurent des chartes qui les autorisèrent à s'organiser en municipalités dont les membres devaient être les élus du peuple. Par ordonnance, rendue à Amboise en 1471, la ville de Troyes put réunir tous les citoyens au son de la cloche pour concourir à la nomination de trente-six personnes, chargées d'en désigner douze destinées à être maire, échevins et membres du conseil municipal. A Poitiers, à Tours, à Niort, à Fontenai et dans d'autres villes, les maires et les échevins furent de même élus par l'assemblée du peuple, et reçurent le droit de lever certains impôts qui étaient réservés pour les dépenses que la municipalité ordonnait. A la Rochelle, l'administration devint également républicaine, et le 26 mai 1472 il lui fut accordé un privilége autrement important pour une ville de commerce, celui de pouvoir trafiquer avec les nations voisines même aux époques de guerre. En même temps, tous les citoyens de ces villes privilégiées obtinrent la permission d'acquérir et de posséder des fiefs nobles. Orléans, Amiens, Rouen, et un grand nombre d'autres riches communes durent

Digitized by Google

cette prérogative à la libéralité de Louis XI, qui n'oubliait pas de leur faire observer, qu'en les mettant au niveau des grands feudataires, c'était leur industrie qu'il récompensait. Il encourageait et soutenait aussi leurs efforts en organisant les corps et métiers, en multipliant et protégeant les foires, les marchés, enfin en réglant le cours des monnaies étrangères et nationales, proportionnellement à leur valeur intrinsèque.

Malgré l'ignorance et les préjugés qui obscurcissaient alors la science de l'économie politique, on doit convenir que ces ordonnances si sages, si fructueuses, ne pouvaient être que l'œuvre d'un prince supérieur qui, lorsque tout était encore dans la barbarie autour de lui, comprenait les vrais principes qui rendent les peuples riches et heureux, puisant dans son génie les moyens de les appliquer, et fondant par son intelligence le développement de l'avenir.



Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Dixième.

AVANCES DU DUC DE BOURGOGNE ; TRAITÉ DE CROTOI ; MAUVAISE FOI DES DEUX PARTIES ; MORT DU DUC DE GUYENNE ; SIÉGE DE BEAUVAIS ; JEANNE HACHETTE.

SEUL, pour ainsi dire, au milieu des dangers qui le menaçaient, Louis XI, dévot et superstitieux, n'oublia pas de recourir à la protection du ciel : il ordonna dans tout le royaume des processions solennelles, institua en l'honneur de la Vierge une prière qui devait être

Digitized by Google

récitée trois fois par jour, lorsqu'une grosse cloche avertirait les chrétiens de dire la salutation angélique : *Ave, Maria,* pour obtenir bonne paix au royaume de France. Ce fut l'origine de l'*Angelus*, adopté depuis dans toute la catholicité. La confiance du roi dans la protection de la Vierge n'empêchait pas cependant ce prince d'avoir recours à de nouvelles combinaisons peut-être plus efficaces : il travaillait à diviser la ligue dont le duc de Bourgogne était le principal moteur. Persuadé qu'au fond, il n'avait aucun attachement pour son frère, et qu'il était peu pressé de marier sa fille, dans la crainte de trouver dans son gendre un rival qui contrariât ses volontés, Louis lui fit proposer une alliance intime contre son frère et contre le duc de Bretagne, à la condition de restituer toutes les villes et le pays dont il s'était emparé pendant la guerre de Picardie. Il lui offrait, en même temps, de livrer à sa vengeance le connétable Saint-Pol et le duc de Nevers; enfin de marier sa fille avec le jeune dauphin, âgé de quelques mois.

Ces offres séduisantes furent reçues assez favorablement et confirmées bientôt par le traité de

Digitized by Google

Crotoi. Dans une transaction de cette importance, aucune des parties n'apportait la moindre bonne foi. Ils ne cherchaient qu'à se tromper mutuellement. Le duc de Bourgogne comptait rentrer dans les villes de la Somme, puis revenir à ses alliés qu'il feignait d'abandonner et qu'il avait eu soin de prévenir de la ruse. Louis, qui savait son frère malade et qui spéculait peut-être déjà sur sa mort, cherchait à gagner du temps, et trainait en longueur la remise des places qu'il n'avait jamais eu envie de rendre. Cette comédie dura plusieurs mois, enfin le roi fut débarrassé du rôle indigne de lui qu'il avait adopté, par la mort de son frère qui succomba l 24 mai 1472, après une maladie de six mois.

Cette mort survint si à propos pour les affaires de Louis, que tous ses ennemis l'en accusèrent, en assurant que, par ses ordres, le duc de Guyenne avait été empoisonné dans une pêche. Cependant les dernières dispositions de son frère furent très-amicales, il demanda pardon à Louis, des chagrins qu'il lui avait causés, le nommant son héritier et l'exécuteur de ses dernières volontés. Cette accusation peut facilement passer pour une

Digitized by Google

calomnie; jamais il n'y eut de preuves de ce meurtre. Ceux qu'on accusait de l'avoir commis, arrêtés, sur de simples soupçons, par les personnes dévouées au duc, furent transférés en Bretagne, lorsque le roi entra en Guyenne. Leur procédure fut instruite sans qu'on pût obtenir aucune preuve, et au bout de deux ans on les trouva morts dans leur prison. Le rapport du fou du roi qui déclara, dit-on, avoir entendu ce prince demander, dans ses prières, pardon de ce crime à la sainte Vierge, n'a pas la moindre vraisemblance, quoique Brantôme le rapporte avec une certaine apparence de confiance (on sait combien il était crédule et menteur). Louis XI laissa d'ailleurs courir toutes ces clameurs avec le calme de l'innocence, et, refusant de ratifier le traité de Crotoi, partit pour s'assurer de la Guyenne, héritage à recueillir.

Le duc de Bourgogne, qui n'avait pas voulu croire à la maladie de Charles de France, demeura comme frappé de la foudre lorsqu'il apprit sa mort. Se livrant à toute la violence de son caractère, il répandit contre le roi un manifeste plein d'invectives; il l'accusait d'homicide, de trahison, de parjure, d'avoir fait périr son propre frère par

Digitized by Google

poison, maléfices, sortilége et invocations diaboliques. Dans l'excès de sa colère, il passa la rivière de Somme, entra sur les terres de France, et mit tout à feu et à sang... Plusieurs places qui se rendirent virent massacrer la garnison et les citoyens : la terreur était à son comble.

Enfin, le 27 juin, il se présenta devant Beauvais avec une des plus redoutables armées qui eussent encore envahi le royaume. Cette tentative, au lieu d'intimider une population presque sans défense, lui suggéra l'héroïque résolution de se défendre, sans avoir égard au nombre des ennemis. Les hommes de tout état, les femmes, jusqu'aux jeunes filles, accoururent sur le rempart, armés de toutes choses offensives pour jeter sur les assaillants, des pierres, des pièces de bois, de l'huile bouillante, etc. L'une d'elles, *Jeanne Lainé*, dite bientôt après Jeanne *Hachette*, s'empara vaillamment d'une bannière plantée sur la muraille, renversant l'audacieux qui la tenait. Les portes, enfoncées par l'artillerie, ne présentaient qu'un vaste incendie ; le zèle des habitants l'entretint par tous les moyens possibles, pour former ainsi une barrière de feu entre eux et les ennemis. La défense héroïque de

Digitized by Google

cette brave bourgeoisie la sauva, Beauvais reçut de puissants secours, et le colérique duc de Bourgogne fut forcé de lever honteusement le siége. Il prit la route de la Normandie, en continuant de commettre, sur son passage, les plus affreuses dévastations.

Louis XI, instruit de la vigoureuse résistance des habitants de Beauvais, récompensa dignement leur glorieuse conduite. Le privilége d'acquérir des titres de noblesse, sans être tenus au service militaire, leur fut accordé. Une ordonnance leur concéda le droit de se réunir en assemblée populaire pour nommer leurs échevins, et on leur fi. la remise de la plus grande partie des impôts. Le brillant courage des femmes reçut aussi sa récompense; elles eurent le droit de marcher avant les hommes le jour de la procession de la patronne de Beauvais, dont elles avaient porté les reliques et la châsse sur les remparts, bravant pendant l'assaut, *les flèches et les viretons des assaillants*. Pour elles furent abrogées les lois somptuaires, mais qu'avaient-elles besoin de cette tolérance? Jeanne Hachette pouvait se passer d'or et de brocard, sa parure était de celles qu'il n'appartient pas *à toutes femmes de posséder*.

Digitized by Google

Chapitre Onzième.

LE DUC DE BOURGOGNE CONTINUE SES ATTAQUES; COMMINES S'ATTACHE A LOUIS; ARRESTATION ET PROCÈS DU DUC D'ALENÇON; LE COMTE D'ARMAGNAC; SA MORT; MASSACRES DE LECTOURE.

PENDANT que les lieutenants du roi tenaient tête au terrible duc de Bourgogne, Louis XI était entré en Bretagne avec une armée pour forcer le duc François à une paix séparée, avant que Charles le Téméraire

Digitized by Google

pût se joindre à lui. Il visait également à gagner à ses intérêts les conseillers de ce prince, surtout le fameux Lescum, ambitieux-courtisan, naguère vendu au roi, mais l'accusant aujourd'hui plus haut que tout le monde de fratricide et d'empoisonnement. Ce Lescum, si dévoué aux ducs de Guyenne et de Bretagne, ne put résister aux offres qui lui furent faites du comté de Comminge et du gouvernement de la Guyenne; il passa au service de Louis XI, qui obtint bientôt une trêve de plus d'un an. Ces négociations annulaient le traité passé entre le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, et, si elles ne parvenaient pas à dissoudre la ligue, elles ébranlaient profondément l'alliance qui avait menacé le trône de Louis.

Le duc de Bourgogne, instruit de ces machinations en Bretagne, rebuté par la campagne qu'il venait de faire sans autre profit que la haine des peuples qu'il avait écrasés, consentit à une trêve de plusieurs mois, qui fut prorogée plus tard. Il alla guerroyer contre les Allemands, poussé de ce côté par la versatilité de ses idées, qui ne suivaient jamais un plan fixe. Son caractère devenait chaque jour plus violent, sa fougue et ses cruautés révol-

Digitized by Google

taient tous ceux qui l'approchaient, même ses serviteurs les plus dévoués. Philippe de Commines, rebuté plus qu'aucun autre, se détacha d'un prince qu'il voyait courir à sa perte, pour passer au service du roi de France, qu'il considérait comme le plus sage, le plus prudent, le plus habile des hommes de son temps.

En effet, il lui avait fallu bien de l'adresse pour ramener à lui les serviteurs de son frère, ceux du duc de Bretagne, et le célèbre Commines, homme d'un grand sens et d'une instruction profonde. Louis lui accorda toute sa confiance, sans jamais l'associer à son autorité; car il était dans son caractère d'exiger plus d'obéissance que de conseils. Les hommes de talent lui plaisaient, même quand ils étaient parmi ses ennemis, et il ne négligeait aucun effort pour les gagner, moins pour son propre usage que pour priver les autres princes des services qu'ils auraient pu en tirer.

Il est évident que Louis avait eu besoin de toutes les ressources de son esprit pour miner si habilement la puissance formidable d'une ligue qu'il parvint à dissoudre en peu de temps, conquérant ainsi le repos dont il était privé depuis son avénement

Digitized by Google

au trône. Constamment environné de trahisons, de perfidies, son âme s'était ulcérée, et un besoin de vengeance bouillonnait dans son cœur. Fatigué de lutter contre des princes qui possédaient en rois les plus riches provinces du royaume, il cherchait les moyens de les attaquer et de les anéantir, lorsqu'il apprit que le duc d'Alençon, par un dernier traité, avait vendu au duc de Bourgogne tous les biens qu'il possédait en France. Aussitôt Tristan eut ordre de l'arrêter, et le chancelier Doriole celui de poursuivre sa condamnation devant la cour du parlement.

Le duc d'Alençon, arrière-petit-fils du premier des Valois, déjà condamné à mort sous Charles VII pour cause de révolte, pardonné par Louis XI au commencement de son règne, n'avait cessé de se liguer avec ses ennemis. L'impunité l'enhardissait au crime; ingrat par caractère, criminel par habitude, inquiet, factieux, sans aucunes vertus, c'était, disait-on, le plus méprisable des princes. Le parlement le condamna à mort à l'âge de soixante-six ans; ses biens furent confisqués et la sentence remise, pour son exécution, au bon vouloir du roi, qui lui fit une seconde fois grâce de la vie; sa clé-

Digitized by Google

mence alla même plus loin, car il accorda une grande portion de ses biens à son fils, le duc du Perche; quant au reste, il fut partagé entre ses juges, suivant l'usage du temps.

Ce n'était pas le duc d'Alençon qui avait occasionné les plus grands troubles dans le royaume, ni donné au roi le plus d'inquiétudes; il n'était pas assez puissant pour être si dangereux; mais celui dont il avait le plus à se plaindre, celui qu'il voulait abaisser et détruire, c'était Jean V, comte d'Armagnac, son arrière-cousin, prince signalé par les crimes les plus honteux, les plus noires trahisons et une ingratitude monstrueuse envers le roi, qui lui avait fait grâce, comme au duc d'Alençon, à l'époque de son couronnement.

Résolu cette fois de ne pas l'épargner, s'il pouvait se saisir de sa personne, il chargea de sa vengeance des hommes dévoués, capables d'un *coup de main*. Le cardinal d'Alby, célèbre par les atrocités qu'il avait commises contre les Vaudois, fut chargé de l'entreprise. Les capitaines du roi, à la tête d'une forte armée, vinrent mettre le siége devant Lectoure, où d'Armagnac s'était enfermé avec sa femme et toute sa maison, retenant prisonniers le

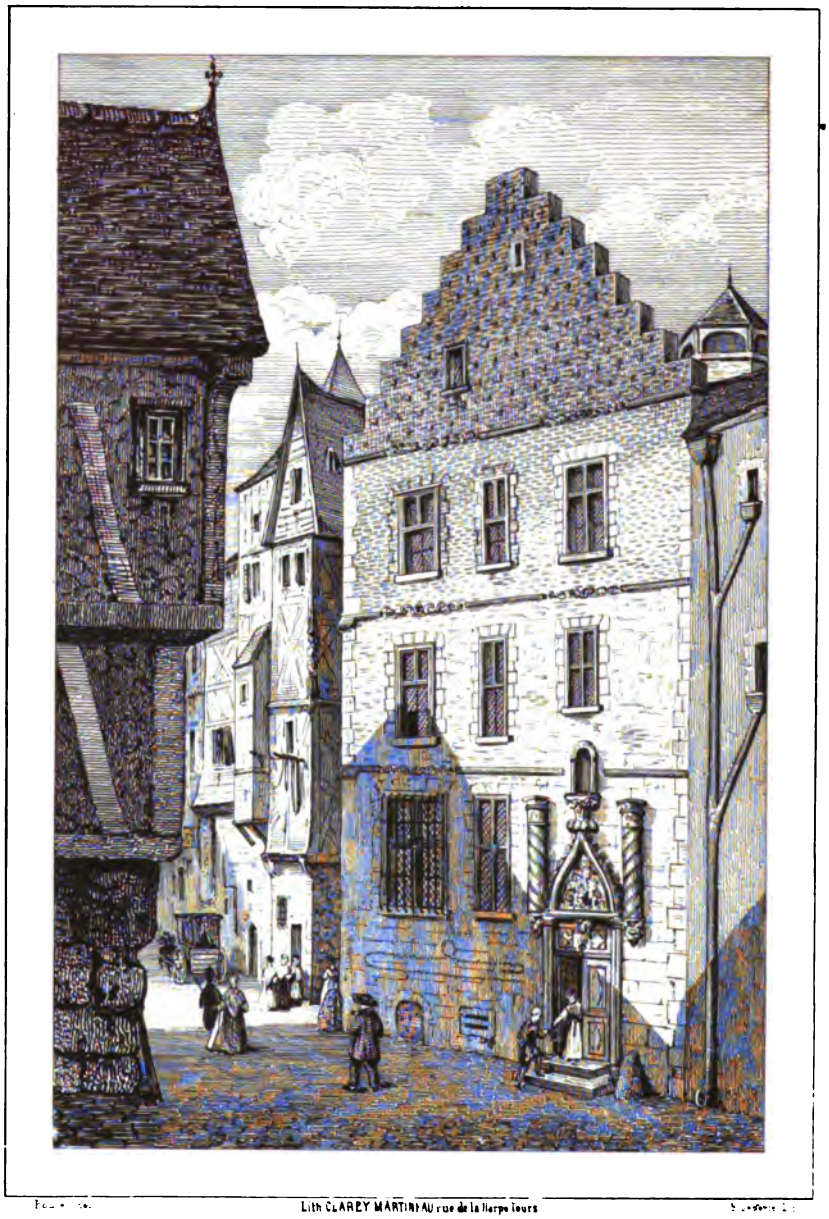
Digitized by Google

sire de Beaujeu, gouverneur de la Guyenne, et plusieurs autres personnages distingués, qu'il avait enlevés par trahison. Il offrit bientôt de les rendre si on voulait lui accorder une capitulation, qui lui fut refusée pendant deux mois. Enfin le cardinal, voyant toutes ses attaques repoussées, consentit à traiter avec le chancelier du comte. On accorda qu'il irait auprès du roi pour se disculper; que sa femme, enceinte de huit mois, se ferait transporter, avec toutes les personnes de sa suite, dans le lieu qui lui conviendrait. Sur ces assurances, le comte abandonna la citadelle, et fut se loger dans la ville.

Pendant que ses agents traitaient avec le cardinal, les officiers qui commandaient le siége entrèrent, avec leurs troupes, par la porte qu'on leur avait livrée. L'un d'eux vint droit à la maison qu'occupait le comte d'Armagnac; il le fit égorger dans son lit, à côté de sa femme, qui vit massacrer en même temps ses serviteurs; non content de cette trahison horrible, on lui arracha ses joyaux, ainsi qu'à ses femmes, qui furent laissées sans vie. Cette malheureuse princesse fut conduite au château de Buzet, où, peu de jours après, on la força

Digitized by Google

Digitized by Google



Lith. CLAREY MARTIN Au rue de la Harpe Tours

MAISON ATTRIBUÉE A TRISTAN, A TOURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

de prendre un breuvage pour la faire avorter. Ce poison, sans doute trop violent, lui causa la mort, ainsi qu'à son enfant. Pour terminer toutes ces atrocités, et sans doute dans l'espérance de les couvrir d'un voile impénétrable, le cardinal ne voulut pas qu'il pût rester un seul individu capable de réclamer contre un aussi odieux manque de foi; il abandonna la ville au pillage. Toute la population fut égorgée, et, pour s'assurer que personne ne pût échapper, le feu dévora tout ce que les soldats ne purent détruire, et termina ainsi, par un anéantissement général, cet épouvantable drame.

Il n'est pas douteux que Louis XI fut révolté en apprenant ces affreux détails. Il avait été servi au delà de ses espérances, car rien n'autorise à supposer qu'il ait pu prévoir ni ordonner une si épouvantable boucherie, puisqu'il lui eût suffi de se saisir du comte d'Armagnac, de le livrer à la justice de ses parlements pour obtenir sa condamnation. Mais il faut avouer que ses séides le servirent royalement dans cette horrible circonstance : aucun tribunal n'aurait pu aller chercher une autre victime jusques dans les entrailles d'une mère et com-

Digitized by Google

pléter cette vengeance de sang dont nos annales offrent peu d'exemples.

Digitized by Google

Chapitre Douzième.

LES ENNEMIS DU ROI DISPARAISSENT, SON POUVOIR S'AFFERMIT; LE CONNÉTABLE SAINT-POL; NOUVELLE LIGUE CONTRE LOUIS XI; LE DUC DE BOURGOGNE GUERROYANT CONTRE LES ALLEMANDS.

Le duc de Bourgogne était désormais le seul ennemi puissant que Louis eût à craindre, les autres avaient disparu de la scène du monde. Le duc d'Alençon était captif, d'Armagnac était mort, ainsi que le comte de Foix;

Digitized by Google

le duc de Nemours, dont le procès n'était que différé, restait frappé de terreur; le duc de Lorraine avait succombé, de même que le comte du Maine; enfin le vieux roi René, qui, à cause de la faiblesse de son caractère, s'était toujours trouvé parmi les adversaires du roi, pleurait son fils, dont la perte l'avait grandement abattu. Les maisons de Bourbon et d'Orléans s'unissaient à la famille royale par des mariages; le sire de Beaujeu épousait la princesse Anne, fille bien-aimée du roi. L'infortunée Jeanne, à peine âgée de neuf ans, s'unissait au duc d'Orléans, qui en avait douze; ce prince, élevé sous les yeux du roi, nourrissait déjà dans son cœur l'aversion la plus décidée pour celle qui devait être sa femme. Accoutumé à l'obéissance, il n'osait la manifester ouvertement, et Louis n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Le duc de Bretagne, toujours surveillé par les agents du roi, observait la trêve qu'il avait jurée.

Toutes ces considérations auraient dû rendre Louis plus tranquille, s'il n'avait pas cru devoir suivre d'un œil attentif les mouvements du duc de Bourgogne qu'il voyait avec plaisir s'engager dans d'immenses difficultés en entreprenant,

Digitized by Google

contre l'Allemagne, une guerre qui pouvait l'exposer à de grands périls. Cette prévision lui fit prolonger sans difficulté la trêve conclue avec ce duc, et mettre tout en œuvre pour exciter contre lui les Suisses et ceux des princes allemands que ses rodomontades offensaient.

Pour être plus à portée de surveiller ce qui se passait sur cette frontière, le roi vint s'établir à Compiègne, où il arriva pour être témoin d'un singulier coup de tête du connétable de Saint-Pol, dont nous avons déjà parlé. Cet ambitieux sujet, croyant avoir acquis assez d'ascendant sur les deux princes qu'il trompait pour se faire pardonner les derniers excès d'audace, avait chassé de Saint-Quentin le sire de Curton [1], qui y commandait pour le roi, et s'était emparé de cette ville avec la pensée d'en faire la capitale d'une principauté indépendante où il voulait s'établir aux dépens de la Bourgogne et de la France. Il alléguait que divers procédés injustes de la part du roi justifiaient sa conduite et

[1] Ce Curmer était de l'illustre maison de Chabannes, popularisée en France par la chanson de Lapalisse.

Digitized by Google

l'autorisaient suffisamment à songer à ses propres intérêts.

Louis, surpris d'une pareille défection, crut d'abord que le duc de Bourgogne était dans le complot; ce qui le détermina à dissimuler avec Saint-Pol jusqu'à ce qu'il eût une connaissance complète de cette affaire. Cependant il envoya au chancelier de Bourgogne, représentant alors le duc, ce même Curton, que le connétable avait chassé de son gouvernement, pour lui exposer la félonie dont il venait de se rendre coupable, et la nécessité de se défaire d'un voisin si dangereux. Saint-Pol, fier d'être allié à la maison de France, était arrogant, fastueux; haï également des serviteurs du roi et de ceux du duc, il ne trouva pas un seul défenseur; on convint de l'arrêter et de le livrer soit au duc de Bourgogne, soit au roi. Cependant les choses en restèrent là parce que Louis fut instruit qu'une nouvelle conjuration était formée non-seulement contre lui, mais aussi contre la France.

Le duc de Bourgogne, dans la crainte que le roi ne traversât ses projets sur l'Allemagne et sur la Lorraine, avait organisé une autre ligue. Par di-

Digitized by Google

vers traités, signés à Londres, le 25 juillet 1474, on arrêta entre le duc Charles, le roi d'Angleterre et presque tous les princes qui avoisinaient la France, que Louis XI serait détrôné, le royaume remis aux mains d'Édouard, et que le duc de Bourgogne se joindrait à lui pour en faciliter la conquête. Le duc de Bretagne avait pris l'engagement de faire une forte diversion en faveur des Anglais; le roi d'Aragon, Ferdinand son fils et Isabelle de Castille, Galias Sforce, duc de Milan, et jusqu'à la princesse Yolande de Savoie, sœur de Louis XI, s'étaient déclarés contre la monarchie.

Par ce traité, le duc Charles rétablissait l'ancien royaume de Lorraine, et augmentait ses possessions actuelles du duché de Bar, des comtés de Champagne, de Nevers, de Réthel, des villes de la Somme et d'autres terres à sa convenance. Le roi Édouard se réservait le droit de se faire sacrer à Reims. Charles le Téméraire, avec sa forfanterie ordinaire, croyant d'avance au triomphe, avait mis la plus grande activité à faire arrêter ces projets; il pressait le roi d'Angleterre d'arriver avec son armée sur les côtes de France. Des hérauts d'armes vinrent, de sa part, sommer Louis de rendre à

Digitized by Google

leur maître les duchés de Guyenne et de Normandie, ou de se préparer à la guerre. En même temps les Bourguignons, malgré la tréve, s'emparèrent de Verdun et firent une irruption dans le Nivernais.

Le roi, dont la sagacité et les ressources d'esprit n'étaient jamais plus grandes que lorsque le péril était imminent, n'écouta point les avis qu'on lui donnait de marcher sur la Bourgogne, avant que le roi d'Angleterre ne fût débarqué. Il comprit qu'il ne devait hasarder aucun mouvement qui pût faire abandonner à Charles ses poursuites contre les Allemands, singulièrement animés contre lui. Louis XI comptait sur les sottises que l'entêtement de Charles lui ferait commettre, et c'est un trait du génie de ce roi habile, que cette prévision des événements fondée sur la connaissance qu'il avait du caractère de ses compétiteurs.

Les événements justifièrent, en tout point, les calculs du roi, qui ne parut nullement troublé des menaces insolentes des hérauts d'Édouard; il les reçut, au contraire, avec la courtoisie et les belles paroles qu'il savait trouver pour *emmieller* ceux dont il avait besoin. Ces hérauts, comblés de présents, retournèrent à leur maître, presque persua-

Digitized by Google

dés qu'il y aurait plus de profit à s'entendre avec le roi de France qu'à commencer une guerre qui pouvait être longue, ruineuse et d'un succès incertain. Louis, cependant, se tenait sur ses gardes en attendant les événements dont il espérait profiter. C'est ainsi qu'il prévoyait la ruine du duc de Bourgogne, en le voyant s'acharner à une guerre contre l'Allemagne dans le seul but de se venger de la singulière mystification que lui avait fait essuyer l'empereur Frédéric III. Ce prince s'était rendu à Trèves, à la pressante sollicitation du duc, pour le couronner et le reconnaître roi. Ils y firent ensemble une entrée solennelle dans laquelle Charles, étalant un luxe vraiment royal, avait l'air, ainsi que les gentilshommes de sa suite, de vouloir humilier, par la magnificence de leurs habits, la simplicité germanique des princes qui accompagnaient l'empereur. Ces bons Allemands supportèrent impatiemment les hauteurs du duc et de ceux qui formaient son brillant cortége. L'empereur, refroidi à l'égard de cette troupe chamarrée d'or, ne voulut plus faire un roi de leur chef, et résolut de l'abandonner au milieu de la pompe fastueuse qu'il avait préparée pour son couronnement. Le jour qui de-

Digitized by Google

vait voir l'orgueilleux duc de Bourgogne revêtu des insignes de la royauté était enfin arrivé ; l'heure de la cérémonie venait de sonner, lorsqu'il apprit que l'empereur et toute sa cour s'étaient embarqués et faisaient voile vers Cologne. Mortellement offensé de cet abandon, ne respirant que la vengeance, Charles épousa la querelle d'Albert de Bavière, chassé de Cologne par la noblesse de son électorat et par les chanoines de son chapitre. Il se chargea de le réhabiliter dans ses droits, et vint immédiatement mettre le siége devant Nuis. Malheureusement, pour ses projets de vengeance, cette place, située sur les bords du Rhin, fut si vaillamment défendue, qu'elle résista près d'une année à toutes les attaques du duc bourguignon, qui fut ignominieusement forcé d'en lever le siége.

Le roi, pour aggraver encore cette situation, avança cent mille florins au duc d'Autriche Sigismond pour retirer des mains du *téméraire* le comté de Ferrette, qui lui avait été engagé depuis plusieurs années. Le duc, au lieu de ménager ces peuples confiés, pour ainsi dire, à sa loyauté, leur avait donné pour gouverneur un de ces hommes dévoués qui, par un raffinement de cruauté, se plaisent à

Digitized by Google

outrer les exigences de la tyrannie. Agembach les avait irrités par son avarice, ses déprédations, sa barbarie, et les populations de ce pays enclavé dans une partie de la Suisse étaient devenues les victimes de la conduite de cet homme abominable. Le duc repoussait leurs justes plaintes, ils se soulevèrent. Agembach fut arrêté, jugé et exécuté par la main du bourreau. Charles s'en irrita violemment et donna à cette guerre un caractère atroce. Non content de mettre tout à feu et à sang dans les lieux qu'il parcourait, il fit pendre aux arbres quatre cents hommes de la garnison de Grandson, qui s'étaient rendus sur parole. C'était se préparer une résistance désespérée, et faire d'une guerre de conquête un fait d'extermination que la politique et l'humanité lui défendaient également.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Treizième.

LOUIS SOUDOIE LES ENNEMIS DU DUC DE BOURGOGNE ; PRÉPARATIFS DES ANGLAIS CONTRE LA FRANCE ; LE ROI DÉJOUE LES PROJETS DE SES ENNEMIS ; TRÊVE AVEC LE ROI D'ANGLETERRE ; TRAITÉ DE PÉQUIGNY.

Nous l'avons dit, Louis XI suivait de l'œil les événements. Il n'ignorait pas les dispositions de ces peuples ; sa politique s'empara de leur colère, et, pour la diriger suivant ses intérêts, offrit de leur fournir des troupes et de

Digitized by Google

larges subsides, tant que durerait la guerre. Un traité fut signé, le premier que la France fit avec les Suisses, dont le dévouement et la fidélité ne se démentirent jamais. La haine contre le duc de Bourgogne était si générale, que les villes de Strasbourg, de Colmar, de Shélestatd et beaucoup d'autres adhérèrent à une mesure d'où dépendait leur sécurité à venir.

Charles de Bourgogne n'écoutait cependant que sa bravoure sauvage. Croyant mener à bonne fin ses entreprises furibondes, il fondit sur ces peuples, qui lui opposèrent la plus vigoureuse résistance, battirent son armée et la mirent en déroute près de cette même ville de Grandson, où il avait si indignement abusé de la victoire. Ce fut alors que les Suisses détachèrent des arbres les corps de leurs malheureux compatriotes, et pendirent à leur place autant de Bourguignons. Le roi, quoiqu'il n'eût pas envoyé les troupes qu'il avait promises, apprit cette nouvelle avec d'autant plus de satisfaction que les désastres du duc étaient son ouvrage, et qu'il en profitait autant qu'eux.

Pendant que ces choses se passaient à l'armée du duc, la trêve avec la France expira sans qu'il

Digitized by Google

voulût la renouveler, à moins que le roi ne lui abandonnât les villes d'Amiens et de Saint-Quentin. C'eût été payer trop cher un avantage de peu de valeur en ce moment, puisque le duc était dans l'impossibilité de surmonter les embarras qu'il s'était créés. Sans insister autrement, Louis envahit la Picardie, défendue par un petit nombre de troupes, ravagea le pays, prit plusieurs villes qui capitulèrent, et fit mettre au pillage un bon nombre d'autres. Le jeune duc de Lorraine fut engagé par lui à déclarer la guerre au duc de Bourgogne, qui apprit en même temps cet excès d'audace de la part d'un tout jeune homme, et l'envahissement de ses États. Ces deux circonstances exaltèrent tellement sa fureur ordinaire, qu'il semblait être devenu fou.

Le roi connaissait les immenses armements que faisait Édouard contre la France; il savait que les communes avaient voté des subsides considérables. Chaque jour on attendait les Anglais sur les rives de l'Océan, et, trompé par un faux rapport du connétable Saint-Pol, une fois même il mena son armée en Normandie pour s'opposer à leur débarquement. Ils arrivèrent cependant, après avoir

Digitized by Google

mis trois semaines pour franchir le détroit. Édouard débarqua avec sa belle armée, suivant les usages du temps, et envoya immédiatement son héraut d'armes dénoncer la guerre au roi. Celui-ci, désireux de se faire des amis dans le camp des Anglais, reçut cet envoyé avec sa courtoisie ordinaire, et lui donna, suivant Commines, trente aunes de velours cramoisi, avec trois cents écus d'argent, lui en promettant mille, si, par son moyen, il pouvait faire une bonne paix avec le roi d'Angleterre.

Ce fut alors que le duc Charles, épuisé par le siége de Nuys et par la bataille de Grandson, n'osant présenter à Édouard son armée délabrée, vint presque seul au rendez-vous, et chercha à persuader à son beau-frère que le pays, épuisé, ne pouvait nourrir leurs deux armées. Il lui conseilla, en conséquence, de pousser seul du côté de la Picardie, dont Saint-Pol avait promis de lui livrer toutes les places. Sur cette assurance, le roi d'Angleterre dirigea ses troupes vers Saint-Quentin, et fut dans le dernier étonnement lorsque le connétable reçut son avant-garde à coups de canon. Le traître Saint-Pol, qui jouait avec tout le monde un rôle de déception, ne voulait livrer son gouverne-

Digitized by Google

ment ni aux Anglais avec lesquels il s'était ligué, ni au roi de France, qui avait des preuves malheureusement trop nombreuses de ses trahisons.

Édouard ne s'attendait pas à cet accueil singulier de Saint-Pol; il fit de violents reproches au duc Charles, qui voulait lui insinuer que c'était une ruse de guerre de la part du connétable pour ne pas se compromettre trop ouvertement vis-à-vis du roi de France. Suivant lui, il était convenable de marcher sur Reims pour s'y faire couronner; ensuite rien n'était plus facile que de continuer ensemble l'invasion du royaume. Toutes ces raisons n'empêchaient pas les Anglais de soupçonner une trahison. Ils ne savaient à quoi attribuer cette singulière position qui leur faisait rencontrer partout des ennemis au lieu d'alliés et d'amis qu'on leur avait annoncés. Le duc de Bourgogne, ne pouvant apaiser son beau-frère ni regagner sa confiance, le quitta alors brusquement pour rejoindre son armée, et laissa les Anglais pleins d'aigreur, de soupçons, et fort indécis sur le parti qu'ils devaient prendre.

Dans ces conjonctures, Louis XI, toujours bien informé de ce qui se passait au camp des ennemis,

Digitized by Google

aurait pu continuer la guerre, attaquer Édouard, réduit à ses propres forces, déjà découragé et à moitié vaincu par de longues marches inutiles; l'occasion paraissait favorable, mais peu confiant dans ceux qui le servaient, il ne voulut pas abandonner d'aussi grands intérêts aux hasards d'une bataille. D'ailleurs, à cette époque, il était mal disposé de sa personne; les fatigues, les tribulations de toute espèce avaient altéré sa santé, qui déclinait chaque jour. Tout à coup un prisonnier que les Anglais avaient renvoyé, suivant l'usage, comme le premier pris, demanda à être présenté au roi. Il lui déclara qu'à son départ du camp, deux généraux ennemis, les lords Stanly et Howard, lui avaient dit de les recommander à son maître. Louis se ressouvint alors que le héraut d'Édouard avait désigné ces deux seigneurs comme les personnages les plus influents de son conseil. Après s'être consulté avec Commines, il résolut d'envoyer au roi d'Angleterre un héraut d'armes chargé de lui représenter la défection du duc de Bourgogne, la trahison flagrante de Saint-Pol et les chances peu favorables d'une guerre dans un pays ruiné, hors d'état de fournir les choses les plus nécessaires à son armée, qui,

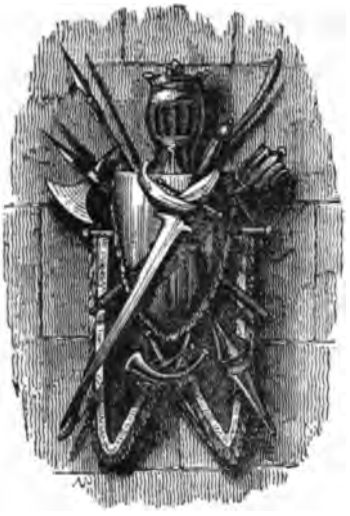
Digitized by Google

manquant de tout, dépérirait insensiblement à cause de la saison avancée; il ajoutait qu'une bonne paix serait plus avantageuse aux deux rois, et, comme preuve de son bon vouloir, il laissait à leurs plénipotentiaires le soin d'en régler les articles.

Édouard, mécontent du duc de Bourgogne, outré de la trahison de Saint-Pol, écouta les ouvertures qui lui étaient faites. Les personnes chargées de débattre les intérêts des deux princes furent nommées et s'assemblèrent dans un petit village auprès d'Amiens. L'argent que Louis sut répandre à propos leva toutes les difficultés. On convint que la trêve durerait neuf ans, et que, moyennant une indemnité de soixante mille écus, le roi d'Angleterre se rembarquerait avec son armée. Il fut stipulé en outre que le dauphin de France épouserait la fille d'Édouard, que Louis XI donnerait encore soixante mille écus, jusqu'à la célébration des noces, qui seraient faites à ses dépens, et que les frais pour le transport de la princesse en France tomberaient également à sa charge. Les deux hautes parties contractantes ainsi satisfaites, se réunirent à Péquigny pour signer ces conventions. On établit un pont sur la Somme avec deux pavillons pour rece-

Digitized by Google

voir les deux rois, et la plus parfaite cordialité régna entre ceux qui devaient se faire une cruelle et interminable guerre.



Digitized by Google

Chapitre Quatorzième.

LOUIS XI ACQUIERT DIVERSES PROVINCES; LE ROI RENÉ, SON CARACTÈRE.

Suivant son habitude, Louis XI ne considérait que le fond des choses et le but qu'il voulait atteindre, sans mettre de prix aux formes extérieures, ne faisant consister sa dignité que dans sa force réelle. Pendant les négociations qu'il venait de terminer, il avait paru peu sensible aux procédés qui auraient offensé, avec

Digitized by Google

raison, tout autre roi que lui. Par exemple, Édouard d'Angleterre et les Anglais attachés à la cour affectaient de ne point reconnaître son titre de roi, et ne l'appelaient jamais que *très-illustre prince*, *Louis de France*, etc. Louis, qui se sentait plus roi qu'aucun autre, n'eut pas l'air d'y faire attention, et ne diminua rien des prévenances gracieuses dont il savait embellir ses manières; sa conversation était facile, enjouée; il semblait toujours dire toute sa pensée, et accompagnait ses paroles d'une grâce affectueuse autant que séduisante. « Aussi, dit « Commines, aimait-il à causer avec tout le monde. « Excellent observateur, doué d'une mémoire im- « perturbable, il devinait ce à quoi chacun était « propre, et choisissait avec la même perspicacité « les premiers officiers de sa maison et le moindre « de ses gens. »

Son peu d'exigence pour l'étiquette, sa facilité familière avec les Anglais lui procurèrent tous les renseignements qu'il désirait pour connaître ceux qui l'avaient trahi. Les seigneurs de la cour, le roi lui-même eurent la bassesse de lui donner des noms et des preuves écrites de leurs intrigues avec le duc de Bourgogne.

Digitized by Google

Louis XI, fort de ces documents, se mit en mesure d'agir. Il envoya au parlement les pièces contre le roi René, et donna ordre de le poursuivre pour avoir offert de livrer le duché d'Anjou au duc de Bourgogne, et avoir poussé son neveu le duc de Calabre dans les intrigues du connétable contre le roi. Le parlement l'ajourna; mais, au lieu de comparaître, il eut recours à la clémence du roi, qui, profitant de la circonstance, surtout de la frayeur du vieux René, se fit céder, pour en jouir après sa mort, le duché d'Anjou, celui de Bar et toutes les propriétés qu'il possédait, ou sur lesquelles il avait des droits, en Provence et ailleurs. Déjà sa fille Marguerite, veuve du malheureux Henri VI, avait également fait l'abandon de ses droits présents et à venir pour acquitter ce que Louis avait avancé pour sa rançon; si bien que, moitié par adresse, moitié par rigueur, le roi assura le retour à la couronne de France de la succession de toutes les branches de la famille du roi de Naples, son oncle maternel.

Le bon roi René, prince des troubadours, dont les habitants de la Provence bénissent encore aujourd'hui la mémoire, ne gouverna jamais que son royaume de poésie. Autant par bonté d'âme que

Digitized by Google

par insouciance, il laissait ses sujets régler, à leur fantaisie, l'administration du pays, et faire eux-mêmes leur bonheur, comme il faisait le sien avec les ballades, la peinture et la musique. Excellent homme au fond, c'était plutôt par faiblesse que par méchanceté qu'il se trouvait dans tous les complots tramés contre son neveu Louis XI.

Le duc de Bourgogne et le connétable ne tardèrent pas à être instruits des négociations arrêtées et signées à Péquigny. Le premier, bouillant de colère, vint se plaindre à Édouard de n'avoir point été compris dans le traité; il jura, s'emporta, et menaça de continuer la guerre seul. Voyant qu'il n'obtenait rien, il quitta brusquement Édouard, en l'accablant de reproches. Le connétable, plus adroit, essaya de faire croire à Louis qu'il avait machiné la brouille entre le duc de Bourgogne et les Anglais, et, pour s'en faire un mérite, le sire de Carville, gentilhomme de sa maison, fut envoyé et chargé de négocier sa rentrée en grâce. En même temps que ce messager attendait une audience, le roi s'entretenait avec le sire de Contay, homme de confiance du duc, qu'il voulait employer pour obtenir la perte du connétable, condition essentielle

Digitized by Google

de la paix qu'il proposait. Louis, désireux que Contay fût témoin de la manière dont l'envoyé de Saint-Pol allait s'exprimer au sujet de son maître, le fit passer derrière un paravent avec Commines, puis donna ordre de l'introduire. Après les premières salutations, le suzerain du Plessis interrogea familièrement Carville sur l'entrevue des deux princes. Celui-ci, se croyant seul avec le roi, donna un libre cours à son humeur joviale; il traita le duc de la façon la plus injurieuse, ensuite il imita d'une manière bouffonne le son de sa voix, ses gestes furibonds, ses trépignements de pieds, et renchérit de son mieux sur les expressions dont il s'était servi. Louis riait de tout son cœur, et disait quelquefois : « Parlez plus haut, je suis devenu un peu sourd; répétez cela... » Le sire de Contay étouffait de colère, derrière le paravent, d'entendre traiter si indignement le duc de Bourgogne; c'est ce que désirait le roi, persuadé que Contay ne manquerait pas de l'en instruire. Lorsque Carville voulut parler d'affaires, Louis l'interrompit, disant qu'il ferait savoir de ses nouvelles à son frère le connétable. Cette scène, qui résume le caractère et les habitudes de Louis XI,

Digitized by Google

est certes aussi dramatique que singulière. Walter Scott semble s'en être souvenu dans son *Quentin Durward;* mais il est dommage qu'il ait cru devoir la défigurer : telle est souvent l'impuissance du roman historique.

Digitized by Google

Chapitre Quinzième.

NOUVEL APERÇU DE LA POLITIQUE CAUTELEUSE DU ROI ; JUGEMENT DU CONNÉTABLE SAINT-POL, SON EXÉCUTION ; LOUIS POURSUIT ET FAIT CONDAMNER SES ANCIENS ENNEMIS ; LE DUC DE NEMOURS, PROCÉDURE CONTRE LUI.

Le duc de Bourgogne, pour avoir la liberté d'exécuter ses projets de vengeance contre le duc de Lorraine, les Alsaciens et les Suisses, écouta les propositions de Louis XI, et Contay n'eut pas de peine à amener un arrange-

Digitized by Google

ment à peu près comme celui que firent Antoine, César et Lépide; ils se sacrifièrent réciproquement les objets de leur haine. Le duc s'engagea par serment à livrer le connétable s'il tombait dans ses mains, et Louis consentit, en échange, de mettre le duc en possession de la ville de Saint-Quentin, des seigneuries et de tous les biens appartenant au connétable. Il promit aussi d'abandonner les Suisses, ses fidèles alliés, et le duc de Lorraine, qu'il avait poussé à la guerre. Cette convention, qui complétait le résultat avantageux de la politique du roi, eût été un manque de foi bien coupable si, en le signant, Louis n'eût pas eu, comme à son ordinaire, la pensée de ne l'exécuter qu'autant qu'on lui aurait livré Saint-Pol. Ces sortes de restrictions mentales étaient familières à tous ceux qui traitaient alors des affaires politiques, et aujourd'hui encore la diplomatie est là pour nous apprendre que les siècles ne changent rien au cœur humain.

Dans le même temps, le duc de Bretagne fut appelé à convertir en paix la trêve existante, en renonçant à toute alliance avec les ennemis du roi. Les princes d'Espagne, d'Italie, de Savoie accédèrent également, soit au traité avec Édouard, soit à la

Digitized by Google

trêve entre le duc de Bourgogne et le roi de France. Ces deux derniers couronnèrent leurs dispositions pacifiques en pardonnant sans réserve à ceux qui, pendant leurs divisions, avaient passé du service d'une maison à celui de l'autre. Ce traité, qui anéantissait la ligue, et débarrassait le roi de tous ses ennemis, fut juré de la manière la plus solennelle sur le saint Évangile, et sur la terrible croix de Saint-Laud d'Angers.

Le connétable, instruit que les princes qu'il avait joués tant de fois s'étaient réconciliés, fut saisi de stupeur et d'effroi. Tous les officiers de sa maison, jugeant qu'il était perdu, firent mine de l'abandonner pour n'être pas considérés comme rebelles. Après divers essais pour se mettre en sûreté, Saint-Pol hasarda de se réfugier chez le plus intime de ses amis; mais cet ami, manquant de foi, obéit à l'ordre que lui donna le duc Charles de le livrer aux agents de Louis, qui le conduisirent à Paris, où il fut jugé par le parlement, condamné à mort, et exécuté en place de Grève.

Ainsi devait finir Louis de Luxembourg, connétable de France, proche parent du duc de Bourgogne, et beau-frère du roi de France. La chute d'une

Digitized by Google

tête si élevée, pour des intrigues de cour, produisit une vive sensation chez le peuple, et terrifia les grands qui se sentaient plus ou moins compromis. Tous savaient que l'inexorable Louis XI avait dans ses mains les papiers de Saint-Pol, et des documents qui les compromettaient plus ou moins. En effet, quelques personnes furent poursuivies; mais elles ne faisaient pas partie des plus criminelles. Louis sut modérer sa vengeance, et il revint au Plessis, laissant dans le doute et dans la crainte beaucoup de ses ennemis, disposés à se tenir désormais dans une situation de neutralité qui ferait oublier leurs torts et laisserait dormir la colère du roi.

Un plus grand coupable, suivant Louis, vivait encore paisiblement dans le midi de la France, où tout était pacifié. C'était Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, son ancien ami, le compagnon de sa jeunesse. Ce seigneur n'avait pas repris les armes depuis la guerre du bien public; il vivait éloigné de la cour, et recevait quelquefois des messages soit de la part du duc de Bourgogne, soit de celle des autres princes. Le roi avait des preuves de ces différentes relations, et pour en finir, disait-il, avec cette famille turbulente, il donna l'ordre d'aller as-

Digitized by Google

siéger le duc dans son château de Carlat, où il fut arrêté et conduit à Lyon, dans la prison de Pierre-en-Sise. Sa femme, enceinte, aussi malheureuse que sa belle-sœur de Lectour, saisie de douleur et d'effroi, mourut en couche pendant le siége. Son mari, homme estimable et aimé de tous ceux qui avaient des rapports avec lui, était réservé à une procédure odieuse et à un jugement qui déshonora tous ceux qui y prirent part.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Seizième.

DÉFAITE DU DUC DE BOURGOGNE A GRANDSON ET A MORAT ; VALEUR BRILLANTE DU JEUNE DUC DE LORRAINE ; ARRESTATION ET CONFINEMENT DE LA PRINCESSE YOLANDE, SŒUR DU ROI ; ÉTAT DE FOLIE DU DUC CHARLES ; BATAILLE DE NANCY.

APRÈS la défaite de Grandson, le duc de Bourgogne revint à Lausane, où il rassembla les débris de son armée plus éparpillée que détruite ; et avec les renforts qu'il recevait de tous côtés, il se crut en état de se venger des Suisses, qui l'avaient si audacieusement battu.

Digitized by Google

Toujours présomptueux, il vint asseoir son camp au pied de leurs montagnes, proche de la ville de Morat. Les vainqueurs de Grandson ne tardèrent pas à venir l'attaquer. Ils se ruèrent sur ses troupes déjà découragées, comme un rocher se précipite du haut d'un torrent. Elles ne purent soutenir longtemps un combat inégal; toute l'armée lâcha pied, fut mise en déroute; et le duc, après des efforts inutiles, pour rallier ses soldats épouvantés, fut obligé de fuir une seconde fois avec un petit nombre de cavaliers. Ses plus braves capitaines succombèrent; tous les équipages, l'artillerie, les tentes, les armes furent abandonnés, et les Suisses, de même qu'à Grandson, firent un butin immense. Les vainqueurs aussi modestes que désintéressés admirèrent la valeur que le jeune duc de Lorraine montra dans cette journée; ils crurent lui devoir la victoire, et dans l'enthousiasme de leur succès, ils lui abandonnèrent tout le butin fait sur les Bourguignons, parmi lequel se trouvaient les riches équipages du fastueux Charles le Téméraire.

Ce prince vint se réfugier à Gex, au pied du Jura. La rage était dans son cœur, ses emporte-

Digitized by Google

ments furent ceux d'un insensé qui ne reconnaît plus personne. Dans un de ses transports, il fit arrêter et enfermer dans une citadelle la duchesse Yolande de Savoie, dévouée à son parti. Cette princesse, sœur de Louis XI, était venue le visiter et lui offrir les consolations que l'amitié doit au malheur. Sa détention fut longue, et elle ne dut sa liberté qu'à l'intervention de son frère. Malgré ses torts, le roi, alors au château du Plessis, la reçut avec bienveillance, il vint au-devant d'elle et lui dit en riant: « Soyez la bienvenue, madame la Bourguignonne, je veux vous consoler de la mauvaise tournure que prennent vos affaires. » Comblée d'égards et de présents, Yolande ne quitta son frère qu'après avoir fait sa paix et recouvré tous ses domaines.

Louis, de plus en plus satisfait des désastres de son principal ennemi, envoya complimenter les Suisses sur leur victoire, et reçut de leur part des ambassadeurs avec lesquels il prit l'engagement de fournir trente mille hommes au duc de Lorraine, pour reconquérir son duché, en soldant de plus une bonne partie de ces troupes. Il promit d'ailleurs d'attaquer, de son côté, toutes les frontières de la

Digitized by Google

Bourgogne, agression qu'il avait déjà commencé à exécuter. Louis XI prévoyait que de nouveaux désastres attendaient le duc plus aveuglé, plus irrité que jamais, et il avait donné l'ordre à ses généraux de faire avancer son armée pour se trouver prêt à tout événement.

Pendant que le duc de Bourgogne cachait au pied du Jura sa honte et sa douleur, le jeune duc de Lorraine, toujours actif, rempli de courage et d'audace, se rendit à Strasbourg, où il réunit ses sujets émigrés et les nombreux amis que lui avait faits son noble caractère. Les principales villes de l'Alsace offrirent de marcher avec lui. A la tête de ces auxiliaires de bonne volonté, il vint alors mettre audacieusement le siége devant Nancy, que Charles avait désignée pour être la capitale de son nouveau royaume.

Au bruit de cette invasion, Charles de Bourgogne sortit de la stupeur dans laquelle il était plongé depuis deux mois; il rassembla, à la hâte, le peu de troupes qu'il avait sous sa main, et se mit en marche, outré de dépit de la tentative hardie de son jeune adversaire. Les projets de vengeance les plus sinistres roulaient dans sa tête, et lorsqu'a-

Digitized by Google

près quelques jours de marche, il apprit que la ville de Nancy était prise, sa fureur ne connut plus de bornes. Ses serviteurs affectionnés, ses amis intimes, étaient traités avec la dernière rigueur et menacés d'être sacrifiés aux moindres caprices de sa fureur.

De son côté, le jeune René de Lorraine n'avait pas été sans inquiétudes. Quoique l'affection du pays lui fût assurée, et malgré les avantages obtenus jusque là, il était évident que sa petite armée de volontaires ne résisterait pas longtemps aux forces dont le duc de Bourgogne pouvait disposer. Aussi, sans rien hasarder, il s'adressa à ses amis les Suisses, qui, excités par l'estime qu'ils faisaient de sa valeur, peut-être un peu en faveur des sommes promises par le roi de France, lui accordèrent douze mille hommes bien équipés, petite partie d'un grand nombre qui demandait à marcher avec lui; tant était profonde la haine de ces montagnards contre le Bourguignon! Avec ce renfort qu'il joignit à ses amis de l'Alsace et de la Lorraine, il eut bientôt une armée supérieure à celle du duc.

Ce prince s'entêta à reprendre la ville de Nancy, dont il voulut faire le siége, malgré la rigueur de la

Digitized by Google

saison et contre l'avis de ses meilleurs officiers. Ses soldats, transis par le froid, démoralisés par les revers précédents, se battaient mollement; plusieurs de ses capitaines, n'espérant plus rien de la position à laquelle il était réduit, quittèrent ses drapeaux. Le fameux condittori, Campo-Basso, autrefois son plus dévoué serviteur, le confident de ses projets, le compagnon de ses plaisirs, l'abandonna lui-même avec les Italiens qu'il commandait. Ce partisan vint offrir ses services au duc de Lorraine, et demanda à combattre avec les Suisses. Ces braves gens, révoltés d'une si indigne trahison au moment du danger, repoussèrent les transfuges et les chassèrent de leur camp.

Malgré cette position difficile qu'il s'était créée, Charles, toujours téméraire, continua à lutter seul contre tous les obstacles, et à s'abandonner en forcené à des périls inévitables. Enfin le 5 de janvier, veille du jour des rois 1477, il s'arma de grand matin, disposa toutes les choses nécessaires pour recevoir la bataille. Elle ne fut ni longue ni meurtrière, la poursuite seule fut désastreuse. Plus de deux heures après la chute du jour, les Bourguignons, forcés dans toutes les directions,

Digitized by Google

cherchaient vainement leur salut dans une fuite désormais impossible. Au milieu de ce désordre, chacun, songeant à sa propre conservation, avait perdu de vue l'infortuné Charles; ce ne fut que plusieurs jours après, que son corps mutilé, entièrement défiguré, fut rencontré dans la vase glacée d'un ruisseau. Il était tellement méconnaissable, qu'on douta longtemps de sa mort, et qu'on tremblait de le voir reparaître plus terrible que jamais.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Dix-septième.

LOUIS XI APPREND LES DÉSASTRES DE NANCY, SES TRANSPORTS DE JOIE; ENVAHISSEMENT DE LA BOURGOGNE; RÈGLEMENT POUR L'ARMÉE; LES ÉTATS DE BOURGOGNE SE DONNENT AU ROI.

GRACE à l'institution du service des postes que Louis avait établies en 1464, il espérait bientôt avoir des nouvelles du théâtre de la guerre; en effet, trois jours après la bataille, il reçut un courrier qui le fit réveiller au milieu de la

Digitized by Google

nuit pour lui remettre ses dépêches. Le roi n'en eut pas plutôt pris connaissance, qu'il s'abandonna à des transports de joie indicibles; il se frottait les mains l'une contre l'autre en signe de contentement, se promenait à grands pas dans ses appartements, appelant à haute voix tous les gens de sa maison, pour leur raconter ce qu'il avait appris de cette fameuse bataille dont peut-être lui seul comprenait toute l'importance. Voulant communiquer à ses amis le plaisir qu'il éprouvait, il les envoya chercher à Tours. Réunis aux courtisans qui l'entouraient, il les entretint avec affabilité, devisant familièrement sur ce qu'il importait de faire dans cette circonstance, et ce que pouvait être devenu le duc de Bourgogne.... Jamais il n'avait été ni si confiant, ni si communicatif. Louis XI épuisait toutes les conjectures. Cette causerie familière se prolongea jusqu'au dîner auquel ils furent invités et où on les traita de la manière la plus splendide. La joie la plus franche semblait animer tous les visages. Cependant Commines rapporte qu'on remarqua des convives, si bien préoccupés, qu'ils ne mangeaient pas à leur appétit. Sans doute ils pensaient que le roi, débarrassé de son plus grand

Digitized by Google

ennemi, aurait le loisir de se livrer aux ressentiments qu'il avait dissimulés jusque là.

Quoi qu'il en soit, Louis n'attendit pas la nouvelle positive de la mort du duc de Bourgogne pour ordonner à ses généraux d'envahir immédiatement ses États. Il fit proclamer dans les provinces, dans chaque ville, qu'il devait protéger la personne et les droits de sa cousine et filleule Marie, trop faible pour retenir ses sujets dans l'obéissance. Pour éviter tout sujet de contestation, il voulait, disait-il, la marier au dauphin son fils. Il savait, d'ailleurs, que la Bourgogne, ayant été donnée en apanage aux ancêtres du duc, revenait à la couronne faute d'hoir mâle, ce qui était fort contestable parce que le roi Jean, en donnant la Bourgogne à son fils Philippe, n'avait aucunement stipulé que les héritiers du sexe féminin seraient exclus de la succession. Dans tous les cas, la postérité mâle de Philippe le Hardi existait encore dans la personne du comte de Nevers, fils de Jean d'Étampes, et ce seigneur devait légalement hériter du duché, si la princesse Marie en était exclue. Louis ne l'ignorait certainement pas, mais il avait besoin d'un prétexte pour autoriser l'invasion qu'il avaitordonnée.

Digitized by Google

C'est au milieu de ces dispositions ambitieuses que, le 10 de janvier, une lettre du duc de Lorraine lui confirma ce qu'il savait déjà de la bataille de Nancy, et l'instruisit de la fin tragique de leur ennemi. La certitude de cette catastrophe dut faire une impression profonde sur l'esprit du roi qui, depuis dix-neuf ans, luttait avec tant de peine contre les intrigues, les déceptions, les embarras de tout genre que lui suscitait ce puissant rival. Allégé d'un si pesant fardeau, il put respirer plus à l'aise, mesurer avec satisfaction la carrière qui s'ouvrait devant lui, et mettre à profit les événements qui venaient à son aide.

Commines, d'une ancienne maison du Brabant, et le bâtard de Bourbon, furent envoyés dans la Flandre et dans l'Artois où ils avaient des parentés et des amis parmi la noblesse, afin de décider les grands seigneurs de ces provinces à se ranger du côté du roi, qui pouvait les combler de faveurs en mariant son fils le dauphin avec la duchesse Marie. Il leur adjoignit le sire du Lude, homme d'esprit et de finesse. Ces trois confidents, serviteurs zélés, partirent à la hâte, comprenant bien la délicatesse de leur mission.

Digitized by Google

Le roi, oubliant son ancienne répugnance pour la guerre, s'occupait activement à former une bonne armée dont il sentait la nécessité. Persuadé que l'ordre et la discipline sont indispensables, il fit publier des ordonnances admirables qui réglaient jusqu'aux moindres détails du service, de la bonne tenue des troupes et de la comptabilité. Les trésoriers firent serment de payer régulièrement les gens de guerre, de ne détourner aucune somme pour leur usage particulier. Tous les officiers devaient veiller à ce que les bourgeois des villes et les habitants des campagnes ne fussent jamais lésés dans leurs intérêts; il était ordonné aux payeurs de l'armée d'acquitter les dettes que les gens de guerre laisseraient dans les lieux où ils avaient logé. Enfin, rien n'avait échappé à sa prévoyance.

Nuit et jour, travaillant ainsi aux préparatifs de la guerre et au succès des moyens politiques qu'il avait mis en jeu, Louis XI préparait l'avenir du pays, lorsque des dépêches de la part des généraux qui commandaient son armée, le déterminèrent à quitter le Plessis pour se rapprocher de la frontière. Il se dirigea donc vers Péronne, où il établit sa résidence. C'est dans cette place que les états de Bour-

Digitized by Google

gogne, réunis à Dijon, lui envoyèrent des députés pour obtenir la ratification définitive des arrangements arrêtés avec ses agents. Après de longs débats et de mûres réflexions, les Bourguignons prirent le parti de se livrer au roi, à condition que les troupes se retireraient; que tout dommage fait par elles serait réparé; que Louis s'engagerait par lettres patentes à maintenir les titulaires dans leurs emplois, respecterait les droits du clergé, de la noblesse et des bourgeois dépouillés par le feu duc; enfin que les impôts de toute nature, non consentis par les états, seraient *abrogés, cassés et annulés*. Non-seulement Louis XI ratifia toutes les conditions que les états exigeaient, mais il rendit plus libérales les chartes particulières de différentes villes, fondant son autorité sur des bases qu'il savait devoir produire de fécondes conséquences.

Digitized by Google

Chapitre Dix-huitième.

LA PRINCESSE MARIE, SA POSITION MALHEUREUSE; RÉVOLTE DES FLAMANDS; DESQUERDES LIVRE ARRAS.

Que devenait, pendant ce temps, la jeune Marie, âgée de vingt ans? Accablée de douleur, étourdie des orages qui se formaient autour d'elle, peu rassurée sur les amis qui devaient lui rester? elle se livrait tantôt au roi, en qui elle eût désiré trouver un protecteur, tantôt aux hommes éclairés qui composaient son conseil. Ces derniers, ardents défenseurs de ses droits, ne manquaient pas

Digitized by Google

de bonnes raisons pour les appuyer; mais à quoi pouvaient servir les meilleures raisons et les droits les mieux établis, sans armée, sans généraux, avec des populations révoltées, devant les forces imposantes que Louis dirigeait sur tous les points de ses États? Les villes de la Somme avaient ouvert leurs portes sans difficultés, les deux Bourgognes se rendaient, les populations de la Flandre ne songeaient qu'à leur propre liberté. Partout on avait fait des réjouissances en apprenant la mort du duc. A Bruges, à Anvers, à Bruxelles, à Gand, on avait refusé les impôts. Les états, assemblés dans cette ville, avaient exigé que Marie renvoyât les conseillers de son père, surtout le chancelier Hugonet et le sire d'Imbercourt; on voulait qu'à l'avenir elle gouvernât d'après l'avis des états légalement nommés par les citoyens. Marie promit tout ce qu'on voulut, persuadée qu'elle pourrait, plus tard, ne pas tenir sa parole. Cette erreur causa de bien grands malheurs, la haine, la vengeance, les plus mauvais sentiments qui exaltent toutes les têtes.

Dans ces conjonctures difficiles, Marie envoya au roi une ambassade composée du chancelier de Bourgogne, de sire d'Imbercourt et de quelques autres

Digitized by Google

avec des pouvoirs pour prendre certains arrangements concernant sa position. Ils étaient chargés d'une lettre écrite de sa main et de celle de la duchesse douairière, sa belle-mère, qui l'affectionnait tendrement; et pour lui donner plus d'importance aux yeux du roi, les principaux membres de son conseil y avaient apposé leur signature. Par cette lettre, elle prévenait Louis XI qu'elle avait pris possession de ses États, et que son intention était de les gouverner par les avis du chancelier Hugonet, du sire d'Imbercourt et des autres conseillers qui avaient mérité la confiance de son père. Elle ajoutait que toutes les espérances de son avenir reposaient dans l'affection du roi, qui serait pour elle un bon parent et agirait en noble seigneur suzerain; sans doute, disait-elle, il aurait pour agréable les efforts qu'elle faisait dans l'intention de conserver la paix, et pour preuve de son bon vouloir, elle le priait de confirmer la trêve de neuf ans conclue à Soleure avec le feu duc de douloureuse mémoire. Enfin, Marie était disposée à vivre dans les bonnes grâces du roi.

Louis XI, désireux de se faire des amis et des partisans en Bourgogne, reçut très-gracieusement cette députation; protesta de son affection pour sa

Digitized by Google

pupille et filleule bien-aimée, assura qu'il pensait sérieusement à son mariage avec le dauphin, exprima combien lui plaisaient les dispositions pacifiques de mademoiselle de Bourgogne, et demanda qu'en faveur de son adhésion à la trêve de Soleure, on lui cédât la portion de la ville d'Arras qui était en dehors de la citadelle et des fortifications. Les ambassadeurs, flattés de faire une chose qui lui fût agréable, consentirent à ce sacrifice, et promirent, en le quittant, que le sire Desquerdes, qui commandait la place, aurait ordre de la lui livrer. Ce général, gagné par Commines, ne cherchait qu'un prétexte pour quitter le service de la duchesse dont les affaires lui paraissaient fort compromises; il demanda à garder le commandement de cette portion de la ville et la tint pour le roi. Desquerdes, excellent militaire, homme d'esprit et de capacité, fut largement récompensé de sa défection par une riche dotation, la conservation de tous les emplois et dignités qu'il possédait en Picardie, et l'assurance d'obtenir les faveurs qu'il solliciterait. C'était être suffisamment payé d'une trahison si l'honneur pouvait se mettre à prix. Ajoutons toutefois pour rendre hommage à la vérité, qu'il fut depuis loyal serviteur, également attaché au roi et à la France.

Digitized by Google

Chapitre Dix-neuvième.

BONNE RÉCEPTION DES DÉPUTÉS FLAMANDS; LA RÉVOLTE DES PAYS-BAS EST A SON COMBLE.

Les députés, charmés du bon accueil du roi, qu'ils regardaient déjà comme leur seigneur, retournèrent à Gand, où ils trouvèrent les esprits dans la plus grande agitation; le peuple, en pleine révolte, avait arrêté les magistrats; plusieurs avaient été égorgés dans le tumulte, les autres en-

Digitized by Google

fermés attendaient que les états eussent ordonné de leur sort.

Ces embarras de la jeune Marie augmentèrent encore par l'arrivée de l'évêque de Liége, qui réclamait, au nom des citoyens de cette ville, les priviléges et les libertés qu'on leur avait ravis par la force, ainsi que le remboursement des sommes extorquées au pays par ordre du feu duc. Pour appuyer sa demande, le prélat, homme de plaisir, incapable de s'occuper d'affaires, s'était fait accompagner par le sire de la Mark, connu sous le nom de *Sanglier des Ardennes*, un des hommes les plus extraordinaires de ce temps-là. De même que les députations de plusieurs contrées, profitant du trouble général, ces deux hommes parlèrent très-haut et ne réclamèrent leur liberté que pour se faire des droits à la licence.

La princesse fort troublée, ne sachant que répondre, promit à chacun qu'elle soumettrait leur demande aux états qui feraient droit à leur réclamation.

Il était évident que ces populations ne pouvaient être ramenées à leur devoir avec le seul secours de la haute féodalité, qui n'avait plus ni force ni autorité.

Digitized by Google

Le roi, qui ne voulait qu'augmenter les perplexités de la jeune Marie, courbée sous le joug des Gantois, crut plus avantageux de se tourner de leur côté et d'activer leur révolte que de payer chèrement la noblesse de Bourgogne disposée à la trahir. Les Flamands n'avaient aucune prévoyance politique, ils ne pensaient qu'à leur liberté facile à consolider sous une jeune princesse faible, sans guide, sans soutien, incapable de rétablir l'ordre; ils craignaient surtout l'influence de ceux qui lui étaient attachés, leur haine les poursuivait, et leur méfiance s'étendait jusque sur la France, qui n'avait rien entrepris contre leurs intérêts.

Ces dispositions n'eussent pas été favorables au projet du mariage avec le dauphin, si le roi y eût sérieusement songé; mais il est probable qu'il se flattait d'amener à lui la succession de Bourgogne sans conclure l'alliance, presque monstrueuse, d'un enfant de sept ans avec une princesse de vingt, dont l'union définitive ne pouvait avoir lieu qu'à une époque bien reculée et peut-être incertaine. Malgré tout ce que l'on a pu dire contre Louis XI, sur les maux que ce mariage eût prévenus plus tard, il est évident que toute sa sagacité politique ne pouvait hâter les

Digitized by Google

années ni prévoir la venue de Charles-Quint, destiné à remuer si puissamment ces peuples durant le siècle suivant.

Digitized by Google

Chapitre Vingtième.

OLIVIER LE DAIM EN AMBASSADE ; INDISCRÉTION DU ROI, SES SUITES ; SUPPLICE DU CHANCELIER HUGONET ET DU SIRE D'IMBERCOURT.

La nouvelle tactique adoptée par le roi ne rendait plus nécessaire la présence d'un grand seigneur auprès des villes de Flandre. Il rappela donc Commines, l'envoya en Bretagne, et confia à Olivier le Daim la mission délicate de négocier avec les Flamands, pour les rapprocher

Digitized by Google

de la cour de France et d'obtenir en même temps un entretien particulier de mademoiselle de Bourgogne. Olivier Tuffet (ou le Diable), barbier-chirurgien, était un serviteur aussi intelligent que dévoué. Sa sagacité l'avait mis fort avant dans la confiance de Louis XI. Né en Flandre, et depuis longtemps au service du roi, il avait obligé beaucoup de monde dans ce malheureux pays, et y conservait une grande influence parmi le peuple.

Suivant les instructions qu'il avait reçues, il demanda une audience à la duchesse, qui refusa de le recevoir malgré sa qualité d'ambassadeur et le titre de comte que le roi lui avait donné en l'ennoblissant. Cet affront de la cour, les moqueries de ceux qui la composaient, disposèrent le comte de Meulan à agir hostilement contre la duchesse. Ses intrigues avec les révoltés eurent un plein succès, et décidèrent les états à envoyer une ambassade à Péronne, pour s'entendre avec Louis sur leurs nouveaux intérêts. « Le roi n'est pas votre ennemi, leur disait le Daim, il ne demande qu'à vivre en paix avec vous. » Ces républicains, fiers d'avoir la principale autorité dans le gouvernement, choisirent parmi les plus capables d'entre eux des députés, qui reçurent des

Digitized by Google

pouvoirs suffisants pour renouveler le traité de Soleure et prendre avec le roi des arrangements de bon voisinage.

Louis XI vit arriver avec plaisir ces ambassadeurs bourgeois; il les entretint de leur situation politique, et reçut d'eux l'assurance que la duchesse voulait gouverner d'accord avec les états de Flandre, et qu'ils étaient envoyés pour le prier de renouveler la trêve de Soleure, conclue avec le feu duc. Ils protestaient du désir de vivre en bonne intelligence avec lui. « Je crois bien, répondit le roi, que vous désirez « vivre en paix avec moi; mais reste à savoir si ceux « qui gouvernent réellement le veulent comme vous. « La duchesse est loin de partager votre pensée; « elle a choisi un conseil qui n'a rien de commun « avec les états, ce dont je puis vous donner la « preuve. » Et, sans songer aux suites que pourrait avoir une pareille indiscrétion, il leur fit lire la lettre de mademoiselle de Bourgogne; il fit plus, il leur permit d'emporter cette missive dans la seule vue de brouiller plus vivement les états avec la duchesse.

Peu accoutumés à traiter des affaires de cette importance, ces envoyés ne sentirent que leur mysti-

Digitized by Google

fication; et, sans parler plus au long du sujet de leur visite, ils s'en retournèrent, bouillant de colère, rendre compte de leur mission aux états assemblés à Gand. Là, en présence de la duchesse, ils l'accusèrent d'avoir livré au roi la ville d'Arras, et d'avoir formé un conseil composé des ennemis les plus déclarés des libertés du pays. Mademoiselle de Bourgogne, bien persuadée que le roi n'avait pu lui faire l'affront de communiquer sa lettre à de tels députés, soutint qu'elle n'avait rien écrit de semblable, et les défia de le prouver. Alors l'un d'eux, sans plus de mystère, sortit de son sein la lettre que le roi leur avait remise, et en fit lecture à haute voix. La jeune Marie, interdite, honteuse d'être si publiquement démentie, se retira profondément irritée contre Louis XI, qui la mettait dans une situation si difficile à justifier.

Cet incident, bientôt connu de toute la ville, mit le comble à la fureur des bourgeois, et anima plus que jamais les membres des états contre le chancelier Hugonet et le sire d'Imbercourt, qui furent arrêtés avec les autres personnes désignées dans la lettre. Ces malheureux, après avoir souffert toutes les avanies que peut imaginer une populace effré-

Digitized by Google

née, furent jugés et condamnés : les deux premiers, à perdre la vie sur un échafaud, et les autres, à rester en prison jusqu'à plus ample information.

Le chagrin de la jeune Marie est facile à concevoir; cette princesse voyait ses plus affectionnés serviteurs victimes de leur dévouement, et condamnés au dernier supplice. Dans son désespoir, elle se rendit en habit de deuil sur la place publique; là, toute en larmes, les cheveux épars, elle supplia cette populace qui entourait le lieu de l'exécution, demandant grâce pour les plus anciens amis de sa maison, déjà montés sur l'échafaud, et tellement mutilés par la question qu'on leur avait fait subir, qu'ils ne pouvaient se tenir debout, ni prendre une position pour recevoir la mort. Ce fut en vain que la princesse s'adressa au peuple en suppliante, et qu'elle implora la pitié de cette foule, qui faisait entendre des cris de mort; leur tête tomba et roula presque aux pieds de Marie, qu'on fut obligé d'emporter mourante dans son palais.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Vingt-et-unième.

LES PLACES DE LA BOURGOGNE SE RENDENT SUCCESSIVEMENT AU ROI; SURPRISE DE TOURNAY; LE DUC DE GUELDRE A LA TÊTE DES FLAMANDS, SA MORT DANS UN COMBAT; MAXIMILIEN ÉPOUSE MARIE DE BOURGOGNE.

PENDANT que ces scènes de désolation se passaient à Gand, le roi était toujours à Péronne, d'où il observait les attaques dirigées contre les places qui tenaient encore en faveur de Marie. Presque toutes s'étaient déjà ren-

Digitized by Google

dues, les unes par la force des armes, le plus grand nombre étaient victimes de la trahison de ceux qui devaient les défendre. La ville d'Arras, très-affectionnée à la duchesse, venait de capituler après un siége vigoureux. Le roi alla lui-même en prendre possession. Pour s'attacher les habitants, qu'il voulait convertir pour toujours à ses intérêts, il accorda à plusieurs bourgeois des lettres de noblesse, avec dispense de service militaire, et octroya des chartes qui assuraient leurs libertés et leurs priviléges pour l'avenir. Ces choses réglées à Arras, Louis dut quitter cette ville pour se rendre à Hédin, qui venait d'ouvrir ses portes et de recevoir garnison française. A peine fut-il parti, qu'un grand nombre d'amis de la duchesse, réfugiés dans cette place, y organisèrent une révolte pour en chasser les Français, qui, pris à l'improviste, furent obligés de se réfugier dans la ville basse. Le commandant Desquerdes en recommença le siége, et le poussa si vivement, que les révoltés furent contraints de se rendre à merci, et la députation envoyée au roi traitée en rebelle. La ville, condamnée à une forte contribution, se trouva exposée aux plus cruelles représailles que la vengeance des Français put imaginer.

Digitized by Google

Olivier le Daim, après avoir intrigué, comme nous l'avons vu, à Gand, s'était rendu à Tournai, ville indépendante qui, en payant un faible tribut au roi, se gouvernait par ses magistrats. Les habitants dormaient paisiblement sur la foi des traités, lorsque le Daim, s'apercevant que le service pour la garde de la ville ne se faisait pas avec exactitude, forma le projet de s'emparer de cette place en y introduisant un détachement de l'armée du roi, cantonnée tout auprès. Pour cela, il écrivit au commandant des troupes, et, d'accord avec quelques bourgeois gagnés par ses intrigues, les portes furent ouvertes, et les Français introduits avant que les magistrats fussent prévenus de ce hardi coup de main. A la suite de cette expédition d'Olivier le Diable, plusieurs d'entre eux furent arrêtés et envoyés au roi, qui sut gré à son barbier de sa dextérité et de son audace.

Les Français, une fois maîtres de Tournai, en firent une place de sûreté, d'où ils envoyaient des détachements qui ravageaient l'Artois et les autres parties de la Flandre. Ces peuples, pour être protégés contre ces invasions, délivrèrent de prison le jeune duc de Gueldre, lui promirent la main

Digitized by Google

de la duchesse de Bourgogne, sa parente, s'il voulait se mettre à leur tête contre l'ennemi commun. Ce prince, très-défavorablement connu par sa mauvaise conduite envers son père, surpris d'une si haute fortune, combattit avec énergie et courage pour la mériter, mais succomba devant Tournay, dans une rencontre où ses troupes furent mises en déroute. La duchesse, qui n'avait aucune inclination pour lui, se consola aisément de sa perte, et laissa ses amis négocier encore une fois son mariage. Ils s'adressèrent à Maximilien, fils de l'empereur d'Autriche Frédéric III, à qui, du vivant de son père, elle avait déjà été promise. En considération de cette circonstance, tous les partis tombèrent d'accord; et, malgré tout ce que Louis XI put entreprendre pour la traverser, cette union s'accomplit à la grande satisfaction de la jeune Marie, qui sentait, chaque jour davantage, le besoin d'un appui contre le roi de France, qu'elle détestait de toutes les forces de son âme.

Louis XI, quoique très-contrarié de cette union, ne crut pas devoir refuser la trêve que le nouveau duc lui fit proposer. Il avait besoin de renouveler ses alliances et de déjouer les trames de la maison

Digitized by Google

de Bourgogne. Son attention se porta d'abord du côté du roi d'Angleterre, dont il avait sujet de craindre la défection. Édouard ne refusa pas de confirmer la trêve conclue à Péquigny, et de la continuer pendant la vie des deux rois. Ce prince, aimant le plaisir et ennemi de toute fatigue, était resté l'ami de la France, malgré les vives instances de Maximilien et de la princesse Marie. Les pensions considérables que Louis payait, tant à lui qu'à tous les officiers de sa maison, éloignaient d'ailleurs les Anglais de prendre part aux querelles du continent.

Ainsi rassuré de ce côté, le roi put traiter avec les ducs de Lorraine et de Bretagne. Ce dernier conservait ses mauvaises dispositions envers la France; mais certain de n'être pas soutenu par l'Angleterre, il n'osa se refuser à tout ce qu'on exigea de lui. Les démêlés avec l'Espagne avaient été longs; Louis les termina en mariant la princesse de Savoie, sa nièce, avec le prince Frédéric d'Aragon, qui reçut en dot le Roussillon et la Sardaigne, dont on n'avait disposé que provisoirement.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Vingt-deuxième.

MAXIMILIEN ROMPT LA TRÊVE; ASSASSINAT DU DUC DE MILAN; NOUVELLES MÉFIANCES DU ROI; JUGEMENT DU DUC DE NEMOURS, SON SUPPLICE.

MAXIMILIEN, poussé par l'ardeur belliqueuse des Flamands, rompit le premier, sans la déclaration d'usage à cette époque, la trêve qui venait d'être consentie. Plusieurs villes furent prises et reprises sans rien amener de décisif.

Digitized by Google

La versatilité, le manque de foi de la plupart des cités, nécessitèrent des ordres sévères dont les généraux du roi, ambitieux pillards, excédaient la rigueur pour avoir un butin plus considérable à partager. Cette conduite augmentait les ennemis de Louis XI, sur qui retombait la responsabilité des excès commis par ses troupes. Les efforts qu'il fit pour arrêter ces déprédations multiplièrent le travail que lui imposait depuis longtemps la conduite des affaires, et dérangèrent sa santé. Il voyait avec peine les Flamands, réunis au duc Maximilien, guerroyer avec lui, et les Bourguignons, d'abord si dévoués, si chèrement payés, quitter ses drapeaux : toutes ces circonstances augmentaient encore son humeur naturellement sombre, et lui suggéraient les plus sinistres réflexions sur les hommes dont il était entouré. La mort du duc de Bourgogne préoccupait souvent sa pensée : il n'était pas démontré, pour lui, que ce prince eût péri par le fer de l'ennemi plutôt que de la main d'un assassin. Quoique cette mort lui eût été profitable, elle troublait son imagination par l'idée des trahisons auxquelles sont exposés les princes les plus puissants.

Digitized by Google

Ces funestes pensées, qui assombrissaient de plus en plus son existence concentrée au Plessis, furent encore augmentées par les dépêches qu'il reçut d'Italie. On lui apprenait que Galéas Sforce, duc de Milan, venait d'être poignardé en plein jour dans une église, au milieu de ses gardes. Cette nouvelle l'émut douloureusement. Ce prince était son allié, son beau-frère, bon politique, rusé comme lui, et conduisait ses sujets avec la plus grande fermeté. Toutes ces qualités ne le garantirent cependant pas de la vengeance de deux gentilshommes de sa maison. Louis XI ne pouvait-il pas craindre de trouver dans la sienne quelques forcenés capables de commettre un semblable crime?

Sous l'influence de telles réflexions, son caractère devait s'aigrir à mesure que sa santé déclinait. Mille souvenirs pénibles, qui lui rappelaient ceux qui l'avaient trahi plusieurs fois, venaient ajouter à ses préoccupations. Elles excitèrent bientôt dans son cœur des besoins de vengeance qui l'abandonnaient rarement et le portèrent à commettre des cruautés peu nécessaires, dans le seul but d'inspirer la terreur dont il espérait se faire un rempart. Par exemple, on poursuivit, sur ses ordres, devant

Digitized by Google

le parlement le duc de Nemours, oublié en prison depuis deux ans. Ce prince, d'un caractère doux et inoffensif, n'avait plus repris les armes depuis la guerre du bien public. Louis ne pouvait donc lui reprocher que d'avoir écouté ses ennemis et connu leurs machinations sans les avoir dénoncées... Ces motifs, de peu d'importance, suffirent cependant pour le faire condamner à mort et le faire exécuter aux Halles de Paris.

Ce supplice, regardé comme inutile, excita la compassion générale. Plus tard, les ennemis de la politique de Louis XI chargèrent le tableau de cette exécution et la rendirent atroce, en supposant que les enfants du malheureux Nemours avaient été placés sous l'échafaud de leur père, pour être arrosés de son sang. Rien n'est moins prouvé que cet horrible trait de barbarie; les contemporains n'en parlent pas, et l'on peut soupçonner de partialité ceux qui l'ont imaginé longtemps après.

Quoi qu'il en soit, cette épouvantable tragédie diminua beaucoup la popularité du roi, déjà compromise par les impôts extraordinaires qu'il exigeait. Les sommes données à tous ceux qu'il voulait gagner à son parti ou retenir dans ses intérêts

Digitized by Google

étaient immenses. Ce qu'il payait à l'Angleterre, aux Suisses qu'il venait de prendre au service de la France, les domaines dont il enrichissait ceux qui avaient abandonné Marie de Bourgogne, représentaient des capitaux si considérables, que le parlement crut devoir faire des représentations au roi, pour le prier de modérer l'excès de ses générosités qui appauvrissaient le royaume et rendaient ses sujets malheureux, ce dont il pouvait juger par lui-même. Chacun, cependant, était bien persuadé que sa politique appuyée et fortifiée par l'argent valait mieux que des batailles. On connaissait sa maxime favorite : J'aimerais mieux, disait souvent Louis XI, dépenser dix mille écus que de sacrifier un seul archer.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Vingt-troisième.

DÉPENSES EXCESSIVES DU ROI EN FAVEUR DES ÉGLISES; SES PRATIQUES DE DÉVOTION; BATAILLE DE GUINEGATE.

PARMI les dépenses dont on se plaignait, il en était une surtout qui excitait l'étonnement général, c'étaient les dons faits aux églises qui figuraient pour des sommes énormes dans la dépense du roi. La dévotion superstitieuse de Louis XI

Digitized by Google

lui faisait entreprendre des pèlerinages vers les lieux où l'on honorait les saints auxquels il s'était dévoué plus particulièrement. On peut supposer d'ailleurs qu'il y était conduit, soit pour leur demander une faveur, soit pour les remercier d'un succès inespéré. Ces visites, assez fréquentes, se terminaient par des présents. Tantôt c'étaient des lampes d'argent qui devaient être, sans cesse, allumées devant l'image d'une Vierge ; tantôt il gratifiait un chapitre de huit cent vingt marcs d'argent pour couvrir la châsse de saint Fiacre ; enfin, une autre fois, dix-sept mille marcs devaient être employés à construire une balustrade d'argent autour du tombeau de saint Martin de Tours.

Pour se procurer cette quantité de métal, il avait mis en réquisition l'argenterie des particuliers de Paris et des plus grandes villes, dont il payait *raisonnablement* le prix. N'en ayant cependant plus de disponible, il donna à Notre-Dame de Boulogne le duché de ce nom, et présenta lui-même à cette Vierge devenue duchesse, un cœur d'or du poids de treize marcs. Tous les rois, ses successeurs, furent mis sous sa protection, et le très-dévot seigneur du Plessis les obligea, par lettres patentes, de

Digitized by Google

faire, à leur avénement au trône, une offrande du même prix.

On a de la peine à comprendre ce genre onéreux de dévotion chez un prince d'une portée d'esprit si supérieure, et généralement très-peu scrupuleux sur le choix des moyens qu'il employait pour arriver à ses fins. Il paraît que la morale était fort peu de chose dans l'idée qu'on se faisait alors de la religion, puisqu'on croyait qu'avec des prières achetées, des pratiques imposées et des prodigalités envers les églises, on était dispensé de toutes les vertus, même de la plus simple probité. En cela, Louis XI n'était pas différent des autres princes de son temps, et le clergé du quinzième siècle ne cherchait pas à les désabuser.

S'il faut en croire Commines et les contemporains : « Le roi avait son chapeau couvert d'images « de Vierge, la plupart en plomb ou en étain, les« quelles, à tout propos, quand il venait quelques « bonnes ou mauvaises nouvelles, ou que sa fan« taisie le prenait, il baisait et se ruait à genoux, « quelque part qu'il se trouvât, si soudainement « quelquefois, qu'il semblait plus blessé d'enten« dement que sage homme. » Toutes ces mome-

Digitized by Google

ries superstitieuses n'influèrent cependant en rien sur ses pensées, et ne l'empêchèrent pas de prendre toutes les mesures alors en son pouvoir pour conserver ses conquêtes de Bourgogne.

Le duc Maximilien, après avoir guerroyé assez longtemps sans obtenir de succès importants, résolut d'assiéger Thérouane et d'attaquer l'armée française qui couvrait cette place. Il était inférieur en nombre ainsi qu'en qualité d'hommes, et courait grand danger d'être battu. Ses généraux lui conseillèrent de ne pas risquer une bataille, mais leurs représentations furent inutiles, et le désir de combattre l'emporta sur la prudence. Le duc développa son armée sur les hauteurs de Guinegate, et laissa ses bagages dans la plaine. Les Français, dont la cavalerie était de beaucoup supérieure à la sienne, gravirent la colline qui les séparait de l'ennemi; le choc fut vigoureux, la cavalerie française enfonça celle de Maximilien, qui fut poursuivie à outrance. Les généraux eux-mêmes, ambitieux de faire des prisonniers, firent la faute impardonnable de suivre cette charge et d'abandonner, sur le champ de bataille, leur infanterie, inférieure à celle des Flamands qui, ne la voyant plus soutenue par la

Digitized by Google

cavalerie, l'attaquèrent avec avantage. La garnison de Thérouane vint alors à son secours, mais, arrêtée dans la plaine par les riches bagages de l'armée flamande, elle se mit à les piller, à massacrer les prêtres, les femmes, les enfants qu'on avait laissés sur des chariots. Cependant le jour baissait, l'infanterie, engagée sur les hauteurs, pliait et prenait la déroute, lorsque la cavalerie, qui avait poursuivi celle de Maximilien, revint excédée de fatigue, et tout à fait incapable d'arrêter les fuyards et de repousser l'ennemi. Il resta donc maître du champ de bataille, après avoir perdu sa cavalerie et ses bagages. Quatorze mille hommes succombèrent dans cette journée.

Par sa conduite et ses résultats, elle ressemble à celle de Montlhéri qui avait été la première affaire comme Guinegate fut la dernière du règne de Louis XI. Les deux partis s'attribuèrent également la victoire, et tous deux furent trop faibles pour en tirer aucun avantage. La perte eût été presque égale si Maximilien n'eût pas, avec sa cavalerie, abandonné un grand nombre de gentilshommes tués ou faits prisonniers. Il est bon, d'ailleurs, de remarquer que ces deux grandes batailles furent les

Digitized by Google

seules qui se donnèrent pendant le long règne de Louis XI, quoique ce prince ait été en guerre, ou constamment armé contre tous les princes de l'Europe.

Digitized by Google

Chapitre Vingt-quatrième.

COLÈRE DU ROI EN APPRENANT LES RÉSULTATS DE LA BATAILLE DE GUINEGATE ; RÉFORME DANS L'ARMÉE ; CONTINUATION DES HOSTILITÉS.

En apprenant les résultats de cette bataille, qu'il n'avait pas ordonnée, le roi entra dans une grande colère. Il s'imagina d'abord qu'on lui avait caché la vérité et il s'affligea de penser que le sort de ses conquêtes en Bourgogne, peut-être celui de son royaume, avait dépendu de ses généraux. Désolé intérieurement de sentir que ses forces affaiblies ne lui permettaient plus de com-

Digitized by Google

mander en personne, ni de surveiller convenablement ceux qui étaient chargés de ses ordres, il songea de nouveau à faire une paix solide. Cette pensée, qu'il ne devait pas laisser soupçonner, fut enfermée dans son cœur en attendant l'occasion de la développer.

Cependant l'échec de Guinegate l'avait profondément affecté : aussi travailla-t-il de suite à le réparer, en ramenant dans son armée la discipline et l'obéissance que la guerre de Bourgogne avait altérées. Les généraux furent vivement réprimandés : on leur reprocha avec raison d'entretenir un commerce inconvenant de prisonniers faits à la guerre, d'autoriser les troupes, surtout la cavalerie, de courir sans ordre sur l'ennemi comme des vautours sur une proie. A l'avenir, les prisonniers et tout le butin durent être mis en commun, pour que chacun, même les soldats, en eussent une part égale. « Veillez, écrivait-il au grand sénéchal de Saint-« Pierre, à ce que les prisonniers, même les plus « *gros*, se vendent pour *un rien;* c'est ce que je de-« mande, afin qu'une autre fois on *tue tout*. Si on « ne prend plus de prisonniers, ni de chevaux; si « on ne se livre plus au pillage, alors nous ne per-

Digitized by Google

« drons jamais de batailles.... mais gardez qu'il ne « reste aucun prisonnier dans Thérouane. M. le « sénéchal, si M. de Saint-André fait mine de vous « désobéir, mettez-lui vous-même la main au cou « et ôtez-lui par force les prisonniers, ou je vous as- « sure que je lui ôterai bientôt la tête de dessus les « épaules. »

Louis XI ne se borna pas à ces mesures qui ne détruisaient pas la racine du mal, il entreprit de changer l'organisation de l'armée. Les anciennes ordonnances sur la cavalerie lui déplaisaient depuis longtemps; il se décida à réformer cette arme, principalement les francs archers à qui Charles VII avait donné le dangereux privilége de vexer, de piller les citoyens, sans que le pauvre peuple fût admis à se plaindre des avanies qu'il essuyait. Cette troupe d'élite accompagnait toujours les généraux qui en faisaient, par ostentation, une espèce de garde prétorienne, dévouée à leur personne, et souvent initiée dans les complots formés contre l'autorité légitime.

Le roi, après de mûres réflexions, ordonna que cette brillante cavalerie fût dissoute; il la remplaça par une bonne infanterie étrangère qu'il recruta en grande partie parmi les Suisses. Ces milices, ne con-

Digitized by Google

naissant pas le langage du pays et n'ayant aucun intérêt dans les intrigues qu'on y pratiquait, lui donnèrent autant de sécurité qu'un prince aussi défiant que lui pouvait en concevoir.

Déjà il avait destitué le seigneur de Craon, général habile, dont l'avarice, les concussions, la dureté, avaient désaffectionné les populations disposées en sa faveur. Ce militaire retourna dans ses terres, gorgé de richesses et couvert de malédictions. Le roi le remplaça par Chaumont d'Amboise, général actif, intelligent, et d'une probité à toute épreuve; puis il continua à s'occuper des règlements relatifs à l'administration de l'armée, et il parvint à assurer la discipline et la prompte obéissance des troupes, en les forçant au respect qu'elles devaient avoir pour les citoyens de tout état.

Maximilien et Louis XI voulaient également la paix, et cependant la guerre continua encore une année; car alors il n'était pas facile d'éteindre la conflagration qui existait en France. Toutefois cette guerre ne présenta que des courses insignifiantes, la prise de quelques bicoques sans avantages réels pour les deux princes, et peu à peu la tranquillité se rétablit dans le royaume.

Digitized by Google

Chapitre Vingt-cinquième.

NAISSANCE DE MARGUERITE D'AUTRICHE ; REPRISE DES NÉGOCIATIONS ; LE CARDINAL LA BALUE MIS EN LIBERTÉ ; QUERELLE DES RÉALISTES ET DES NOMINAUX.

L'ARRIVÉE d'une princesse dont accoucha Marie de Bourgogne, le 10 février 1480, fit reprendre les négociations avec plus d'activité. Louis XI, sans s'inquiéter de la promesse qu'il avait faite à Édouard de marier le dauphin avec sa fille, l'offrit au duc Maximilien pour la princesse qui venait de naître, nommée Marguerite d'Autriche;

Digitized by Google

il stipulait pour sa dot toutes les conquêtes qu'il avait acquises sur la maison de Bourgogne et la restitution de l'Artois.

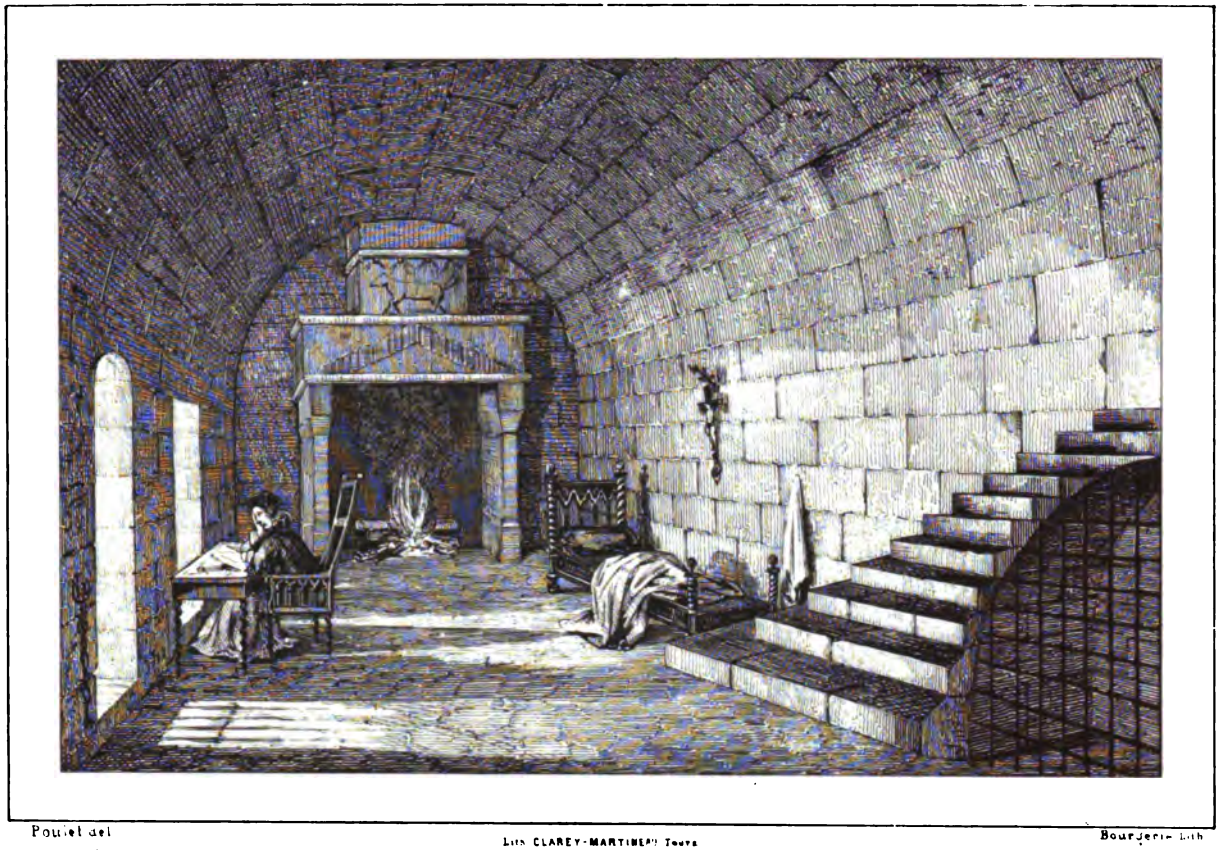
Les bourgeois des différentes villes de la Flandre, lassés de la guerre, accueillirent avec plaisir ces propositions de la France, dans l'espoir de faire garantir leurs priviléges par un bon traité. La valeur chevaleresque de leur prince déplaisait à leur bon sens : ils ne voyaient en lui qu'un homme vaniteux, léger, sans suite dans ses projets, sans aucun ordre dans ses finances, et surtout peu disposé à respecter leur liberté. Pour avoir une sûreté, ils auraient désiré se mettre sous la protection de la France. Louis de son côté, pour obtenir une paix solide, proposa la médiation du pape et la fit accepter au duc. Sa Sainteté envoya son neveu, le cardinal de Rovère, bien disposé à terminer cette longue querelle; mais les honneurs que le roi lui fit rendre, et la réception gracieuse qu'il reçut à sa cour, inspirèrent de la méfiance à Maximilien, qui ne voulut plus de son arbitrage. Le cardinal échoua donc dans sa mission en France, mais avant de prendre congé du roi, il demanda et obtint la délivrance de la Balue, enfermé depuis bien des années dans un cachot que

Digitized by Google

CACHOT DU CARDINAL LA BALUE AU PLESSIS-LES-TOURS.

Digitized by Google

Digitized by Google



Poulet del. Lith. CLAREY-MARTINEAU Tours Bourgerie Lith.

CACHOT DU CARDINAL LA BALUE AU PLESSIS-LÈS-TOURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

l'on voit encore au château du Plessis, et la cour de Rome s'engagea à le faire juger, ainsi que son complice l'évêque de Verdun relâché en même temps que lui.

Quoique la paix ne fût pas conclue, une trêve d'un an permit au roi de s'occuper des affaires de l'intérieur qu'il ne perdait pas de vue. Il était persuadé qu'une bonne police est l'âme d'une bonne administration; son attention se portait sur tout ce qui intéressait l'ordre public. La querelle des *réalistes et des nominaux* divisait les écoliers de l'Université de Paris. Des questions philosophiques, oiseuses et futiles, avaient irrité les passions des savants; ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque Louis, sans avoir égard au fond des choses, ordonna de ne plus écrire sur ces matières. Les livres qui en traitaient durent être fixés, dans les bibliothèques, avec des chaînes de fer, afin que personne ne pût les lire et surtout les communiquer. Cette menace singulière contribua à terminer la querelle et imposa silence aux écoliers turbulents et bavards [1].

[1] Voir la note C, à la fin du volume.

Digitized by Google

Les soins que Louis avait toujours donnés au commerce, à l'industrie l'avaient rapproché du peuple, qui en est le principal agent, et l'avait porté à s'occuper de la justice, qu'il lui faisait rendre rigoureusement. Déjà nous avons dit qu'il avait établi l'inamovibilité des gens de justice, pour régulariser et fixer les devoirs que chacun devait remplir; plus tard, révolté de la longueur des procès, de l'incohérence des coutumes, de la rapacité des hommes de loi, qui ruinaient les plaideurs, il voulut détruire ce fléau dévorant. Dans ce but, il appela près de lui des légistes, des théologiens, des magistrats, qui furent chargés de travailler à la révision des anciennes coutumes féodales, et d'établir, s'il était possible, une nouvelle jurisprudence, qui ne formât qu'un seul livre pour toutes les provinces.

La législation que désirait le roi était un ouvrage de longue haleine, qui ne pouvait pas être sitôt notre partage. Pour arriver à ce résultat, donné par le XIXe siècle, il a fallu livrer encore bien des combats à la puissance féodale, que Louis XI avait voulu réduire par tous les moyens en son pouvoir; au clergé, qui avait ses tribunaux, et aux parlements envahisseurs, dont la jurisprudence était la loi. A

Digitized by Google

tout ce qu'avait fait Louis XI, la Providence ajouta la main de fer du cardinal de Richelieu, un ministre-roi, qui semblait avoir hérité de la vigilance et de la fermeté de celui qui avait mis les rois hors de page, à peu près comme ce cardinal y mit la monarchie; pas immense, source féconde de puissance et de grandeur, puisées dans l'appel de toute une nation à fonder sa gloire, mais aussi situation nouvelle, que les errements du passé étaient impuissants à soutenir, et qui avait pour écueil les orages populaires et le flot des révolutions.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Vingt-sixième.

EXPOSÉ DES PENSÉES ADMINISTRATIVES DU ROI ; PROJET POUR L'UNIFORMITÉ DES POIDS ET MESURES ; MOTIFS DE L'ACCROISSEMENT DE L'IMPÔT ; SITUATION DE LA FRANCE.

QUELQUE prévention que l'on ait sur l'administration de Louis XI, on ne peut se dissimuler que, s'il eût vécu plus longtemps, il aurait donné à la France une partie des institutions auxquelles nous devons aujourd'hui notre prospérité. On sait qu'il créa les premières milices bourgeoises, et qu'il arma les citoyens pour la défense

Digitized by Google

de la patrie. La plupart des villes ont reçu de lui des franchises; celles qui repoussèrent courageusement l'ennemi, virent leurs principaux citoyens récompensés par des lettres de noblesse, et il se les attacha par l'estime qu'il témoigna publiquement de leur fidélité. Enfin, les postes, dont il avait imaginé la création, établies d'abord pour son service particulier, furent bientôt laissées à l'usage des citoyens, et le commerce en retira de précieux avantages.

Ces combinaisons, d'une haute portée administrative, n'étaient pas les seules qui occupassent l'esprit du roi. Le désir de perfectionner la civilisation du royaume tenait son attention éveillée sur tout ce qui intéressait l'utilité publique. Il était choqué de trouver, dans toutes les communes, des mesures et des poids de différentes dimensions; cette incohérence lui paraissait une gêne pour les transactions commerciales et la cause de beaucoup de fraudes. Résolu d'y porter le meilleur remède, il fit venir de Paris des *argentiers* et des marchands, qui comprirent et approuvèrent son idée. Il les chargea de trouver le moyen d'établir pour toute la France un système de poids et de mesures qui fussent les mêmes. Cette heureuse pensée n'eut pas le temps d'être ac-

Digitized by Google

complie. La mort trop prochaine du roi en suspendit indéfiniment l'exécution.

Le reproche que l'on adresse le plus généralement à Louis XI, c'est d'avoir accablé ses sujets d'impôts, d'avoir doublé, triplé ceux que la France payait sous Charles VII, et cela, sans considérer que les temps étaient bien changés. Avec lui, en effet, l'argent fut le principal mobile dont il se servit dans les circonstances difficiles d'un règne orageux. Administrateur actif et prévoyant, ce prince ne négligeait rien. L'établissement et l'entretien des places de guerre avaient, il est vrai, coûté des sommes considérables; mais aussi aucune dépense ne fut épargnée pour construire des ponts, ouvrir des canaux, rendre les rivières navigables et créer des grandes routes se croisant dans toutes les directions. Une armée nombreuse, entretenue aux frais de l'État, n'était plus à la charge du peuple comme sous les règnes précédents, et sa paie régulière, sa bonne discipline donnaient plutôt un mouvement utile aux impôts qu'elles ne les augmentaient en réalité.

Le cultivateur pouvait d'ailleurs serrer ses récoltes avec sécurité, et le marchand voyager sans

Digitized by Google

crainte d'être détroussé, soit par les garnisons de soldats pillards réfugiés dans des châteaux, soit par les bandes de partisans insoumis qui infestaient les campagnes. L'établissement des foires, des marchés, abandonné avant lui, la bonne police qu'on y entretenait, favorisaient le commerce et le développement de l'industrie naissante. Les villes, les campagnes étaient délivrées de ces bandes de mendiants, sans paie, sans discipline, qui vivaient aux dépens d'une contrée, la ravageaient et ne la quittaient souvent qu'après l'avoir dévastée. Si la politique de Louis XI coûta cher, sa prudence sut garantir la France de ces grandes batailles, de ces invasions qui exposent un pays aux exigences incalculables des vainqueurs. Ce prince n'aima sans doute pas le peuple par sentiment, comme les philanthropes de nos jours; le peuple, à ses yeux, c'était tous les habitants de la France qu'il voulait agrandir, rendre forte, riche et florissante. Elle devait trouver son bonheur dans l'application des principes d'économie politique qu'il avait conçus, et sa supériorité sur les autres États devait provenir des combinaisons qui forment la science diplomatique dont il fut l'inventeur.

Digitized by Google

Chapitre Vingt-septième.

RÉFLEXIONS SUR LE RÈGNE DE LOUIS XI ; CALOMNIES CONTRE SON CARACTÈRE ; NÉCESSITÉ DE SA CONDUITE ; PREMIÈRE ATTAQUE D'ÉPILEPSIE.

Le règne de Louis XI, comme nous l'avons vu, n'a été qu'une lutte continuelle, et, sans la force et la persévérance de son caractère, il n'eût jamais pu surmonter tant de difficultés qui semblaient ne s'aplanir que pour renaître. Il est évident que son courage dans le péril,

Digitized by Google

sa présence d'esprit, sa prodigieuse activité, sa sévérité même ont assuré le succès de ses entreprises. Cette sévérité, contre laquelle se sont élevés les partisans de la féodalité, a été le prétexte d'odieuses accusations dirigées contre sa mémoire. On a voulu en faire un tyran, le Tibère de la France, l'assassin d'un peuple qu'il aurait sacrifié à plaisir !.. De siècle en siècle, on a répété les calomnies inventées par quelques écrivains à la solde de la féodalité; on a imaginé les histoires les plus odieuses, on a ramassé les quolibets, les contes absurdes, et on les a mis en circulation parmi le peuple, toujours crédule et facile à abuser. Heureusement le temps a fait justice de ces exagérations. Aujourd'hui tout le monde connaît la barbarie de cette époque. On sait que la plus grande corruption régnait parmi les princes et les grands seigneurs; que la perfidie, la trahison étaient en honneur, et que le crime ne coûtait rien pour arriver au but. Sous tous ces rapports, Louis n'a certainement pas été pire que les autres, il n'a pas même égalé beaucoup de ses contemporains que l'histoire n'a point flétris. Impénétrable à tous les regards, il s'avança, il est vrai, vers son but, en faisant plier

Digitized by Google

à l'accomplissement de ses desseins, les événements, les volontés et tout ce que les hommes ont de plus sacré; rien, pas même la crainte de l'enfer, ne put arrêter sa marche. Les positions périlleuses dans lesquelles il se trouva exigèrent un grand pouvoir, une véritable dictature, pour résister aux entreprises de la puissance féodale, et réduire à la même obéissance les nobles et le populaire. Une main vigoureuse dût tenir les rênes de l'État pour s'opposer au démembrement de la France, que tant de princes avaient résolu. Le succès justifia cette énergie persévérante. La Providence couronna le succès de ses entreprises; ses ennemis furent soumis, son autorité se consolida tous les jours, et ce ne fut pas sans satisfaction, sans doute, qu'il parvint à reculer les limites de la France. Un tel résultat aurait pu l'enorgueillir, mais il fut averti de sa faiblesse par l'âge, et une attaque d'épilepsie qu'il éprouva aux environs de Chinon, où il était allé en pèlerinage, lui rappela durement le néant de l'humanité.

Pendant qu'il était à dîner au milieu de ses officiers, il se sentit tout à coup frappé; aussitôt il courut, en chancelant, vers la croisée pour respi-

Digitized by Google

rer l'air; ceux qui l'entouraient le prirent dans leurs bras, et l'étendirent auprès du feu où il resta longtemps sans connaissance : on le crut mort. Angello Catto, qui était en même temps son médecin et son astrologue, accourut promptement, fit ouvrir les fenêtres, et, après lui avoir administré quelques médicaments, lui rendit l'usage des sens, puis la parole, mais faible et embarrassée. Le roi, commençant à se reconnaître, demanda Commines, qui était alors à sa terre d'Argenton, et l'official de Tours, son confesseur. Commines arriva le premier et trouva le roi aux Forges, près de Chinon, où l'on eut beaucoup de peine à le transporter. Il ne le quitta plus. C'est lui qui rapporte que le roi entendait bien peu de ce qu'on lui disait, et qu'il ne formait guère de mots. « Je le servis, dit-il, l'espace de quarante jours à la table et alentour « de sa personne, comme valet de chambre, ce « que je tenais à grand honneur. »

Quand il eut recouvré un peu de raison et qu'il put articuler quelques mots, il s'informa des dépêches que l'on avait reçues, et des affaires que le conseil avait expédiées durant sa maladie. Ce conseil était composé de Commines, son chambellan,

Digitized by Google

son ami particulier, de l'évêque d'Alby, du maréchal de Gié et du sire du Lude. Ces messieurs, à la réserve de Commines, qui couchait dans la chambre du roi, étaient logés dans de très-petites chambres et se tenaient prêts au moindre signe. Louis demandait souvent les lettres qui arrivaient à chaque heure. On lui montrait les principales, qu'on lui lisait; il faisait, dit encore Commines, semblant de les entendre, les prenait en sa main et feignait de les lire, bien qu'il n'eût aucune connaissance, et faisait signe des réponses qu'il voulait qui fussent faites. Nous faisions peu d'expéditions, ajoute-t-il, car il était maître, avec lequel il fallait charrier droit. Cette maladie persista longtemps avant que Louis XI revint en son premier état de sens et de parole, et il demeura toujours faible, donnant à craindre une rechute, d'autant plus qu'il était naturellement enclin à ne point croire aux conseils des médecins.

A peine rétabli de cette attaque, le roi reçut deux grandes ambassades, l'une de Hongrie, l'autre de l'empereur Frédéric III. La Hongrie voulait associer le roi à une ligue de princes chrétiens, pour faire la guerre aux Turcs, qui, déjà maîtres

Digitized by Google

de plusieurs places, vers le royaume de Naples, menaçaient la catholicité. L'empereur désirait s'interposer pour faciliter la paix entre son fils Maximilien et Louis XI, qui ne refusa pas son intervention et fit établir de suite les conditions d'après lesquelles il consentait à traiter. Chargé de cette espèce d'ultimatum, l'ambassadeur partit sans avoir vu le roi, et fort contrarié de n'avoir pu juger par lui-même à quel point sa dernière maladie avait altéré sa physionomie.

Digitized by Google

Chapitre Vingt-huitième.

LE ROI REPREND SES ANCIENNES HABITUDES ; ENCORE UNE LIGUE, GRANDS PRÉPARATIFS DE DÉFENSE ; MORT DE MARIE DE BOURGOGNE ; SUCCESSION DU ROI RENÉ ; LES FLAMANDS DEMANDENT LA PAIX.

Louis XI se remit enfin, et, reprenant ses habitudes ordinaires avec ses familiers, se livra à son goût passionné pour la chasse ; mais, comme s'il eût été condamné à n'avoir jamais de repos, il apprit, par ses espions, que les

Digitized by Google

princes, à qui on avait annoncé sa mort, et qui la croyaient prochaine, se liguaient et se mettaient en mesure d'attaquer le royaume lorsque arriverait l'événement.

Louis avait prévu cette ligue nouvelle, et déjà des précautions avaient été prises, en faisant un appel à autant de troupes que le royaume pouvait en fournir. Vingt mille hommes de pied, avec six mille Suisses, qu'il avait pris à sa solde, étaient campés sur les bords de la Seine, à Pont-de-l'Arche. Cette armée, bien fortifiée et munie d'une bonne artillerie, était commandée par le maréchal Desguerdes, le meilleur général de ce temps. Le roi vint la passer en revue, et assista plusieurs jours aux manœuvres, qu'il dirigea avec tout l'appareil convenable à un grand prince. Ces démonstrations étaient nécessaires pour en imposer à ses ennemis, et forcer Maximilien à faire la paix aux meilleures conditions. Malgré tous ces préparatifs, il désirait ardemment en finir avec le duc de Bourgogne, qui était le point d'appui des conjurés. Sa prudence appréhendait de laisser son fils mineur en butte à cette ligue, qui lui avait donné de si vives inquiétudes. La position était critique, elle au-

Digitized by Google

rait mis la France en grand péril, si le roi eût succombé dans sa dernière maladie. Heureusement il avait retrouvé toute sa tête et une partie de son activité.

Maximilien, harcelé par les Flamands, que Louis dirigeait depuis longtemps, s'épouvanta de voir toutes les forces de la France se lever contre lui et prêtes à l'écraser. Il demanda à prolonger d'un an la trêve qui n'était pas encore expirée; cette faveur lui fut accordée avec plaisir. Aussitôt le roi licencia les troupes des provinces dont il avait ordonné la levée, et fit rendre exactement à tous les gentilshommes infirmes les sommes qu'ils avaient payées pour être dispensés du service militaire. On rendit également aux corporations des métiers l'argent qu'elles avaient fourni pour le service de l'artillerie.

Sur ces entrefaites, Louis XI vit se terminer les longs débats et le procès occasionnés par la mort du vieux roi René, son oncle maternel, dont la fille, l'infortunée reine d'Angleterre, lui avait cédé tous les droits à la succession, en garantie des sommes considérables qu'il avait avancées pour sa rançon ou données pour son existence personnelle. Le roi

Digitized by Google

revendiqua la teneur de ce contrat, et défendit avec opiniâtreté les droits de Marguerite contre l'opposition du duc du Maine, qui avait hérité de la Provence et du titre de roi de Sicile. Ce procès, décidé en sa faveur, lui permit de réunir à la couronne l'Anjou avec une partie du Barrois. Le nouveau duc de Provence ne jouit pas longtemps de son apanage; le chagrin violent que lui causa la mort d'une épouse adorée le conduisit au tombeau. Comme il n'avait point d'enfant et que le roi l'avait habilement circonvenu, il devint son héritier. Cette succession réunit encore à la couronne les belles provinces du Maine et de la Provence, qui reculèrent jusqu'aux Alpes les limites du royaume de France.

Pendant que le roi recueillait ce riche héritage, fruit de sa politique prévoyante, Marie de Bourgogne mourut des suites d'une chute de cheval dans une partie de chasse, à l'âge de vingt-cinq ans. La mort imprévue de cette princesse était un heureux événement qui aplanissait les principales difficultés que le roi devait craindre. Marie laissait deux enfants en bas âge, et Maximilien dans une situation d'autant plus douloureuse, que les Flamands,

Digitized by Google

travaillés par les agents du roi, le considéraient comme un étranger qu'ils ne voulaient ni reconnaître ni servir. Les Gantois s'emparèrent des deux enfants, leur nommèrent des tuteurs et prétendirent en disposer comme ils l'entendraient. L'assemblée des états, à laquelle Maximilien fut invité d'assister, arrêta qu'une députation serait envoyée au roi de France pour lui proposer de faire la paix. Louis reçut avec la plus grande distinction les députés de la ville de Gand, les combla de caresses et de présents, leur déclara qu'il adhérait de bon cœur à tous les moyens qui seraient proposés pour arriver à une paix solide, sans leur parler du projet de mariage avec Marguerite, par ménagement pour le roi d'Angleterre. Il voulait que les Flamands prissent l'initiative dans cette affaire, qu'ils désiraient autant que lui, et à la conclusion de laquelle le sire Desquerdes les disposait par les plus séduisantes promesses. On les engagea donc, de la manière la plus gracieuse, à aller à Paris, où les principales autorités eurent ordre de leur donner des fêtes brillantes. Malgré la famine qui désolait la capitale, le prévôt et les échevins remplirent si bien les intentions du roi, que les Flamands, enchantés de l'ac-

Digitized by Google

cueil honorable qu'ils avaient reçu, déclarèrent, à leur retour, que la France était le meilleur et le plus indispensable allié de leur pays.

Digitized by Google

Chapitre Vingt-neuvième.

AFFAIBLISSEMENT DE LA SANTÉ DU ROI; TROISIÈME ATTAQUE; VISITE A AMBOISE; LE DAUPHIN; SITUATION DE LA REINE; PÈLERINAGE A SAINT-CLAUDE; MARGUERITE FIANCÉE AU DAUPHIN.

DANS le moment où la fortune comblait le roi de ses plus éclatantes faveurs, sa santé s'affaiblit de nouveau. Les traits de son visage, sensiblement altérés, montrèrent à tous les yeux ce qu'il ne pouvait plus se dissimuler à lui-même, le dépérissement répandu dans toute sa per-

Digitized by Google

sonne. Il imagina que le luxe dans la toilette, la richesse des habillements pourraient relever un peu sa physionomie pâle et blême. Il renonça à la mise simple qu'il portait habituellement, pour se vêtir en drap d'or, en soieries éclatantes, garnies des plus riches fourrures. Ainsi métamorphosé, le désir de se montrer lui fit entreprendre plusieurs voyages dans les environs de la Touraine. C'est au retour d'une de ces courses que, se promenant avec du Lude et Commines sur la belle terrasse qui longeait ses appartements du Plessis, il éprouva subitement une forte attaque d'épilepsie. Ceux de ses officiers qui accoururent à son secours le couchèrent au grand air, sur une paillasse. Le roi paraissait mort, et, dans le premier mouvement de leur émotion, ils le vouèrent à saint Claude, en qui il avait la plus grande dévotion. Aussitôt ses sens lui revinrent, ainsi que la parole, comme par miracle.

Revenu de cette douloureuse atteinte, Louis XI chercha à se donner des distractions par de longues promenades aux environs de la ville; il alla même jusqu'à Thouars où une attaque plus forte que les précédentes faillit le mettre au tombeau. Ces crises

Digitized by Google

multipliées augmentèrent sa faiblesse; on le transporta chez Commines, qui eut l'honneur de lui donner asile pendant un mois. Louis se trouva bien de ce séjour et des soins qu'on avait pris de lui; il n'en partit que pour aller à Saint-Claude satisfaire au vœu qu'on avait fait à saint Claude sur la terrasse de son manoir.

En passant par Amboise, le roi alla voir son fils qui y était relégué depuis longtemps à cause de sa faible complexion qui exigeait les plus grands ménagements. Son père l'avait assujetti à une hygiène sévère; il sentait tout le prix de sa conservation, et rien n'avait été négligé pour soigner sa santé très-délicate. Les exercices violents lui étaient défendus, de même que la trop grande application. C'est pour cela qu'il sortait peu du château et ne faisait pas des études trop sérieuses. On lui avait interdit le grec et la langue latine, sur quoi Louis XI disait en plaisantant qu'un roi n'avait besoin de connaître de cette langue que l'ancien proverbe répété souvent par lui : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.* Cependant il ne prétendait pas qu'on le laissât dans l'ignorance des choses qui pouvaient l'instruire sans fatiguer son esprit. On croit généralement qu'il

Digitized by Google

composa pour lui le *Rosier des guerres*, ouvrage plein de maximes sages et utiles. Il joignit à ce recueil un résumé de l'histoire de France disposé de manière que le jeune prince pût trouver l'exemple à côté du précepte, apprendre à connaître et à aimer les peuples qu'il devait gouverner et rendre heureux. Dans ce voyage, Louis donna sa bénédiction paternelle à son héritier et lui recommanda d'obéir aux ordres du comte de Beaujeu, son gouverneur, lieutenant-général du royaume, pendant son absence, le premier après lui.

Il continua ses excursions avec la reine, qu'il emmena pour lui procurer le plaisir de voir le jeune duc de Savoie, son neveu, qui devait les joindre à Grenoble. Cette princesse, dont on vante les vertus privées, se trouvait rarement en compagnie de son mari, peu porté d'inclination pour sa personne. Tout en rendant justice à ses qualités personnelles, il ne s'était jamais plu dans sa société. Soumise à ses volontés, elle s'était résignée à demeurer séparée du roi et à vivre au château d'Amboise avec un petit nombre de personnes affectionnées, et avec son fils, dont elle soignait la santé et l'éducation. Femme pieuse, elle avait renoncé aux vanités du luxe comme

Digitized by Google

aux prétentions qu'elle était en droit d'avoir sur le cœur du roi qui ne lui faisait que peu de visites et toujours froidement.

Tous deux arrivèrent à Saint-Claude après s'être arrêtés en différents lieux en pieuse vénération auxquels Louis laissa des preuves de sa munificence. L'église de Saint-Claude reçut les plus riches offrandes, persuadé qu'il était que ce saint avait fait un miracle en sa faveur. Ayant rempli minutieusement les actes de dévotion qu'il s'était imposés, il partit pour Grenoble avec sa suite. Là, Louis XI reçut le duc Philibert, de Savoie, et arrangea les démêlés de famille survenus entre les neveux de la reine et leurs tuteurs. Cette princesse resta à Grenoble, pendant que le roi se rendait à Lyon pour suivre avec le plus d'activité possible la conclusion du traité de paix avec les Flamands, et faire réussir le projet de mariage du dauphin avec Marguerite d'Autriche.

Maximilien n'avait rien à opposer aux forces que la France déployait contre lui. Sans armée, sans conseil, réduit à la dernière extrémité, il se vit obligé de se réunir aux plénipotentiaires envoyés par le roi et aux agents des états convoqués à Arras. Résigné à son sort, il signa, sans aucune opposi-

Digitized by Google

tion, le traité définitif qui fut envoyé à l'approbation de Louis XI par des députés des principales villes de Flandre. Ce traité devait être juré solennellement, non-seulement par le roi et le dauphin, mais aussi être enregistré dans toutes les cours supérieures; la Sorbonne et les principales villes de France devaient en garantir l'exécution. Après que toutes ces formalités furent remplies, le roi en remit une copie aux députés, qui retournèrent très-satisfaits des marques de bienveillance et d'amitié que la famille royale leur donna. Anne de Beaujeu et son mari, accompagnés des personnes notables de la cour et d'une brillante escorte, se rendirent à la frontière pour recevoir la jeune princesse, qu'ils conduisirent au château d'Amboise, où les fiançailles furent célébrées avec pompe en présence de la famille et de la maison du roi, et la cérémonie du mariage fut remise à l'époque à laquelle les deux époux seraient en âge de le contracter.

Digitized by Google

Chapitre Trentième.

COLÈRE DU ROI D'ANGLETERRE, SA MORT; CONDAMNATION DU COMTE DU PERCHE; DERNIÈRE VISITE DU ROI AU CHATEAU D'AMBOISE; SES PRESCRIPTIONS AU DAUPHIN; LOUIS SE LIVRE ENTIÈREMENT A SA DÉVOTION SUPERSTITIEUSE.

Le roi d'Angleterre, informé de l'affront qu'on lui venait de faire en refusant d'épouser sa fille, qui se faisait appeler depuis longtemps madame la Dauphine, entra dans une violente colère; la nation elle-même se crut outragée dans la personne de son roi, et s'associa avec enthousiasme

Digitized by Google

à la vengeance qu'il devait en tirer. Les préparatifs d'une guerre à outrance agitaient tous les esprits, lorsque Édouard mourut subitement des suites de ses débauches et peut-être victime d'un nouveau crime de son frère Richard.

La Providence mettait le comble à la fortune de Louis, en le délivrant du seul ennemi qu'il eût à craindre; le reste des malintentionnés n'avaient plus assez de puissance pour être un obstacle à ses volontés, cependant il ne les perdit pas de vue et chercha toujours à leur en imposer. C'est pour cela qu'instruit de la conduite du comte du Perche, fils du duc d'Alençon, qui tramait quelques complots avec François II, duc de Bretagne, dont le mauvais vouloir contre la France était connu, il le fit arrêter lorsqu'il se rendait furtivement auprès de ce prince. La cour du parlement, chargée de le juger, le condamna à une longue détention et à la confiscation d'une partie de ses biens. Le duc de Bretagne, s'imaginant que le roi cherchait quelques prétextes pour agir contre lui, n'osa plus remuer et resta paisible dans son duché. C'est tout ce que demandait le roi.

Les mêmes motifs le firent charger un certain

Digitized by Google

Doyac, élevé du plus bas étage à la dignité de gouverneur de la province d'Auvergne, de poursuivre plusieurs personnes attachées au duc de Bourbon pour connivence avec les ennemis de la couronne. Le duc défendit si courageusement ses affidés, que cette affaire scandaleuse suscita beaucoup de haine contre Doyac, sans que son adresse et sa perversité pussent compromettre le duc de Bourbon. Ce prince dut seulement rester persuadé que le roi surveillait toutes ses démarches. C'est encore ce que Louis désirait lui faire comprendre pour qu'il se tint tranquille.

Ces actes, tout injustes qu'on les a qualifiés, n'étaient déterminés ni par la haine, ni par la vengeance; le roi n'agissait ainsi que pour intimider les grands vassaux et les maintenir dans l'obéissance. Peu susceptible de colère ou de ressentiment, il ne faisait que le mal qui lui était utile; malheureusement, quelquefois la plus légère utilité était pour lui un motif suffisant.

A mesure qu'il sentait ses forces s'affaiblir, ses pensées se reportaient sur son fils, qui devait gouverner après lui, et à qui il voulait préparer un règne paisible. A son âge, on avait besoin d'instruc-

Digitized by Google

tion, et, pour mettre plus d'appareil dans les conseils qu'il désirait lui donner, il se fit transporter au château d'Amboise, accompagné de plusieurs princes et autres seigneurs; il fit venir le Dauphin devant lui, et lui dit en présence de toute la cour : « Mon fils, j'ignore quel terme l'Être suprême a « prescrit à la durée de mes jours, mais l'âge qui « s'avance et mes infirmités m'avertissent qu'il est « temps de m'occuper de ma dernière heure. Vous « devez être mon successeur et monter après moi « sur le premier trône du monde. Aspirez à la « gloire de vos ancêtres : leur exemple et le mien « suffiront pour vous instruire de ce que vous de- « vez éviter. Je ne dois pas vous cacher mes fautes : « sachez donc, mon fils, qu'à mon avénement au « trône, j'ai déposé de leur charge les officiers qui « avaient dignement servi l'État; cette démarche « inconsidérée a fait couler bien des larmes, verser « des torrents de sang; elle a surtout rempli mes « jours d'amertume.... L'aveu que j'en fais ici doit « vous rendre sage. Prenez, dans les affaires im- « portantes, l'avis des princes de votre sang et « celui de votre conseil; maintenez dans leur em- « ploi ceux que vous en trouverez pourvus, à moins

Digitized by Google

« qu'ils n'aient prévariqué, et que vous ne les « ayez convaincus en justice réglée. Comme ce que « j'exige de vous est de grande importance, com- « mencez par délibérer avec votre conseil sur la « réponse que vous devez me faire. »

Le Dauphin passa dans une salle voisine avec le sire de Beaujeu, son gouverneur, et les autres officiers attachés à sa personne. Un moment après il rentra, et dit au roi : « Monsieur, si ces choses « adviennent, j'obéirai à vos commandements et « plaisirs, ferai, entretiendrai, accomplirai ce que « vous m'avez enjoint, commandé et chargé, ainsi « qu'il a été arrêté. » — « Levez la main, lui dit « son père, et jurez d'accomplir fidèlement ce que « vous m'avez promis. »

Le Dauphin obéit, et le roi fit dresser un acte, en forme de lettres-patentes, qui fut envoyé à toutes les cours souveraines du royaume. Il fit ensuite appeler le duc d'Orléans (depuis Louis XII), et lui fit jurer qu'il ne réclamerait contre aucun des règlements que le roi jugerait à propos d'établir pour la régence. Le duc jura, et le serment du Dauphin fut inscrit, ainsi que le sien, dans les registres du parlement.

Digitized by Google

Après ces dispositions, qui étaient, pour ainsi dire, une résiliation de la royauté, Louis retourna plus tranquille à son château du Plessis, n'ayant d'autre sollicitude sérieuse que le soin qu'il devait donner à sa santé. Persuadé que la médecine, à laquelle il avait toujours eu peu de confiance, ne guérissait pas de l'épilepsie, dont les attaques l'avaient presque réduit à la dernière extrémité, il eut recours à la protection du ciel. A cette époque d'ignorance et de superstition, les prêtres, aussi crédules que le peuple qu'ils dirigeaient, recevaient de riches offrandes pour obtenir, des saints auxquels ils adressaient leurs prières, une guérison miraculeuse. Louis XI partageait ces croyances superstitieuses, et, sans craindre la mort plus qu'un autre, il se soumettait aux préjugés de son temps avec d'autant plus de ferveur, qu'il se sentait plus proche de sa fin.

Des prières publiques pour la santé du roi furent ordonnées dans toutes les églises du royaume. Sa dévotion aux reliques était si bien connue, que les couvents, les collégiales, jusqu'aux moindres chapelles, lui adressèrent celles qui étaient le plus en vénération. Le pape, qui avait un grand inté-

Digitized by Google

rêt à le ménager, lui envoya le corporal sur lequel avait chanté monseigneur saint Pierre; il permit que la sainte Ampoule, qui ne doit jamais changer de place, fût apportée chez le roi, avec l'autorisation de se faire oindre une seconde fois, comme à son sacre; le saint Père compléta sa bienveillance, en ordonnant à tous les évêques de l'absoudre.

Ces précieuses reliques furent étalées sur le buffet de sa chambre; Louis XI leur adressa les prières les plus ferventes pour le recouvrement de sa santé. Assis dans son grand fauteuil, aux armoiries de France, la tête enfoncée dans les riches fourrures qu'il portait pour cacher sa maigreur, cet homme, livré à ses réflexions, était un grave sujet de méditation pour ceux qui l'entouraient : sa figure, si expressive, n'avait jamais été plus intéressante; elle offrait le contraste d'une âme forte dans un corps débile. Incrédule aux choses de cette vie, affaissé devant des reliques dont il attendait un miracle, ce grand homme luttait contre deux puissances plus fortes que lui : le présent, c'est-à-dire la mort, et l'avenir, qui lui faisait craindre pour l'autre vie des peines qu'il croyait éviter ou adoucir en comblant les églises de richesses. Dominé par ce désir d'ob-

Digitized by Google

tenir grâce, Louis XI songea à appeler à lui de saints hommes ayant la réputation de marcher dans le chemin qui mène au ciel. Il jeta les yeux sur François de Paule. Nous allons voir ce qu'il fit pour obtenir sa visite au Plessis-lès-Tours.

Digitized by Google

Chapitre Trente-et-unième.

DÉMARCHES DU ROI POUR FAIRE VENIR EN FRANCE FRANÇOIS DE PAULE ; SON DÉPART DE LA CALABRE, SON VOYAGE.

Au fond de la Calabre, vivait un vénérable anachorète, depuis son enfance, dans une grotte solitaire, occupé seulement des intérêts du ciel. Louis XI fit prendre sur ce pieux personnage des renseignements qui confirmèrent ce que l'on disait de *Francisco Martotillo*, connu sous le nom de François de Paula, bourgade près

Digitized by Google

de laquelle il était né. Désireux de posséder auprès de lui ce pieux cénobite, Louis écrivit au roi de Naples et au pape les lettres les plus pressantes pour obtenir sa translation au château du Plessis. Dans la crainte d'éprouver des retards, et pour faire rendre à François tous les honneurs qu'il lui destinait, le maréchal de Baudricour fut envoyé dans la Calabre, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, auprès de l'ermite de Paula.

Ce fut avec beaucoup de peine qu'on décida ce pieux solitaire à abandonner sa retraite pour se transporter dans des régions inconnues. Son respect pour le roi de Naples, son obéissance aux ordres du Saint-Père, purent seuls vaincre sa répugnance. Le roi reçut avec plaisir l'avis de son départ. Ce fut une grande nouvelle pour le château, où la réputation de François de Paula grandissait chaque jour, comme l'admiration qu'inspirait le récit de ses miracles. Le sire de Baudricour, zélé croyant, et témoin de tant de merveilles, avait soin d'en entretenir le roi par des couriers.

Parmi les familiers du suzerain du Plessis, il y en avait quelques-uns qui étaient peu crédules, et qui révoquaient en doute les beaux récits du ma-

Digitized by Google

réchal. A la tête de ces derniers, on remarquait le médecin Coittier, homme satirique et malin. Chaque fois qu'on parlait de François de Paula, il souriait d'un air moqueur dont le roi était mécontent, sans oser se plaindre. Ce Coittier, natif de Poligni en Franche-Comté, était depuis longtemps premier médecin de Louis XI, qui, ayant grande confiance dans son talent, se laissait despotiser par lui de la manière la plus tyrannique. C'était, au Plessis, un spectacle scandaleux, et du plus singulier contraste, que de voir le roi de France, craint de tous ses ennemis, respecté de l'Europe entière, entièrement dominé par un médecin insolent et avide. « Je sais bien, lui disait-il un jour, que vous avez souvent envie de me renvoyer, comme vous faites de vos autres serviteurs, à votre aise; mais je jure Dieu que vous ne vivrez pas huit jours après que je vous aurai quitté. »

Louis, qui le considérait comme l'arbitre de son existence, n'osait ni le refuser, ni lui répliquer. Ce charlatan hardi abusait de la faiblesse de son malade, ne rougissait pas de se faire donner dix mille écus par mois de traitement fixe, sans compter beaucoup de gratifications. Il a été reconnu, par les

Digitized by Google

comptes de l'épargne, que le trésorier lui avait payé, en moins de huit mois, la somme énorme de quatre-vingt-dix-huit mille écus. Outre cela, le roi avait accordé, à ses exigences, plusieurs seigneuries considérables. Il s'était de plus, et sans rougir, fait revêtir de la charge de vice-président de la cour des comptes, nonobstant les représentations de cette compagnie. Lors de la mort du roi, cet insatiable médecin fut recherché pour ses concussions; mais il eut l'adresse d'apaiser les poursuites dirigées contre lui, et, moyennant la remise de cinquante mille écus, alla vivre tranquille, avec les richesses qui lui restaient, dans une maison qu'il décora de ce mauvais rébus : — A L'ABRI-COITTIER.

Pendant qu'on s'entretenait des miracles de François de Paula dans les veillées du Plessis, celui-ci cheminait vers la ville de Naples, où il fit son entrée au milieu d'un grand concours de peuples, qui admiraient l'humble simplicité du serviteur de Dieu, vêtu d'un habit de bure grossière, soutenu, autour de son corps, par une corde à laquelle était attachée une écuelle de bois, seul meuble dont il eût besoin. Il marchait pieds nus, dans la poussière,

Digitized by Google

entouré de la troupe brillante qui lui servait d'escorte; mais son air vénérable, qui semblait refléter un rayon de la grâce divine, lui attirait le respect des personnes de toutes les classes.

Le roi de Naples demanda à le voir; il l'interrogea, en présence de toute sa cour, sur beaucoup de choses auxquelles François, peu intimidé par les vanités de ce monde, répondit simplement et avec un bon sens remarquable. Il refusa le logement somptueux qu'on lui offrit, et demanda à reposer auprès de ses frères du plus humble couvent de la ville. Son départ, ainsi que son arrivée, ressemblait à un triomphe auquel il paraissait insensible, considérant cette foule curieuse comme autant de serviteurs que Dieu appelait à lui.

C'est ainsi qu'il parvint à Rome, accompagné du clergé, de la noblesse et de plusieurs cardinaux, que le maréchal de Baudricour avait amenés au-devant de lui. Ce cortége le conduisit au palais de Sa Sainteté, aux pieds de laquelle il se jeta avec une humilité d'autant plus profonde, que la sensibilité de son âme était exaltée de se trouver entre les mains de la première puissance spirituelle de la terre, du légitime successeur de saint Pierre.

Digitized by Google

Le pape le fit asseoir auprès de lui sur un siége préparé exprès, et l'entretint plusieurs jours de suite, admirant les grâces naïves de cet esprit abîmé dans le néant de son humilité; il ne pouvait méconnaître les lumières surnaturelles qui éclairaient sa raison, et donnaient à ses simples paroles la sublime éloquence de la grâce divine : Sa Sainteté lui offrit de l'ordonner prêtre. François refusa de remplir ce saint ministère, à cause de son peu d'instruction. Il demanda, pour toute faveur, la bénédiction du Saint-Père, et reprit le chemin de la France.

En s'embarquant à Civita-Vecchia, les matelots déclarèrent que, les eaux étant très-basses, la navigation serait impossible. « Allez à votre travail, leur dit-il, bénissez le Seigneur, et rien ne manquera. » Il étendit son manteau sur les vagues paisibles; aussitôt les eaux s'enflèrent et montèrent à plus de six coudées. Vers le golfe de Lyon, sa petite embarcation échappa à des corsaires qui furent repoussés par des vents contraires que les prières de Francesco de Paula firent élever. Les habitants de Bormès, sur les côtes de Provence, refusèrent l'entrée de leur ville au maréchal de Baudricour,

Digitized by Google

parce que la peste régnait dans le pays. Le pieux cénobite se présenta et leur dit : « Ouvrez à ceux qui craignent Dieu, et ayez confiance au Seigneur ; » aussitôt ils ouvrirent. François de Paule visita toutes les maisons en récitant des prières ; les pestiférés guérirent. Ces populations ont gardé longtemps souvenir de ce miracle, et, chaque année, ils faisaient une procession en l'honneur de saint François.

C'est ainsi que le saint homme (comme on avait l'habitude de le nommer en parlant de lui) arriva en Touraine, et gagna le château du Plessis. Louis XI, suivi des officiers de sa maison, vint au-devant de lui jusqu'auprès de Tours, où il le rencontra avec les frères qui l'avaient accompagné en France. François de Paule courut se jeter aux pieds du roi, qui, le relevant avec affabilité, lui dit : « Mon père, le ciel vous envoie pour ma consolation, pour le salut de mon âme, et aussi pour obtenir de la miséricorde de Dieu le rétablissement de ma santé. — Sire, lui répondit le saint anachorète, les décrets de la Providence ont compté les jours de tous les hommes ; espérons dans sa divine miséricorde, faisons pénitence et rachetons nos péchés par de bon-

Digitized by Google

nes œuvres. Si les prières et les vœux d'un pauvre pécheur peuvent vous aider dans les voies du salut, je remercierai le Seigneur de m'avoir appelé près de vous. » Là-dessus, François prit congé du roi, qui chargea son maître d'hôtel de le conduire dans la modeste habitation qui devait le recevoir provisoirement.

Digitized by Google

Chapitre Trente-deuxième.

LOUIS XI ARMÉ DE GRILLES DE FER LES DOUVES DU CHATEAU DU PLESSIS ; SA MANIÈRE DE VIVRE ; LE ROI CHERCHE A SÉDUIRE FRANÇOIS DE PAULE PAR DES PRÉSENTS ; EXTASES DE SAINT FRANÇOIS.

Le roi, qui avait déjà pris de si minutieuses précautions pour se soustraire à tous les regards et défendre à qui que ce fût l'entrée de son habitation, redoubla de soin pour se procurer une sécurité plus parfaite. Il fit entourer les douves du château de grilles de fer, surmontées

Digitized by Google

de pointes recourbées, pour empêcher qu'on ne pût s'y introduire. Il doubla la garde des portes et donna pour consigne aux archers écossais de fouiller toutes les personnes qui se présenteraient, afin de s'assurer si elles n'avaient pas des armes cachées.

Ce n'était pas pour jouir d'une plus profonde solitude, et être oublié sur la terre, qu'il prenait tant de soins; mais il voulait, tout en se cachant, qu'on s'occupât beaucoup de lui et qu'on le crût toujours en bonne santé, tenant d'une main ferme les rênes de l'État. A cet effet, il écrivait souvent dans les différentes cours, offrait son arbitrage aux princes qui avaient des différends entre eux. Ses ambassadeurs recevaient l'ordre d'acheter les choses les plus curieuses de chaque contrée. Il demandait en Espagne les plus belles mules, des chiens de chasse, des chevaux de parade. En Italie, il faisait chercher des cuirasses de la plus grande richesse et des petits chiens d'Afrique. Ses envoyés dans les royaumes du Nord lui faisaient passer des rennes de Suède et les plus belles fourrures que fournissent ces froides régions. Toutes ces demandes faites avec éclat, et payées trois fois leur valeur, réveillaient les esprits sur Louis XI; on s'occupait de lui, c'est tout ce

Digitized by Google

qu'il demandait, car il ne daignait pas même jeter les yeux sur ces curiosités quand elles étaient arrivées. En France, Louis XI ne voulait pas davantage qu'on l'oubliât. Il changeait souvent les titulaires des hauts emplois. Des personnages distingués dont il n'avait jamais eu à se plaindre étaient, inopinément et sans raison, privés de leur charge; d'autres voyaient sans motif leur traitement réduit de moitié. Le roi savait bien que c'était des injustices, mais il aimait mieux encourir le blâme de tout le royaume, que de passer pour un prince débile qui n'a pas la force de se faire obéir. Ces extravagances apparentes n'étaient au fond que des combinaisons politiques appropriées à sa situation qu'il jugeait mieux que personne.

Enfermé ordinairement dans l'intérieur du château avec le sire de Commines, le médecin Coittier, les chambellans de service, Olivier le Daim, Tristan l'Hermite, le capitaine des gardes et quelques autres officiers, le roi passait plusieurs heures de ses journées en causeries sérieuses ou amusantes, quelquefois gaillardes et en badinages légers. On lui apporta, par exemple, un jour, des souris qu'un de ses maîtres d'hôtel avait prises dans un piége; il voulut s'en

Digitized by Google

divertir et les lâcha sur la terrasse de sa chambre pour faire jouer un petit chat qu'il élevait. Sa société s'amusait beaucoup des gambades et des frayeurs de ces petits animaux. La postérité a jugé autrement, car, en mentionnant cet enfantillage des souris, la plupart des écrivains, qui ont parlé de Louis XI, rapportent sérieusement que ce roi allait chercher dans ses greniers des victimes à sacrifier lorsqu'il n'avait personne à faire pendre aux arbres qui environnaient le Plessis. Si nous en croyons son historien, Philippe de Commines, jamais ce château n'a offert un si hideux spectacle, et le roi, quoi qu'on en puisse dire, n'était pas homme à le permettre ou à l'accepter.

François de Paule, établi dans son petit oratoire auprès du pont qui conduisait à la chapelle du roi, venait souvent le visiter et prenait chaque jour plus d'amitié pour lui. Quand Louis avait passé quelques heures avec ce sage cénobite, on remarquait, sur sa figure amaigrie, un air moins soucieux et une espèce de sérénité qui s'y trouvait rarement. Cette circonstance amena un jour la conversation sur le saint homme dont le roi vantait l'humilité et le désintéressement. « Parbleu, dit Coittier, je voudrais

Digitized by Google

bien le voir mettre à l'épreuve. »— C'est chose facile, » répliqua Louis ; et il chargea de suite un de ses maîtres d'hôtel de porter au couvent un service d'argenterie, en priant François de Paule de l'accepter de sa part. Coittier l'avait mal jugé. « Dites au roi, répondit humblement le saint homme, que ces richesses sont inutiles à de pauvres serviteurs comme nous, une écuelle de bois et quelques vases de terre suffisent à nos besoins. Reportez tout cela à votre maître et qu'il soit béni du Seigneur. »

Une autre fois, Louis XI crut le mieux séduire en lui offrant un sujet de dévotion, et, vers quelque temps de là, il lui envoya, par son aumônier, une petite statue de la Vierge en or massif et d'un prix considérable à cause de la ciselure. Le saint homme émerveillé admira le travail, puis remit, en souriant, la petite statue à l'aumônier, en lui disant : « Vous savez, mon frère, que c'est dans la foi et non dans la matière que gît la dévotion ; je porte la sainte Vierge dans mon cœur, et une simple image de papier suffit pour recevoir les prières que je lui adresse : remerciez le roi, et que Dieu le conserve longtemps. » Ces marques touchantes de désintéressement et d'humilité firent redoubler chez Louis XI la confiance

Digitized by Google

et la vénération qu'il avait pour ses vertus. Un soir, en se promenant dans le parc, il vit François de Paule en prière, au pied d'un arbre, tout resplendissant de lumière. Saisi d'un transport religieux, le vieux roi se précipita à genoux et s'associa, avec la plus vive émotion, à l'extase miraculeuse du saint homme qui recevait de telles faveurs du ciel.

Digitized by Google

Chapitre Trente-troisième.

SOUCIS DU ROI SUR LA SITUATION DU ROYAUME; LA REINE RELÉGUÉE A LOCHES; LE DUC D'ORLÉANS ET LOUIS XI; CRISE DANGEREUSE DE LA MALADIE DU ROI; SES DERNIÈRES DISPOSITIONS.

Les dispositions religieuses de Louis, ses entretiens de piété avec François de Paule, les reliques offertes à sa vénération ne l'empêchaient pas de s'occuper d'affaires, et de retrouver, dans l'occasion, l'énergie qui convient à un roi. Élie de Bourdeille, archevêque de Tours, en fournit un exemple. Ce prélat, qui jouissait d'une

Digitized by Google

grande réputation de sainteté, fut invité de venir prier avec le roi. Ce prêtre, peu instruit des convenances, au lieu de se renfermer dans les bornes de son ministère, osa critiquer plusieurs actes de son gouvernement et lui faire des réprimandes sur la manière dont il avait traité divers évêques de France, surtout le cardinal la Balue. Poussant plus loin ses investigations, l'archevêque lui reprocha la confiscation qu'un jugement avait ordonnée contre la famille la Trémouille, dont il retenait indûment des biens qui ne lui appartenaient pas. Le roi fut surpris de tant d'audace. Il interrompit brusquement ses prières, et se levant de son fauteuil : « Je vous ai fait demander, Monsieur, lui dit-il, avec l'accent de la plus vive colère, pour prier avec moi et non pour recevoir vos conseils; allez, sortez de ma chambre. » Le pauvre archevêque, étourdi, quitta honteusement la place et s'en fut. Mais Louis ne s'en tint pas là. Il écrivit au chancelier pour faire poursuivre Élie de Bourdeille, comme coupable du crime de lèse-majesté. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on apaisa cette affaire. L'archevêque reçut une vive remontrance, et, grâce aux excuses qu'il fit au roi, sauva sa tête du châtiment qui la menaçait.

Digitized by Google

Durant ces jours de loisir que Louis XI passait au Plessis, il demanda souvent sa fille Anne de Beaujeu, ainsi que son mari, lieutenant-général du royaume, gouverneur de son fils et confident intime de sa politique. C'était pour le vieux roi un plaisir de causer avec eux des choses qui se passaient en France, et de la disposition des esprits dans chaque province. Dans la conversation, il insistait toujours sur la nécessité d'entretenir la paix pendant cinq ou six ans pour consolider les conquêtes. « D'ailleurs, disait-il, le peuple a besoin de respirer, laissons-le se refaire un peu.... Dans beaucoup de places, la cendre est encore chaude, il ne faudrait qu'une étincelle pour rallumer l'incendie. »

Anne de Beaujeu vint un jour au Plessis sans y être mandée; la curiosité l'y amenait avec Jeanne d'Orléans pour voir et entretenir François de Paule. Le roi permit qu'on le fît appeler et le présenta, lui-même, à sa famille qu'il salua humblement et qu'il entretint avec sa simplicité ordinaire. Ce pieux moine avait quarante-trois ans, il était d'une taille élevée et de la plus vénérable physionomie. La douceur de son caractère, le grand sens de ses discours en firent, plus tard, l'ami de Charles VIII et de Louis XII,

Digitized by Google

qui, pour lui être agréables, achevèrent religieusement les belles constructions du couvent des Minimes que Louis XI avait fondé dans le parc du Plessis.

Dans l'état de santé auquel le roi était réduit, on s'étonnait de ne pas voir paraître la reine, qui habitait le château de Loches, sachant à peine ce qui se passait à quelques lieues d'elle. Malheureusement cette princesse, d'une faible complexion, abreuvée de chagrin, n'aurait pu être d'aucun secours à Louis XI, et elle ne lui survécut que de quelques mois.

Le duc d'Orléans, élevé auprès du roi depuis son enfance, paraissait rarement devant lui. Marié, contre son gré, depuis sept ans, à Jeanne de France, il avait conservé un air de tristesse et de réserve qui contrastait avec sa bonne mine et sa jeunesse. Louis l'examinait avec des yeux scrutateurs, et semblait chercher dans son regard quelque chose de l'avenir. Il ne craignait que lui pour son fils, et les serments qu'il avait faits ne le rassuraient qu'à demi.

L'espèce de sécurité à laquelle il s'abandonnait derrière les verroux et les grilles dont il s'était environné, fut cruellement troublée par une nouvelle

Digitized by Google

attaque qui le prit le 5 août au soir; on le crut mort. Un membre du parlement de Paris, qui était à Tours, écrivit que le roi n'existait plus. Le chancelier réunit le parlement, ordonna de contenir le peuple, et partit pour le Plessis, où il trouva le roi revenu de sa défaillance; mais si faible, et se sentant si abattu, qu'il parut songer sérieusement à sa dernière heure.

Louis XI désirant prendre les précautions nécessaires pour ce fatal instant, envoya chercher le sire de Beaujeu et le chargea de prévenir *le roi*, c'est ainsi qu'il appela toujours le Dauphin depuis cette dernière crise. A l'avenir, il serait chargé, lui dit-il, avec son conseil, du gouvernement de la France. Le chancelier fut envoyé à Amboise pour lui remettre les sceaux et pour prendre ses ordres. Sa vénerie, sa fauconnerie, avec une partie de ses gardes furent dirigés vers la même ville. Enfin, il recommanda à ceux qui l'approchaient d'aller trouver le roi, de lui être fidèles et dévoués comme ils l'avaient été à lui-même.

Un peu de force lui revint cependant, et, à dater de ce moment, sa présence d'esprit ne l'abandonna plus. Il s'entretint avec ceux qui l'entouraient,

Digitized by Google

songea au Dauphin et aux affaires de l'État. Chaque circonstance difficile lui était présente, et il en combinait les chances comme si l'avenir eût été encore à lui. Desquerdes fut mandé, et le roi exigea de lui la promesse de ne pas quitter le jeune roi pendant six mois. « Abandonnons Calais, ajouta-t-il, et les autres projets que nous avons formés ensemble, tout cela eût été avantageux si j'avais vécu plus longtemps, mais il serait trop dangereux de rallumer la guerre au commencement d'une régence. »

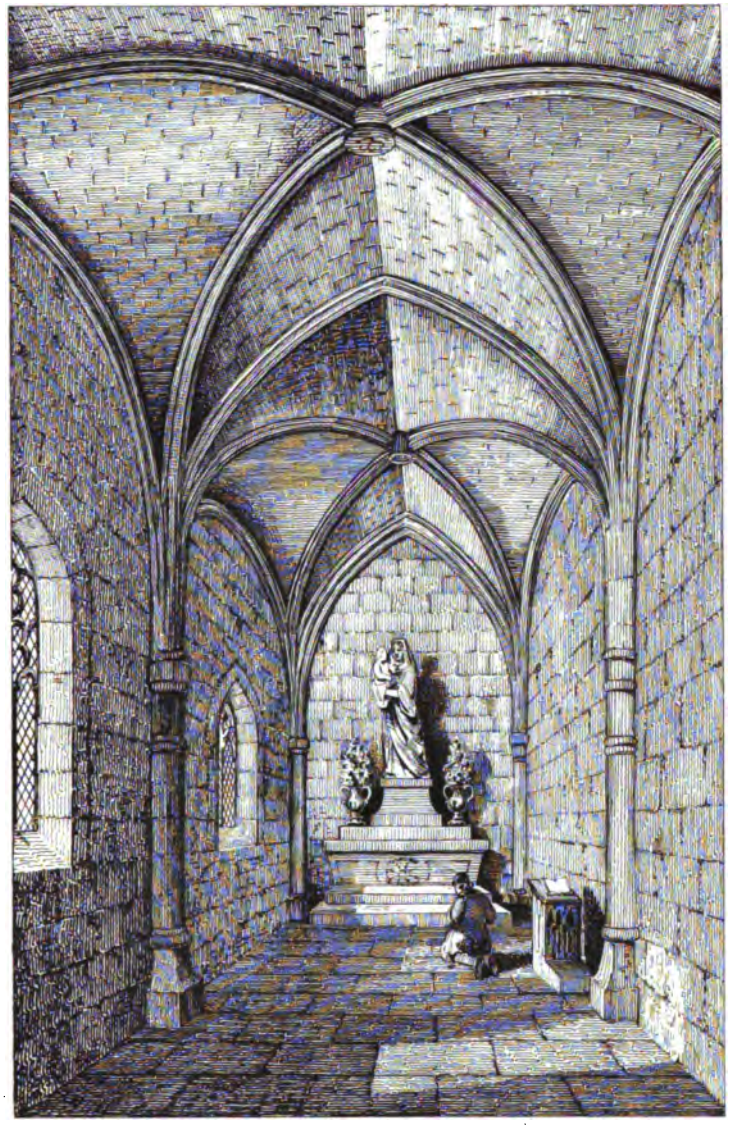
Lorsque les souffrances lui laissaient quelques moments de repos, il promenait ses regards affaiblis sur ceux qui environnaient son lit, et paraissait satisfait de voir là ses anciens serviteurs. Son œil, presque éteint, semblait se ranimer pour leur exprimer sa reconnaissance. Toujours calme et résigné, sans autre maladie qu'une grande faiblesse, il parla de son tombeau, de la forme qu'il voulait lui donner; désigna ceux qui devaient l'accompagner à Notre-Dame de Cléri; puis il tendit la main à l'abbé Rolli, son confesseur, et pria qu'on ne prononçât pas le cruel mot de *mort*, si on le voyait en péril. « Dites seulement : *Parlez peu*, je

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PLESSIS-LÈS-TOURS.



Lith Clarey Martineau Tours. Bourgerie Lith.

ORATOIRE DE LOUIS XI.

Digitized by Google

Digitized by Google

comprendrai le sens de vos paroles. » Les prières qu'il récitait seul, ou avec son chapelain, étaient souvent interrompues par une invocation à sa Vierge de prédilection, Notre-Dame d'Embrun. *Ma bonne Maîtresse*, s'écriait-il, *aidez-moi! aidez-moi! Misericordias Domini in æternum cantabo. J'espère qu'en faveur de ma dévotion en vous, vous m'accorderez la faveur de mourir un samedi en état de grâce.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Trente-quatrième.

PROCÉDÉ BRUTAL ENVERS LE ROI ; DERNIÈRES DISPOSITIONS ;
SES DERNIERS INSTANTS, SON DERNIER SOUPIR ;
DESCRIPTION DE SA CHAMBRE ; SON CONVOI.

Malgré le courage de Louis XI, sa dernière heure parut bientôt approcher. Ses serviteurs n'eurent pas pour lui les ménagements qu'il avait demandés. Olivier le Daim, sans pitié pour ses volontés, se chargea d'annoncer au roi sa fin prochaine. En présence de François

Digitized by Google

de Paule et du médecin Coittier, il lui dit brusquement : « Sire, il faut que nous nous quittions, « n'ayez plus d'espérance en ce saint homme, ni « en autre chose, car assurément c'est fait de vous; « pensez à votre conscience, car il n'y a nul re- « mède. » Le roi, sans paraître plus ému, répondit simplement : « J'ai espérance que Dieu m'aidera, « car, par aventure, je ne suis pas si malade que « vous pensez. »

Il fit cependant ses dernières dispositions, demanda les sacrements qu'il reçut avec le recueillement d'un vrai chrétien, répondant juste à toutes les prières; ensuite, il continua de causer tranquillement jusqu'à ce qu'une légère faiblesse lui ferma les yeux sans qu'il donnât le moindre signe de souffrance.

Louis XI cessa de vivre le samedi 30 août, à huit heures du soir.

Repose en paix, homme de puissance et d'agitation ! grand homme qui préparas le mouvement du quinzième siècle, dont les résultats ont tant fait pour l'avenir ! Dors en paix, environné du silence religieux de ceux qui tremblèrent si souvent devant toi !!! Comme tous les grands hommes, tu seras

Digitized by Google

calomnié, tes intentions seront perverties; il faudra que le temps passe sur tes œuvres pour que la postérité comprenne la portée de tes hautes conceptions. Alors tu seras vengé de l'injustice de tes contemporains, et compté parmi les bienfaiteurs, non d'une époque, mais de l'humanité!

Quatre chapelains prient en silence autour de son lit de parade; le bon saint François, recueilli dans un coin, jette alternativement un regard sur le roi; puis lève les yeux au ciel, comme s'il eût réfléchi au néant des grandeurs, et remercié le Seigneur de l'humilité de son état.

La nouvelle de sa mort se répand avec rapidité; le peuple se presse aux portes du château, et demande à voir le lion abattu. Madame de Beaujeu permet d'introduire cette foule curieuse, mais émue, et cette chambre où l'on n'entra jamais sans émotion lui est livrée. Louis XI est là, Louis XI mort, et cependant personne n'ose élever la voix; on n'insulte ni à sa vie, ni à ses derniers jours; il semble qu'on n'y puisse croire, et que chacun tremble et redoute son réveil.

Rien au Plessis n'était changé : comme autrefois, un archer montait la garde à la porte des ap-

Digitized by Google

partements, mais sa physionomie était désarmée, et ses mains soutenaient avec nonchalance sa hallebarde naguère si vigilante. Les reliques, qu'une vaine espérance avait réunies, sont encore sur le buffet où elles furent déposées par la superstition et la foi. Les ameublements, un peu fanés par le temps, n'ont plus leur première fraîcheur; on voit à peine sur les tapisseries l'éclat des hautes lisses de Flandre. Les autres meubles sont dans le même état de vétusté. Au milieu d'eux paraît, dans toute sa majesté, le large fauteuil surmonté d'une couronne, dans lequel Louis XI avait reposé si longtemps ses loisirs et ses inquiétudes. La riche fourrure qu'il portait ordinairement est étendue sur un des bras de ce fauteuil, comme s'il allait encore en couvrir sa maigreur excessive. Le plafond, en bois sculpté, n'offre plus le coloris des peintures et de l'or dont il fut embelli; flétri par le temps, de même que les ornements de la vaste cheminée qui occupe cette pièce, il semble jeter un caractère de deuil sur cette scène de mort. C'est à peine si les yeux qui errent dans cette chambre remarquent les riches armures qui forment un brillant trophée, et tous les détails de chasse ornant plusieurs pan-

Digitized by Google

neaux, auprès de la fenêtre, une grande table recouverte d'un tapis à fleurs et chargée de papiers destinés à la chancellerie d'Amboise, attire les regards. Les habitants de Tours suivent ces détails avec admiration et tristesse. Affectionnés au roi, ils pleurent en lui le protecteur, l'homme simple qu'ils voyaient souvent circuler parmi eux, vêtu comme un bourgeois, parlant familièrement à tous, et distribuant des largesses ou rendant la justice comme un autre roi son prédécesseur.

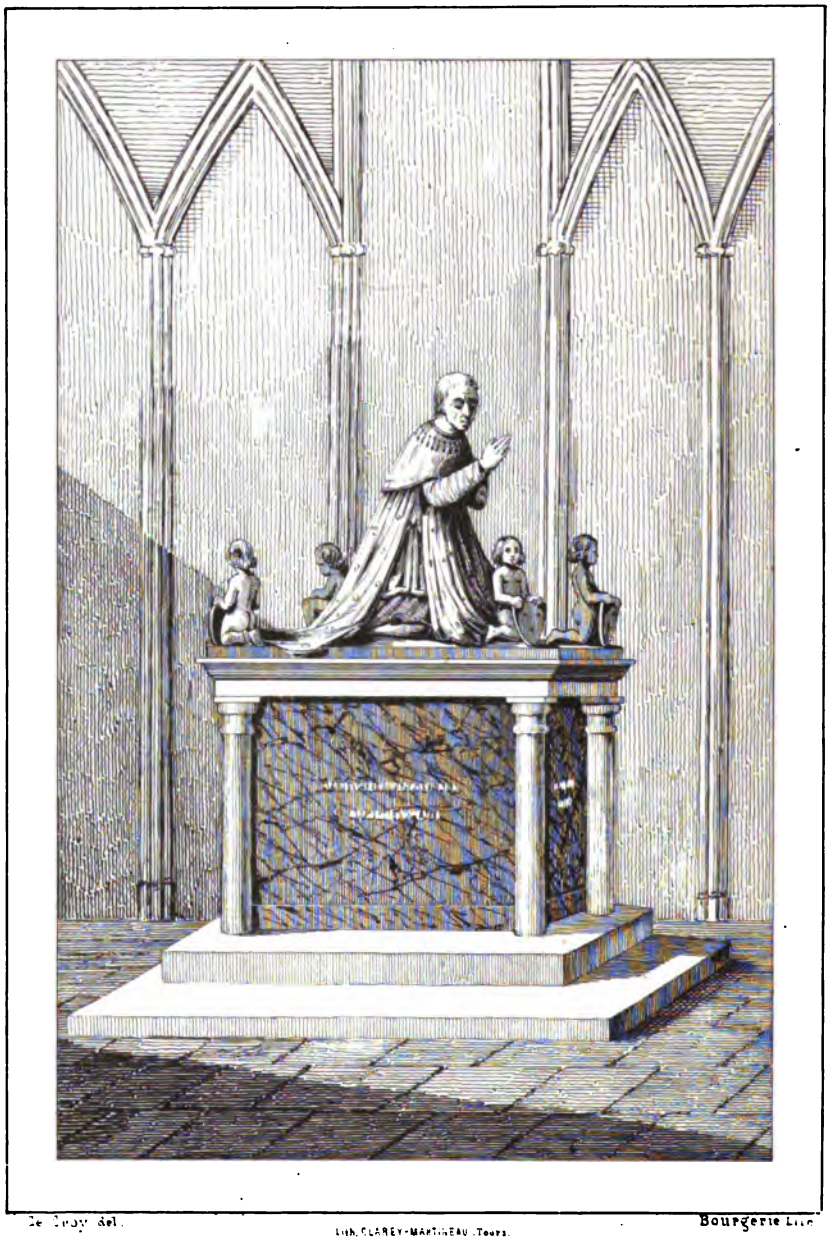
Au bout de huit jours, les funérailles eurent lieu, sans pompe, ainsi qu'il l'avait ordonné. Le cortége prit la route de Notre-Dame de Cléri, et les restes de Louis XI furent enlevés du Plessis.... Il n'y resta désormais que le souvenir d'un homme supérieur, d'un prince créé, pour ainsi dire, exprès pour accomplir la grande œuvre que la Providence avait réservée à son génie; d'un homme plus instruit, plus habile qu'aucun des princes de son temps. Car Louis XI avait devancé la civilisation de son époque et brisé les entraves de la raison humaine, retenue si longtemps captive dans les ténèbres de la barbarie. Né dans des circonstances uniques, sa destinée fut de se débattre contre les

Digitized by Google

restes palpitants du moyen âge. Sa victoire créa les éléments du grand siècle qui lui succéda; le mouvement était donné, le monde allait prendre une face nouvelle. En effet, comme l'observe un de nos écrivains les plus distingués, au moment où Louis XI disparaît, l'Europe féodale tombe, Constantinople est pris, les lettres renaissent, l'imprimerie est inventée, l'Amérique est au moment d'être découverte. Henri VIII d'Angleterre, Léon X, François Ier, Charles-Quint, Luther vont surgir. On se trouve au bord d'un nouvel univers. La France marche à pas de géant vers toutes les perfections de la sociabilité. Aujourd'hui l'héritage est recueilli, mais un devoir honorable semble rester à accomplir : ce serait, après trois siècles, de glorifier le créateur de ces institutions, en inscrivant sur son tombeau, élevé dans les ruines du Plessis-lès-Tours : HOMMAGE A LOUIS XI !

Digitized by Google

Digitized by Google



Le Troy del. Lith. CLAREY-MARTINEAU, Tours. Bourgerie Lith.

TOMBEAU DE LOUIS XI A NOTRE-DAME DE CLÉRY,

près d'Orléans.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Chapitre Trente-cinquième.

RÉSUMÉ.

RÉSUMONS le travail que le lecteur vient de parcourir. Esquissée à grands traits, la physionomie de Louis XI et du château du Plessis-lès-Tours ne pourrait rien gagner à de nouveaux détails. Pour l'histoire comme pour les vieux monuments, il faut saisir les caractères et l'ensemble, et savoir oublier ce qui ne saurait être

Digitized by Google

reproduit. Nous n'ajouterons, en conséquence, que quelques lignes, pour donner au tableau son dernier effet.

Bon nombre d'historiens affirment que Louis XI ne fut ni bon fils, ni bon père, ni bon frère, ni bon mari; aucun d'eux n'a osé ajouter ni bon roi.

Legrand et Duclos ont dit *grand roi*. Philippe de Commines, qui se vendit en trahissant le duc de Bourgogne, dont les services, ou, pour mieux dire, le perpétuel contrôle fut payé par une indigne réclusion, vante la sagesse et la haute politique du roi de France. Écoutons ce qu'il écrit à Angelo Catto, lorsque, de médecin, cet Italien fut devenu archevêque : « Il ne me semble pas que jamais j'aie « connu nul prince où il y ait eu moins de vices « qu'en lui, à regarder le tout. »

Ces derniers mots, où se révèle une des principales qualités de l'historien, prouvent que Philippe de Commines appréciait réellement Louis XI et les princes de son temps; aucun ne valait le roi de France.

Ses idées politiques, bien au-dessus de celles de son époque, le placèrent incessamment dans une situation difficile; ses relations avec les princes voi-

Digitized by Google

sins en souffrirent; on l'accusa de méfiance et de fourberie. Son esprit délié et calculateur éveillait chez lui des prévisions supérieures à leurs combinaisons. Cette défiance lui aliéna une partie des serviteurs de son père; Dunois et le vieux duc de Bourgogne furent entraînés à faire partie de la ligue du *bien public*, parce que Louis XI ne sut pas comprendre leurs caractères fiers et guerriers.

Plus puissant sans aucun doute que tous les princes de son temps, le premier il les entoura d'espions et de délateurs; il soudoya leurs ministres, jusqu'à leurs maîtresses, leur enlevant leurs meilleurs généraux, leurs conseillers les plus habiles, leurs jurisconsultes les plus instruits, tandis qu'il punissait de mort quiconque était soupçonné de vouloir quitter son service. C'est qu'avant Machiavel, il avait reconnu que régner c'est diviser les forts, épouvanter les faibles, la puissance absolue ne devant soulever ni doutes ni résistance.

Charles VII avait reconquis la France; il laissait en mourant une armée, des trésors, des subsides, dépassant tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Louis XI épuisa rapidement ces ressources; pour gagner les ministres d'Angleterre, de Bourgogne,

Digitized by Google

d'Aragon, pour s'attacher les princes d'Italie, pour acheter l'alliance de la confédération helvétique, alors composée de huit cantons, pour doter les églises et les monastères, grouper enfin autour de lui tant de reptiles venimeux autant que dévoués, gorgés de ses largesses, il lui fallut des sommes immenses, des impôts alors prodigieux. Sous Charles VII, les tailles ne montaient qu'à dix-huit cent mille livres; Louis XI les porta à quatre millions sept cent mille francs. Mais n'oublions pas que la guerre civile avait cessé de dévorer la France, souvenons-nous que des terres longtemps incultes avaient repris leur valeur, que des troupes et des fonctionnaires régulièrement payés, de nouvelles industries, des priviléges accordés aux communes, l'exemple de l'économie donné par la cour du roi, devaient produire des résultats inconnus jusque-là; récolte due au nouveau règne. C'est donc sans étonnement que nous voyons l'héritier du trône de Charles VI et de Charles VII repousser les errements de ses prédécesseurs, mépriser le luxe, l'étiquette et cette clinquante dorure, auxiliaire des princes faibles et impuissants. « Quand orgueil che-
« mine devant, disait parfois Louis XI, honte et

Digitized by Google

« domaige suivent par derrière. » Maxime dont il ne transmit pas la sagesse à ses successeurs.

Recueillies par la postérité, moins oublieuse, ces paroles ne furent pas dans sa bouche un mensonge de cour. Nous venons de rappeler les règnes de Charles VI et de Charles VII, durant lesquels une plaie dévorante ulcérait la France, livrée aux tortures de l'étranger et au virus du sang royal; en opposition, nous pouvons évoquer celui de Louis XI. Vingt-deux années de paix, qui ne furent troublées que par l'incursion de Charles le Téméraire en Picardie, et la guerre du *bien public*, qui ne dura pas un an, donnèrent à la nation des jours de loisir dont on avait peu d'exemple depuis Charlemagne.

Durant cette halte d'une nation toujours sur la brèche d'intérêts en dehors des siens, l'industrie humaine se réveilla; l'agriculture, cette mère des autres industries, confia au sol des richesses célées par la méfiance; les relations sociales se nouèrent, le commerce intérieur se rétablit. Louis XI, le plus populaire peut-être de nos rois, fut le premier qui, mettant de côté les préjugés du trône et les craintes puériles de son père, se mêla familièrement à ses sujets. Il se sentait puissant et fort, et le contact

Digitized by Google

populaire le froissait moins que celui d'une aristocratie dont il était jaloux. Durant son séjour au Plessis, plus d'une anecdote, contenue aux cent nouvelles, témoigne de ses rapports volontaires avec les habitants de Tours. Charlemagne se baignait avec ses soldats, Louis mangeait avec ses bourgeois et, parfois, passait la nuit en bon et joyeux devis dans sa ville de Tours; cela le rapprochait davantage du conquérant que du grand roi, plus jaloux de l'étiquette que du bonheur de ses sujets.

A cette époque la constitution de la France était traditionnelle : c'étaient les ordonnances royales qui caractérisaient les tendances du gouvernement. Celles de Louis XI furent presque toujours favorables aux populations; le premier, il donna l'exemple de l'affranchissement des serfs dans ses domaines. En 1479, il détruisit le droit de guet et de garde dans les châteaux; des droits féodaux iniques furent abolis ou réglés; la somme des travaux de la campagne s'augmenta de ces libertés fructueuses. Des Bohémiens et des Juifs vagabonds infestaient les routes et rongeaient le commerce, comme autant de corsaires acharnés; Louis XI fit pendre sans miséricorde ces misérables, que son père avait sup-

Digitized by Google

portés. Il institua l'inamovibilité des juges, fit continuer la rédaction des coutumes qui devaient leur servir de règle, essaya d'introduire un système uniforme de poids et de mesure, diminua les droits de péage sur les produits de l'industrie nationale, abolit la confiscation en matière civile et régla la hiérarchie de la justice, les droits des parlements, l'omnipotence des papes et la subordination des troupes, qui, d'indisciplinées, devinrent les indispensables agents de la légalité. Il avait, suivant son expression, *mis les rois hors de page,* en fondant la monarchie absolue, élevée au sommet de sa puissance par Richelieu et par Colbert; monument orgueilleux, mais fragile, qui devait finir par la chute terrible d'une utopie demeurée sans appui et sans concours dans la nation.

Voilà ce que le règne de ce roi en guerre avec les aristocraties de son temps, mal jugé parce qu'il livrait au peuple des lambeaux de liberté arrachés à leur pouvoir, produisit de réformes utiles, de mesures nouvelles pour le bien-être d'un peuple dont on l'accusa d'avoir été le tyran. Aussi habile pour obtenir de grands résultats, qu'il était soigneux de provoquer des améliorations sociales, à sa mort

Digitized by Google

il laissa une armée de soixante mille hommes bien payés et bien entretenus, quatre à cinq millions de subsides ou de revenus légalement établis, ce qui, de nos jours, donnerait deux à trois cents millions. La Cerdagne, le Roussillon, la Provence, l'Anjou et le Maine furent ajoutés aux possessions de la France. Ses faciles victoires lui livrèrent une partie de la Picardie, du duché et du comté de Bourgogne, et l'Artois lui échut par suite du contrat de mariage et comme dot de Marguerite de Flandres. Sept grandes provinces vinrent donc s'agglomérer au royaume, et Louis, pour les obtenir, ne prodigua ni le sang, ni les trésors de ses sujets. Ces faits sont remarquables, l'histoire n'offre peut-être nulle part l'exemple d'une semblable conquête de l'esprit humain.

Seul d'ailleurs parmi les princes de cette époque, parmi les rejetons du sang royal, Louis XI élargissait les limites de son royaume, et fondait une souche de monarchie. Que rencontrent en effet les regards lorsqu'ils parcourent toutes ces fragiles puissances du xvme siècle en lutte avec les immenses découvertes de l'imprimerie, de la boussole, de la poudre à canon, avec la réforme et l'association

Digitized by Google

des hommes pour la liberté? Rien, rien, qu'incapacité et inertie! A Naples, la maison d'Anjou est expulsée; elle tombe en quenouille comme celles de Bourgogne, d'Alençon, d'Artois, des seigneurs de Couches, toutes issues de la même origine. La Bretagne, avec son idiôme, ses mœurs, sa position exceptionnelle, s'efface et vient se fondre avec la France, sous le gouvernement du duc François. La couronne de Navarre, un moment sur la tête de la maison de Foix, tombe et se brise aux pieds de ses faibles possesseurs. Tous ces princes, cependant, les égaux à peu près de Louis XI, pouvaient comme lui s'élever et s'agrandir par la puissance du génie, la persévérance des efforts, la sage administration de leurs États [1]. Au milieu d'eux, depuis l'origine de la troisième race, de ce qu'on est convenu d'appeler *nos rois*, les héritiers de Hugues de France grandissaient, augmentant leurs apanages, étendant leur influence, et se résumant en Louis XI, qui devait imposer sa domination. N'était-ce pas là une lutte étrange, où l'ascendant de la puissance morale s'ouvrait des

[1] Note C, à la fin du volume.

Digitized by Google

conquêtes que celui des armes n'eût pas assurées? N'était-ce pas chez Louis la conséquence d'une étude approfondie du xvme siècle, époque de novations, de mouvements, d'opinions nouvelles, dont la force était bien l'auxiliaire, mais ne faisait pas le fond? Louis, comme Luther et Calvin, moissonnait par sa parole, les hommes venaient à lui avant qu'ils eussent rompu leurs liens. Ardent dans sa mission de prosélitisme, fanatique comme les apôtres futurs de la réforme, comment eût-il échappé aux mœurs grossières d'un siècle corrompu par une morale fausse et relâchée? Roi pacifique, il fallait verser du sang pour conserver la puissance; diplomate habile, frapper dans l'ombre augmentait la terreur qu'il inspirait à ses contemporains. Ainsi s'expliquent ses crimes, son existence sombre et agitée, son caractère méfiant et cruel, et l'élévation de misérables qui en exagérèrent plus d'une fois la saillie, pour s'abriter sous son manteau royal.

Ce qui prouve que cette haute intelligence fut un de ces météores apparaissant dans la nuit des premiers siècles pour éclairer ce qu'ils approchent, c'est que malgré de sérieuses préoccupations, et la

Digitized by Google

pauvreté du moment, Louis parvint à donner une nouvelle impulsion aux sciences et à la littérature. Notre honorable collaborateur a raconté la protection qu'il accorda à la propagation de l'imprimerie. Plusieurs ouvrages graves ou enjoués furent rédigés sous sa direction. Nous pouvons citer le *Rosier des guerres* [1], l'instruction sur la Pragmatique sanction, les Cent Nouvelles nouvelles. Fondateur des universités de Valence et de Bourges, il termina la fameuse mais futile dispute entre les *réalistes et les nominaux*, et renouvela presque entièrement la bibliothèque Royale que Charles V avait établie à Fontainebleau, dont Garnier de Saint-Yon eut la garde sous Charles VI, et qui fut définitivement accordée à Paris par Louis XI. Le célèbre Robert Gaguin en eut la direction. C'est durant les loisirs que lui laissait cette charge honorable, que ce moine Mathurin, qui devait plus tard devenir ambassadeur, écrivit une histoire de France se terminant à l'année 1499, un art poétique et un poëme, peu orthodoxe, sur l'Immaculée Conception. Un autre moine bénédictin, Charles

[1] Note D, à la fin du volume.

Digitized by Google

Fernand, privé de la vue dès son enfance, parvint à être professeur d'humanités à Paris, grâce aux encouragements et aux bienfaits du roi. Galeotus Martus, secrétaire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, Angelo Catto, médecin du duc de Bourgogne, Hermonyme de Sparte, Tranquillus Andronic de Dalmatie, furent appelés par Louis XI à enseigner dans les universités de France. Guillaume Fichet, Jean le Boutillier, Reuchlin et enfin Erasme, sortirent de ces mains habiles et devinrent à leur tour, par leurs écrits et par leurs conseils, les maîtres de cette foule d'hommes supérieurs que le seizième siècle devait fournir.

Il faut conclure de ces faits, que nous groupons rapidement, et dont nous laissons bon nombre sous silence, qu'au milieu des circonstances difficiles où Louis XI se trouva placé, nul mieux que lui n'aurait agrandi la France, consolidé un pouvoir qui devenait un bienfait, en faisant germer plus d'idées utiles et de réformes nécessaires. Les relations qui s'établirent alors avec l'Italie, la facile communication entre les provinces, au moyen de la création des postes, préparèrent le développement du génie national, et concoururent à former cette

Digitized by Google

époque de renaissance, dont la France profita plus qu'aucun autre pays. Les conquêtes effectuées par Louis XI avaient cela de particulier, qu'elles constituèrent un corps homogène, animé d'un esprit nouveau, rayonnant sur chacune de ses parties. Il ne s'agissait pas ici de cette vaine gloire, dont la postérité cherche en vain le résultat. Au milieu de siècles guerriers, le règne de ce roi fut un règne tout d'intelligence et de calculs. On comprend que ce nouveau mode de gouvernement ne pouvait alors rencontrer ni puissante adhésion, ni retentissants éloges. L'aristocratie voyait dans cette tendance vers des idées nouvelles, une atteinte à sa puissance que menaçaient les communes et les parlements; les princes rencontraient un rival usant d'armes qu'il n'était pas en leur pouvoir d'employer; le peuple seul aurait pu comprendre la portée des faits qui s'accomplissaient, mais son état d'ignorance et d'esclavage ne lui en permettait pas l'appréciation. De toutes parts, Louis XI devait donc être en butte à la haine et à la calomnie que ses contemporains ne lui ont pas effectivement ménagées. Quant à l'histoire, réduite au rôle étroit et faux auquel on l'a condamnée, elle devait recueillir

Digitized by Google

les allégations sans se donner la peine de descendre jusqu'aux preuves. Louis XI, attaqué par elle comme Louis XIV fut encensé, était jugé sur le profil trompeur d'un masque de cour. S'en prenant aux apparences, n'apercevant d'un côté que les caractères de la grandeur, tandis que de l'autre elle ne voyait que bassesse et perfidie: le portrait de l'homme et non celui du règne fut jeté à la postérité. Aujourd'hui que la routine et le préjugé se sont emparés de ces arrêts, émettre un autre avis semble presque un sacrilége. Nous n'espérons pas, au moyen de notre rapide travail, modifier l'opinion publique, nous savons trop bien qu'on n'arrache pas, sans une lutte longue et répétée, les premières notions que l'éducation a jetées dans l'esprit humain, et nous n'avons nulle envie d'entreprendre cette rude tâche; mais si notre conviction parvenait à ébranler les hommes qui réfléchissent et s'enquièrent, le but que nous nous proposons serait déjà à moitié rempli. En visitant les restes de l'habitation de Louis XI, en parcourant les débris qu'il a laissés de son époque, ils n'éprouveront pas du moins la répugnance que les préjugés vulgaires auraient pu leur donner. Le public aura

Digitized by Google

été placé sur la voie de la vérité : c'est une chose si rare et si belle en notre temps, que nous nous estimerons heureux en obtenant ce seul fruit de notre travail.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES.

(A) Hector de Croy-Chanel rendit un service important à l'État, en sauvant Louis XI, alors Dauphin, des mains du comte de Dammartin. Le Dauphin était soupçonné, d'une part, d'avoir abrégé les jours d'Agnès Sorel, et d'une autre part, il avait été accusé d'opprimer la province du Dauphiné; en sorte que Charles VII, son père, confia le commandement d'un corps d'armée au comte de Dammartin, à l'effet de s'assurer de la personne du Dauphin; le comte était donc parti de Lyon avec son corps d'armée pour se rendre au château de Monteiller (à trois lieues à l'est de Valence), où Marguerite de Sassenage, veuve d'Amblard de Beaumont, retenait le Dauphin par ses charmes.

Mais Hector de Croy qui était à Lyon, lors du départ de Dammartin, s'étant trouvé par hasard dans l'église de Saint-Jean, avec le bâtard d'Armagnac, sénéchal de Diois et Valentinois, et maréchal du Dauphiné, pour lors convalescent de maladie, y apprit dudit bâtard le motif de la marche de Dammartin; il se déguisa en page, traversa l'armée du comte au péril de sa vie, et étant parvenu jusqu'au Dauphin, il lui donna avis du danger dont il était menacé; après avoir comblé Hector de marques d'amitié, il lui fit présent d'une pièce de velours, et promit qu'il lui ferait une pension de 500 livres, pour reconnaître le service important qu'il venait de recevoir. Ce prince, sans perdre un moment, monte aussitôt le cheval d'Hector, et, jurant par la pâque-Dieu que s'il tenait Dammartin, *il ferait manger ses tripes à ses chiens*, il s'enfuit par des chemins détournés par la forêt de Claix, près Grenoble, par la Buissière, à Saint-Claude, dans les montagnes du Jura, d'où il se rendit auprès du duc de Bourgogne, son oncle.

Nous extrayons textuellement ce récit d'une curieuse histoire de la maison de Croy, imprimée à Grenoble, durant le dix-huitième siècle, chez Cuchet, libraire, un volume in-4° de 400 pages.

Dammartin voulut plus tard se réconcilier avec Louis XI, et lors du passage de ce roi à Bordeaux, ennuyé de vivre dans la retraite, il vint se présenter au sire de Bart, écuyer du roi, pour être introduit. « Demandez-vous justice ou « miséricorde, lui dit Louis XI. — Justice, répondit le comte de Dammartin. — « Hé bien ! je vous bannis pour toujours du royaume...» Aussitôt il lui fit donner une forte somme et des archers pour le conduire jusqu'en Allemagne. Le sire de Bart fut ensuite condamné par le parlement de Toulouse à demander pardon *à genoux* au roi, pour avoir follement et indiscrètement introduit en son hôtel le comte de Dammartin. — (Arrêt du parlement de Toulouse, Barente, hist. des ducs de Bourg. t. 3, p. 12. éd. de 1837.)

Digitized by Google

(B) Pendant le temps que la reine habita Paris, elle alla manger avec le roi chez différents particuliers, et même chez de simples bourgeois. On se baignait alors avant dîner, et l'on trouvait toujours préparés des bains dans les maisons où l'on était invité. La reine, étant venue chez le président Dauvet, ne put suivre l'usage, parce qu'elle était *indispos e*. Sa sœur Bonne de Savoie, la duchesse de Bourbon et les autres dames se baignèrent avec Pérette de Châlons, simple bourgeoise, qui venait dîner, comme les princesses, chez le président.

Charles Liskenne, auteur d'une histoire de Louis XI (Paris 1830, 2 vol. in-8°), auquel nous empruntons ces détails, ajoute que ce roi vivait familièrement avec les artisans qu'il savait instruits ou habiles dans leurs professions, et qu'il se fit même inscrire dans plusieurs confréries. Peut-être ce contact était-il jugé utile alors pour inspirer des sentiments dont Louis XI voulait profiter? Toujours est-il vrai que cette conduite suppose une supériorité réelle, bien en dehors de l'étiquette de la cour de Versailles et des habitudes de Louis le Grand.

(C) Louis XI fut le premier roi de France qui prit le titre de *majesté*; auparavant en parlant du roi, on le nommait comme les autres grands suzerains, *altesse*, le titre de majesté étant réservé pour les empereurs. Il en est de même du titre de *Roi très-chrétien*, qui date de son règne et qui constate l'accord de ce roi avec la cour de Rome. Etre traité à cette époque de fils aîné de l'Église, c'était se placer hors de ligne et devenir l'égal de la plus haute puissance morale du quinzième siècle. (Récits et épisodes de l'hist. de France, par Réaume, in-12. Paris 1841, p. 214.)

(D) Claude Joli, chanoine de Paris, savant écrivain qui a composé un recueil de maximes pour l'instruction des princes, Varillas, ont affirmé que le *Rosier des guerres* était l'œuvre de Louis XI. Naudé et Colomiès dans sa Bibliothèque choisie, ont affirmé le contraire. Ils se fondent sur l'épigraphe, *en reproche n'y ied*, qu'ils prétendent l'anagrame de l'auteur. Nous ne pouvons partager cette opinion, démentie par la tradition et par le témoignage d'auteurs contemporains.

Traduction du premier autographe.

De par le Roi

Chiere et bien amez nous voulons et vous mandons que vous faites charger et mener jusques en la ville d'Orliens les six coulevraines faucons qui sont de present en nre ville de Tours et les faites bailler et delivrer aux habitans de la dite ville d'Orliens, eus quels nous astraignons les recevoir et faire mener en nre ville de Paris : et gardes qu'il n'y ait faulte. Donné au Plessis du Parc le 20e jour de mars.

Loye' Roi.

TOURS, IMPRIMERIE DE MAME.

Digitized by Google

De par le Roy

Chiers et Lieu amez Nous voulons et vous mandons que vous faites charger et
mener jusques en la ville d'orleans les six cou le mars fourons qui sont de
present en nre ville de tours et les faites bailler et delivrer aux habitans de lad.
ville d'orleans Jusques nous estarnons les Revoir et faire mener en
nre ville de paris Et gardes quil n'y ait faulte. Donne au plessis du parc le
xxiiiime jour de mars.

Anotop

Monsr le Rr maistre du Lyon le Roy me escript ainsi pour vous que je
laisse mener six clemens de ceste ville a oste ans pour quoy en n'emplissant
le bouloir dudit sr j'ay appointe a Xpofle hay andre poisan et Jehan
cristans de les mener par moy baillez leur la somme de douze livres ... et
... en sera leur compte fait. xxiiii^e de mars mil cccc lxxvii

Digitized by Google

Monsr le gou
faicte par
faulx trouve
avoir se tou
la vieillesse
sauva que
monsr du G
faulx q
continuelle
Je y sçay
mieulx q
ainsi quil
Tout se po
a Moira
monsr le ga
en monde
monsr de

A Mre ame et feal
chambellan le
la belliere gouv
roussillon

... de la coll. de Mr Feuillet de Conches

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06968 1651

Digitized by Google

Digitized by Google